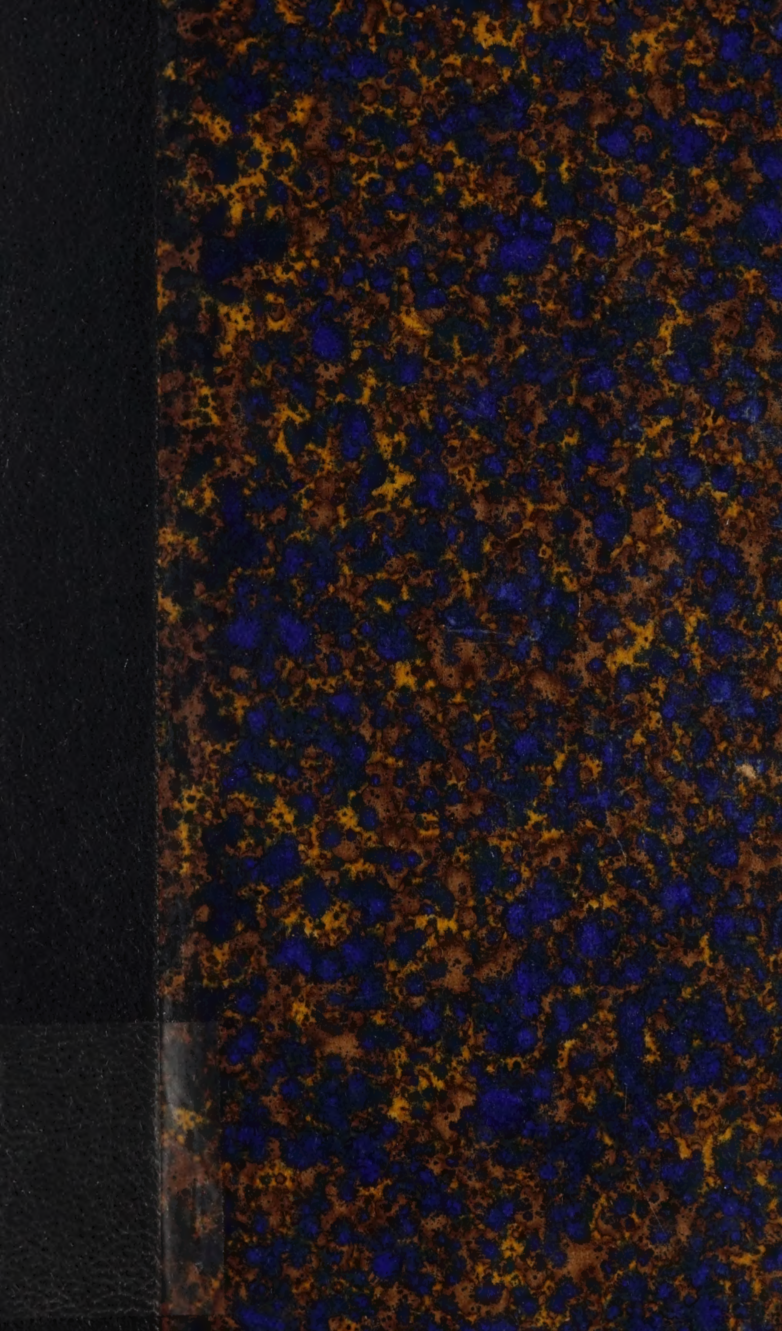
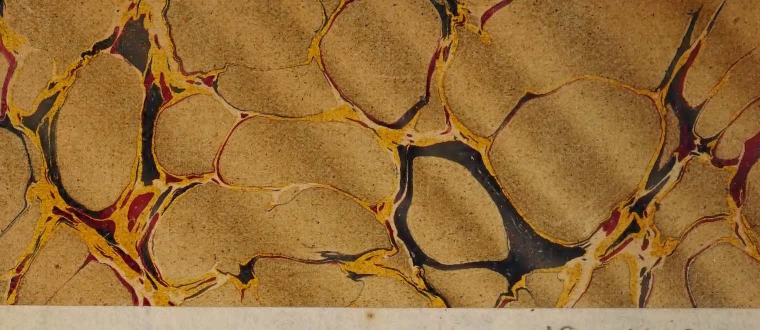
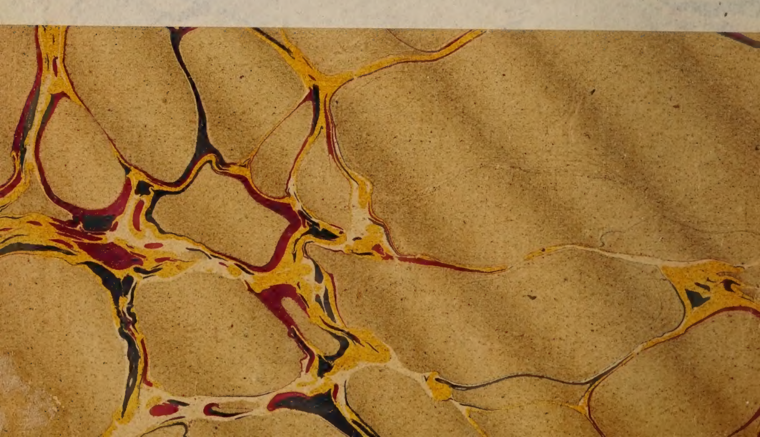








NAZARETH

ET

LA FAMILLE DE DIEU

DANS L'HUMANITÉ

II

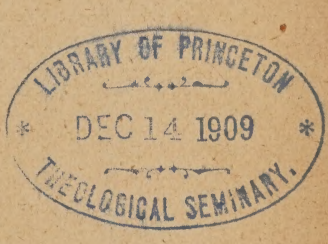
NAZARETH

ET

LA FAMILLE DE DIEU
DANS L'HUMANITÉ

Par le **R. P. A. DECHEVRENS**
De la Compagnie de Jésus.
EX-PROFESSEUR DE THÉOLOGIE AUX FACULTÉS CATHOLIQUES D'ANGERS

TOME SECOND





PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

NAZARETH

ET

LA FAMILLE DE DIEU DANS L'HUMANITÉ

IIe PARTIE

CONSIDÉRATION PRÉLIMINAIRE

Le devoir des enfants est de ressembler à leur père et de reproduire en eux toutes les vertus dont il leur donne l'exemple. C'est pour nous rendre possible l'accomplissement de ce devoir, nous l'avons dit, que notre Père du ciel a envoyé sur la terre son divin Fils, et c'est lui qu'il nous propose comme l'exemplaire achevé, sur lequel nous devons nous former nous-mêmes. En devenant semblables à notre frère premier né, en nous faisant à son image, c'est la perfection du Père que nous reproduisons en nous, puisque l'humanité du Sauveur est une réduction fidèle des perfections infinies qui sont en Dieu : — « *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* »

Il suit de là, que nous devons trouver dans la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, non seu-

lement les leçons, mais le modèle de toutes les vertus qui feront de nous les vrais enfants de Dieu, parfaits comme leur Père céleste. De fait, c'est bien ainsi qu'il s'offre lui-même à notre imitation : « *exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis,* » parole vraie de sa vie tout entière et non pas seulement de son humilité à la dernière Cène. Aussi disons-nous que, dans la pratique des vertus qui doivent orner notre âme, Jésus est notre modèle pour trois raisons principales.

1° — Ce n'est pas de telle ou telle vertu en particulier qu'il nous donne l'exemple, mais dans les diverses actions qui ont rempli sa vie mortelle ici bas, nous trouvons le modèle de toutes les vertus que nous devons pratiquer nous-mêmes. Toute âme chrétienne, quelle que soit la condition où la Providence l'a placée, quelque situation physique ou morale que lui puissent faire les événements de ce monde, trouvera certainement en Notre Seigneur l'exemple des vertus qui donneront à sa vie le degré de perfection voulu par Dieu.

Pauvres et riches, savants et ignorants, enfants et hommes faits, ceux qui pleurent et ceux qui

sont dans la joie, les âmes fortes et celles aussi qui plient sous le poids de l'épreuve ou des tentations, tous en un mot, autant que nous avons besoin d'un guide, d'un consolateur et d'un soutien, nous le possédons en Jésus. Car telle a été, par la disposition de son Père, l'économie de sa vie sur la terre, qu'il a passé par tous les états et situations où devait se trouver après lui chacun de ses frères, pour servir de modèle à tous : — « *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret... tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato... In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari.* » (Hebr. II. 17. 18; — IV. 15.)

Ainsi les simples fidèles qui, au milieu du monde, servent Dieu, leur Père, par la pratique fidèle de ses commandements, apprendront de lui le moyen de concilier ensemble leurs obligations de chrétiens et les nécessités de la vie présente, ce qu'ils doivent à leur famille de la terre et ce que réclame également leur famille du ciel. Ils sauront à son exemple disposer toutes choses dans leur vie conformément à l'ordre divin, mettant chacune à sa vraie place et ne leur

donnant que l'importance qu'elles méritent : — « *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis.* » (Matth. VI. 33.)

Plus encore, les âmes religieuses et parfaites trouveront en lui leur exemplaire. Les prédilections de Jésus ne sont pas douteuses à leur égard : trente années de sa vie ont été consacrées à se faire le modèle de la vie de communauté, de la vie cachée sous le regard de Dieu, de la vie de prière, de travail et d'obéissance, telle sans doute que doit être toute vie chrétienne, mais plus que toute autre la vie religieuse. Bientôt nous verrons quels sublimes exemples il nous donne de la perfection, à laquelle lui-même nous a appelés.

2° — Ces exemples de la vie de Jésus sont tels aussi que rien d'extraordinaire n'y paraît, rien qui ne soit en conformité parfaite avec notre nature et toujours proportionné à notre faiblesse. Étudiez bien cette vie : à part les miracles et les actions d'éclat, par lesquels il a dû manifester aux hommes sa divinité et se faire reconnaître pour Sauveur — en quoi, d'ailleurs, il ne se propose point comme notre modèle — cela seul excepté, dis-je, comme tout y est simple, modeste, vrai, humain !

Il vient au monde sans apparat, ignoré même des siens et révélé seulement aux bergers par les Anges et aux mages par une étoile ; il fuit comme un simple mortel devant la persécution d'Hérode et se cache en Égypte ; il vit humble, inconnu dans l'obscure maison de Nazareth, et rien au dehors ne le distingue de ses concitoyens que les vertus mêmes dont il leur offre l'exemple en tout; s'il paraît au temple vers l'âge de douze ans, c'est sous l'apparence d'un disciple des maîtres de la loi, et non pas avec les prétentions d'un docteur; toute sa vie publique elle-même, où pourtant il se montre ce qu'il est réellement, l'envoyé de Dieu, le Maître de la vérité, le Sauveur des nations, ne porte-t-elle pas ce même cachet de simplicité, d'humilité, d'humanité? Rien de forcé, rien de sublime, extérieurement du moins et en apparence, rien qui ne ressemble à ce que peut et doit être une vie humaine ; rien, par conséquent, que nous ne puissions prendre comme modèle, avec la légitime ambition de lui devenir semblables.

3°. — Et pourtant, malgré leur simplicité, malgré leur apparence si commune, ces exemples de Jésus-Christ ne renferment pas moins une

perfection sublime et telle qu'on ne la peut comparer qu'à la perfection de Dieu même. Considérez, en effet, attentivement toutes les vertus pratiquées par le Sauveur et dont sa vie est pleine : quoi de plus achevé, de plus parfait, et quel homme, si grand, si vertueux qu'on le suppose, a jamais approché de cet incomparable modèle?

Voyez sa pauvreté à Bethléem, son humilité et son obéissance à Nazareth, sa douceur et sa charité envers tous, même ses ennemis, son zèle pour la gloire de son Père, sa patience et son dévouement dans les douleurs de sa passion, son affabilité, ses aimables condescendances jusque dans les gloires de la résurrection, toutes les vertus enfin que l'Évangile nous fait connaître. Même aux yeux des hommes qui en ont été les témoins, elles ont brillé d'un tel éclat qu'elles lui ont valu le dévouement enthousiaste de ses disciples et l'affection des foules, toujours empressées à le suivre ; bien plus, elles ont forcé l'admiration même de ses ennemis, jaloux et envieux, au point de les réduire au silence, quand le Sauveur leur jetait ce défi : « Qui d'entre vous me convaincra de péché? — « *Quis*

ex vobis arguet me de peccato? » (Joan. VIII. 46).

Mais, pour comprendre la perfection toute divine que Jésus a mise en chacune des actions de sa vie, c'est peu de les considérer par le dehors seulement et comme à la surface. Il faut les étudier dans son cœur : car c'est le cœur, je veux dire c'est l'esprit dans lequel ces vertus sont pratiquées, c'est l'intention qui le fait agir, ce sont les sentiments qui l'animent, c'est tout cela qui relève infiniment les actions du Sauveur Jésus, et qui en fait le vrai mérite. Or, dans ce cœur de Jésus, quel amour de Dieu, son Père, et quel dévouement pour nous, ses frères! Et chacune de ses actions procède de ce double amour! Rien, non, rien ne nous peut donner une juste idée de la beauté et de la grandeur de cette vie, d'où la plus légère imperfection est absente, où tout, jusqu'aux actes les plus minimes, les plus insignifiants en apparence, est parfait d'une perfection absolue.

Voilà notre maître, voilà notre modèle. Nous avons besoin de l'étudier pour le connaître ; nous avons besoin de nous mettre à son école, pour apprendre de lui le chemin qui nous conduira, nous aussi, au but qui nous est montré,

à la perfection des enfants de Dieu. Allons donc à Nazareth, nous l'y retrouverons près de Marie et de Joseph. Il nous redira les leçons qu'il leur faisait, les exemples qu'il leur donnait, et nous comprendrons alors ce qu'il nous importe surtout de savoir, le secret d'une vie chrétienne.

Mais auparavant deux remarques sont nécessaires pour bien saisir l'ordre et la portée des considérations qui vont suivre.

1°) Le divin Sauveur n'est pas notre modèle à tous de la même manière ; à chacun de nous il donne des exemples de vertus en rapport avec le besoin que nous en avons, avec le degré de perfection auquel nous voulons parvenir. Certains exemples sont pour tous, parce qu'ils nous montrent les vertus indispensables à tous, celles qui font précisément la vie chrétienne et que tous sans exception doivent pratiquer. Évidemment, dans la vie de Notre Seigneur, ce sont les vertus les plus simples, élémentaires en quelque sorte ; elles se présentent les premières et embrassent dans leur universalité presque toutes ses actions. Nous commencerons par étudier celles-là, et ce que nous apprendrons conviendra également à

toutes les âmes chrétiennes, de quelque condition qu'elles soient.

Mais nous devrons considérer ensuite comment, sur l'échelle de la perfection chrétienne, on s'élève de degrés en degrés jusqu'à une conformité aussi pleine que possible avec le divin exemplaire, Jésus-Christ Notre Seigneur; et ici encore nous devrons étudier les leçons qu'il nous donne, pour qu'en l'imitant chacun puisse répondre à sa vocation spéciale et aux grâces reçues. Autre, en effet, est la perfection ou plutôt le degré de perfection du simple fidèle, qui vit au milieu du monde, autre celui du prêtre ou encore de l'âme religieuse, qui se vouent uniquement au service de Dieu, au soin des choses éternelles. Et Notre Seigneur a des exemples pour tous; il importe de les bien comprendre.

2°) Nombreuses assurément sont les vertus que nous offre la vie de notre modèle. Cette vie étant absolument parfaite, et la Providence du Père ayant voulu conduire son divin Fils incarné par une diversité de situations, qui l'assimilât en quelque sorte à chacun de ses frères d'ici bas, il a dû posséder toutes les vertus sans exception et de toutes nous laisser des exemples à la fois

imitables et admirables. Nous pouvons, comme les saints, les méditer sans cesse, nous y trouverons toujours quelque chose de nouveau, toujours de quoi nous extasier en présence d'un si parfait modèle, vrai chef-d'œuvre de la Sagesse, de la Puissance et de la Sainteté infinies de Dieu.

Toutefois, notre but n'est pas, dans les pages qui suivent, d'étudier en Notre Seigneur les exemples de toutes les vertus que les âmes chrétiennes peuvent et doivent imiter chacune suivant sa vocation particulière ; pareille étude nous mènerait évidemment trop loin. Nous y cherchons seulement les vertus fondamentales, sur lesquelles s'élèvera l'édifice de notre perfection, les vertus principes, desquelles toutes les autres sortiront ensuite, pour peu que nous mettions à acquérir les premières une véritable bonne volonté, une application et des efforts persévérants.

Ce que nous voudrions faire comprendre aux âmes et les voir puiser dans ces exemples de leur divin Maître, c'est proprement l'esprit qui doit animer leur vie tout entière, l'esprit qui fera d'elles les véritables enfants de Dieu, à quelque degré de perfection qu'il les appelle, dans la vie commune aussi bien que dans la vie plus par-

faite du sacerdoce ou du cloître. Or, cet esprit, avons-nous dit, a été versé premièrement au cœur de l'enfant de Nazareth, du Fils de Dieu par excellence, et c'est dans sa vie, dans son cœur, que nous le devons puiser nous-mêmes. Allons donc, encore une fois, à Nazareth, demandons à Jésus, notre frère, de se révéler à nous, pour qu'à l'école de son cœur nous nous formions à être comme lui les fils dévoués du Père, qui est dans les cieux.

DEUXIÈME PARTIE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE

« *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* »

(Matth. v. 48)

NAZARETH

LIVRE I

LA PERFECTION CHRÉTIENNE EN GÉNÉRAL

CHAPITRE PREMIER

L'ESPRIT D'OBÉISSANCE

C'est par sa désobéissance et sa révolte contre Dieu que l'homme s'est perdu. Aussi le premier acte du Fils de Dieu revêtu de notre chair a-t-il été, au témoignage de l'Apôtre, l'obéissance qu'il rend à son Père : « c'est pourquoi, entrant dans ce monde, il dit : vous n'avez voulu ni offrande ni victime, mais vous m'avez donné un corps... J'ai dit alors : me voici... pour faire, ô mon Dieu, votre volonté. » (Hebr. x. 5.) Et cette obéissance du Fils de l'homme sur la terre ne se démentira pas un instant : il s'est incarné, il

a vécu et il est mort par obéissance à son Père : « *Factus obediens usque ad mortem.* » (Philip. II. 8.)

Voyez-le à Nazareth. Le ciel entr'ouvert sur sa tête vous rappelle son origine ; la terre sur laquelle ses pieds reposent, l'humble demeure où il habite, Joseph et Marie près de lui, témoignent assez de la condition à laquelle il s'est réduit ; et lui, montrant du doigt son Père céleste, ne révèle-t-il pas le secret de ce mystère? « Je suis descendu du ciel, vous dit-il, pour faire non ma volonté, mais la volonté du Père qui m'a envoyé. » (Joan. VI. 38.)

Nazareth, séjour prédestiné de justice et de sanctification pour les hommes, nous donne donc en spectacle l'humble obéissance du Verbe fait chair. Il obéit à Dieu, son Père, par la volonté duquel il est descendu sur la terre ; il obéit à Joseph, comme au représentant de son Père céleste, au chef de la famille divine ; il obéit à Marie, sa mère, observant lui-même le précepte qu'il en a fait aux hommes ; il obéit à quiconque dans ce monde détient une part de l'autorité, dont la source est en Dieu ; son obéissance est entière, universelle, absolue. — « *Factus obediens usque*

ad mortem. » — Considérons-la plus en particulier, nous y trouverons le modèle à imiter.

I

Dès le premier instant où le Verbe se fit chair, en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, l'humanité sainte du Sauveur fut mise en présence de l'œuvre qu'il devait accomplir ici bas. L'âme de Jésus vit clairement tout l'ordre de la Providence divine à son égard, par quel genre de travaux, de souffrances et de mort, elle devrait passer pour opérer notre salut et établir dans ce monde le royaume de Dieu. Il fallait, ce semble, une acceptation libre de sa part, un acte spontané de dévouement et à Dieu et à nous, pour que le sacrifice eût tout son mérite et que l'œuvre du salut fût accomplie en toute plénitude.

Vit-elle dans cet ordre de la Providence un commandement formel, une volonté expresse et obligatoire du Père céleste? Ou bien n'était-ce que l'expression d'un désir, d'une préférence en Dieu, et Jésus, pour nous racheter, aurait-il pu

choisir des moyens plus doux, une expiation moins sanglante? Une parole de saint Paul semblerait le dire : « Considérez, écrit-il aux Hébreux, Jésus, l'auteur et le consommateur de votre foi; au lieu de la joie qui lui était proposée, il a choisi la croix, comptant pour rien ses opprobres, et maintenant il est assis à la droite de Dieu, son Père. » (Hébr. XII. 2.) — Les théologiens pourtant ne sont pas fixés sur ce point; l'une et l'autre hypothèse compte parmi eux ses partisans.

Quoi qu'il en soit, ordre formel ou simple désir, il est certain que l'âme de Jésus a dès lors tout accepté avec une obéissance et un dévouement absolus. Quelque chose qu'il plaise à son Père d'ordonner, voulût-il demander plus encore et mettre notre salut à un plus haut prix, Jésus, notre Sauveur et notre frère, est prêt ; d'avance il se soumet à toutes les volontés divines — « *Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* » C'est ainsi qu'il débute dans sa vie mortelle par l'entier sacrifice de lui-même, par un acte d'obéissance parfaite. Et de même qu'il est entré dans ce monde par obéissance à Dieu, par obéissance aussi il en est sorti à l'heure et de la ma-

nière que Dieu avait ordonnées d'avance : — « *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* »

Entre ces deux termes de sa vie, Jésus-Christ n'a su qu'obéir. Il était descendu du ciel pour cela, c'est lui-même qui l'affirme; pouvait-il donc faire autre chose sur la terre? — « *Descendi de cælo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me, Patris.* » (Joan. VI. 38.) Et comme, en effet, il y a été fidèle!

A l'âge de douze ans, il vient à Jérusalem avec Marie et Joseph, durant les solennités pascales. Les cérémonies achevées et la Loi accomplie, ses parents retournent à Nazareth, pendant que lui-même demeure dans le temple. Déjà il commence à se manifester au monde, en faisant briller aux yeux étonnés des Docteurs et des Scribes un rayon de sa sagesse et de sa science divines. Marie et Joseph le trouvent là, après trois jours de recherches inquiètes. A la demande qu'ils lui font : pourquoi il en avait agi de la sorte, que répond-il ? — « *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse ?* — Ne saviez-vous pas que je dois être tout entier au service de mon Père? » (Luc. II. 49.) Et

aussitôt le même esprit d'obéissance qui l'avait fait paraître et se montrer aux hommes comme par manière d'essai, le fit de nouveau rentrer dans l'obscurité et le silence de Nazareth, pour y attendre l'heure de ses manifestations suprêmes. Il devait tout d'abord nous donner l'exemple d'une humble et parfaite soumission, non seulement à Dieu, mais aussi aux hommes à cause de Dieu. — « *Et descendit cum eis et venit Nazareth, et erat subditus illis.* » (Ibid. 51.)

Trente années de la vie de Jésus s'écoulent ainsi ; vie humble, vie cachée, en apparence toute semblable à celle du dernier des artisans, où rien ne dévoilait aux regards humains les grands et sublimes mystères que renfermait la pauvre demeure de Nazareth ! Que pouvaient donc valoir devant Dieu les travaux obscurs, insignifiants, auxquels Jésus était occupé dans la boutique du charpentier Joseph ? Pourtant il a vécu là trente années, presque sa vie tout entière ! Oubliait-il son œuvre ? Non : à Nazareth comme sur le calvaire, Jésus était Sauveur, et l'œuvre de notre Rédemption s'opérait tout aussi bien par les anéantissements du Fils de Dieu dans sa vie d'artisan que par les grandes actions de son

ministère public et les douleurs incomparables de sa passion. Pourquoi ?

Parce qu'à Nazareth son obéissance n'était pas moindre que sur le calvaire ; parce que, autant que Jérusalem et son temple, autant que le calvaire et sa croix, Nazareth et la vie cachée entraient dans les desseins de Dieu sur son Fils incarné. C'est là qu'il devait croître en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes ; là qu'il devait amasser les trésors de sainteté, dont il enrichit les âmes dans toute la suite des siècles ; là enfin que, dans la solitude, l'obéissance, le travail et la prière, il jetait les fondements et traçait le plan de cette vie parfaite, à laquelle il appellera plus tard et conduira un si grand nombre d'hommes, ses généreux imitateurs. Nazareth ! quel mystère d'obéissance aux volontés divines ! Et comme le fils de Dieu nous y prêche la nécessité, la grandeur et le mérite de cette vertu pour acquérir la véritable sainteté devant Dieu !

Lorsque le temps fut enfin venu, où Jésus devait sortir de son obscurité volontaire et se produire au monde, aussitôt quittant parents, maison, patrie, dépouillé de tout, ne possédant plus

même un abri où il pût reposer sa tête, tout à la Providence de son Père céleste et à l'œuvre qui lui était confiée, on le vit trois années durant parcourir les villes et les bourgades de la Judée et de la Galilée, annoncer partout l'Évangile du Règne de Dieu, multiplier les bienfaits et les preuves de sa divine mission, endurer des travaux, des fatigues et des privations sans nombre pour satisfaire à l'empressement des foules avides de l'entendre, constamment en butte à l'envie, à la haine et à la perfidie des pharisiens hypocrites, jusqu'au jour où il plut à son Père de le livrer comme une victime sainte à la fureur de ses ennemis, afin de racheter le monde par son sang.

Mais dans cette vie si pleine d'actions admirables, toute dépensée au service de Dieu et des âmes, Jésus n'avait cependant qu'une pensée : obéir à son Père ; une seule préoccupation dominait tout dans son esprit et commandait tous ses actes : faire ce qui plaisait à son Père. Lui-même nous révèle en différentes fois cette disposition intime de son cœur.

Il venait, par exemple, de convertir la Samaritaine et reposait encore fatigué sur le bord du

puits de Jacob, lorsque ses disciples, s'approchant de lui, lui disent : « Maître, prenez maintenant un peu de nourriture. J'ai à prendre, leur répondit-il, une nourriture que vous ne connaissez pas... Ma nourriture, à moi, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » (Joan. IV, 31, 34.) C'est-à-dire : mon corps se passerait plutôt de nourriture que mon âme ne se dispenserait d'obéir à mon Père céleste et d'accomplir en toutes choses sa volonté. Cette obéissance est ma vie, rien ne serait capable de m'en détourner un instant. Or, voyez : la moisson est mûre parmi ce peuple qui accourt vers moi ; allons donc d'abord la cueillir, puisque ainsi le veut mon Père, il sera temps ensuite de donner au corps la nourriture dont il a besoin.

Une autre fois, c'était dans le temple, les ennemis de Jésus cherchaient à se saisir de sa personne ; mais lui, sachant que son heure n'était pas venue, continuait à enseigner le peuple et à menacer des jugements de Dieu les superbes, qui refusaient de croire à sa parole. « Qui êtes-vous donc ? » lui demandent les pharisiens. — « Je vous l'ai dit dès le commencement, répond Jésus. J'aurais beaucoup à dire de vous et à vous

reprocher; sachez seulement que Celui qui m'a envoyé est la Vérité même. Quant à moi, je n'enseigne rien dans le monde que ce que j'ai appris de lui... Lorsque vous aurez élevé de terre le Fils de l'Homme, alors vous saurez qui je suis; alors il paraîtra manifestement que je ne fais rien de moi-même, mais que je redis ce que mon Père m'a enseigné. Car Celui qui m'a envoyé ne me laisse point seul, il est avec moi, parce que je fais toujours et en toutes choses ce qui lui est agréable. » (Joan. VIII. 25, 29.) — « *Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper.* » C'est toute la règle de sa vie; garder avec son Père une union si étroite de volonté et d'action qu'ils ne soient jamais séparés, jamais divisés.

Enfin, la même pensée revient encore au moment le plus solennel de la vie de Jésus, lorsqu'il se dispose au suprême sacrifice et que l'heure approche où il doit être livré à ses ennemis. Il en avertit ses apôtres à la dernière Cène; il voit le traître Judas se lever et sortir pour accomplir son forfait, il fortifie ses disciples par la promesse du divin Consolateur, puis : « je n'ai plus longtemps à vous entretenir, ajoute t-il, car voici que le prince de ce monde approche. Il n'a rien en

moi qui lui appartienne, mais il faut que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais toutes choses comme mon Père me l'a ordonné. Levez-vous, sortons d'ici. » (Joan. XIV. 30. 31.) Et, accompagné de ses fidèles apôtres, il s'en va commencer sa douloureuse passion au jardin de Gethsémani.

On le voit, obéir à Dieu, son Père, accomplir sa volonté, ne faire que ce qui lui plaît, c'est toute la vie de Jésus sur la terre. Le premier, il a pratiqué et de la manière la plus parfaite ce renoncement à soi-même, dont il fait une obligation à tous ceux qui veulent le suivre. « *Etenim Christus non sibi placuit*, » Jésus-Christ, dit l'Apôtre, n'a jamais cherché sa propre satisfaction (Rom. XV. 3); le bon plaisir de son Père était sa loi, sa conformité était absolue à la volonté divine : « *Non mea voluntas, sed tua fiat*, » répétait-il sans cesse.

Ne cherchons pas ailleurs le secret de la perfection et sainteté suréminente que, en tant qu'homme, il a su mettre dans toutes ses œuvres, ni la raison des grandes choses qu'il a accomplies pour la gloire de son Père, pour le salut du genre humain. Rien que cette obéissance si par-

faite n'était capable de donner à sa vie et à chacune de ses actions un mérite tel devant Dieu, qu'il suffit à compenser les torts du péché et à réparer ses ruines.

Désobéissance, orgueil et sensualité, voilà le péché de nos premiers parents. L'orgueil d'abord : *eritis sicut dii;* — puis la sensualité : *vidit mulier quod bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis aspectuque delectabile* — sont entrés dans le cœur de l'homme, à l'instigation de Satan, ils lui ont fait méconnaître l'autorité de Dieu, désobéir à son commandement et manger enfin le fruit défendu : — « *et tulit de fructu illius et comedit deditque viro suo qui comedit.* » (Gen. III. 56.) Ce triple désordre de la créature se retrouve à des degrés divers dans toutes nos fautes ; elles sont une révolte contre Dieu, dont il faut chercher la cause dans l'orgueil de notre esprit et dans les convoitises de la chair.

Comment, dès lors, le péché pouvait-il être expié, sinon en opposant à sa triple malice la triple réparation d'une humilité en quelque sorte infinie, d'une patience surhumaine et d'une obéissance absolue? Or, ce sont précisément les trois choses, en quoi le grand Apôtre résume

tout le mystère de notre Rédemption par le Fils de Dieu incarné : « *humiliavit semetipsum,* » une humiliation poussée jusqu'à une sorte d'anéantissement divin : — « *qui cum in forma Dei esset... semetipsum exinanivit, formam servi accipiens :* » — puis l'obéissance, la soumission la plus entière aux volontés de Dieu, son Père — « *factus obediens* », — jointe à une patience qui lui fit accepter les plus grandes douleurs, la mort même la plus cruelle et la plus ignominieuse, la mort de la croix : — « *usque ad mortem, mortem autem crucis.* » (Philipp. II. 7. 8.)

C'est donc surtout par l'obéissance du Fils de Dieu que nous avons été sauvés, de même que nous avions été perdus par la désobéissance d'Adam. Cette obéissance a été le moyen nécessaire, efficace, dans la grande œuvre que le Sauveur venait accomplir ici-bas. Nous n'en avons pas d'autre nous-mêmes, pour « achever ce qui manque à la passion du Christ » en nous et entrer après lui dans sa gloire. Rien que l'obéissance, la soumission filiale à Dieu, notre Père, ne nous peut sauver. Et voilà la première leçon, le premier exemple que nous donne la vie de notre modèle.

Obéir à Dieu, c'est tout d'abord l'ordre naturel, l'ordre nécessaire, que rien ne peut changer, auquel de gré ou de force il nous faut être soumis. Commander, en effet, c'est-à-dire imposer sa volonté à la volonté humaine, lui tracer sa ligne de conduite, c'est le *droit* de Dieu et de Dieu seul, parce que lui seul est Créateur, seul par conséquent il a l'*autorité*, le droit d'auteur sur ses créatures.

Or, la volonté de Dieu nous est connue ; il a pris soin lui-même d'écrire le code de nos obligations et de promulguer sa Loi avec un éclat et un retentissement qui se prolongent à travers les siècles. Le *décalogue*, ou les dix commandements, contient l'abrégé des devoirs que Dieu nous impose, le mal que nous devons éviter, le bien que nous devons faire, pour parvenir à l'heureux terme de notre existence. L'Évangile n'a rien changé à cette Loi, il n'a fait qu'en préciser davantage la signification, nous en révéler mieux toute l'étendue.

C'est pourquoi au jeune homme qui lui demande : « Maître, que dois-je faire pour entrer dans la vie éternelle? » Notre Seigneur se contente de répondre : « si vous voulez entrer dans

la vie éternelle, observez les commandements. » (Matth. XIX. 17.) Et lorsque, pour le tenter, les Pharisiens lui posent cette question insidieuse : « Maître, dites-nous quel est le premier et le plus grand commandement de la Loi ? » Jésus répond aussitôt : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. Voilà le plus grand, le premier de tous les commandements. Mais le second est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. De ces deux commandements dépendent la Loi tout entière et les Prophètes. » (Matth. XXII. 36-40.) C'était affirmer l'existence et l'obligation de la Loi divine, tout en montrant son principe et aussi le moyen de l'accomplir dans un double amour, l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Mais cet amour, la Loi était par elle-même impuissante à le produire dans les cœurs, et c'est pourquoi le peuple d'Israël, au témoignage des Prophètes et du Sauveur lui-même, ne sut jamais être qu'un prévaricateur. Rendre les hommes dociles à la volonté de Dieu, en donnant à leurs cœurs la charité, l'amour, ce devait être le privilège de la Loi nouvelle, de l'Évangile du Christ:

— « *Et erunt omnes docibiles Dei.* (Joan. VI. 45.) — *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.* » (Rom. v. 5.)

Et ce nous est, à nous chrétiens, enfants de Dieu, un autre et plus puissant motif d'imiter Jésus-Christ dans son obéissance si parfaite à la volonté divine. Ce n'est plus en Seigneur et en Maître que Dieu nous commande, mais en Père ; ses volontés, il ne nous les impose pas comme à des serviteurs plus ou moins dociles, à des sujets trop souvent rebelles, c'est plutôt son devoir de Père qu'il remplit à notre égard. Ne faut-il pas que, dans sa famille bien-aimée, la justice, la sainteté, la charité règnent uniquement? Que tout mal en soit exclus, que tout bien y soit pratiqué ? Que l'humanité, en un mot, fille de Dieu, ressemble à son Père et comme lui soit parfaite, d'une perfection surnaturelle et divine? — « *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* »

Or, les commandements qu'il nous fait n'ont pas d'autre but : ils sont tous pour nous rendre meilleurs. Sans doute, la plupart vont à l'encontre des instincts et des appétits de notre na-

ture déchue; ils nous font un devoir de leur résister, de les vaincre et d'agir dans un sens diamétralement opposé. Il nous en coûte donc de demeurer fidèles: c'est la lutte, et une lutte incessante contre nous-mêmes. Mais aussi la perfection de notre nature divinisée par la grâce est-elle à ce prix. Chacune des transgressions dont nous nous rendrions coupables contre la Loi divine serait pour nous une déchéance, un amoindrissement de notre dignité d'enfants de Dieu, une dégradation qui ne pourrait que nous conduire à l'abîme, où disparaissent tout honneur et toute gloire.

Loin de nous pareille lâcheté! Enfants de Dieu, nous voulons être dignes de notre Père, dignes de notre frère premier né, dignes de notre famille tout entière; nous les aimons trop les uns et les autres, pour ne pas mettre à leur ressembler toute l'application et la générosité dont nous sommes capables. Et c'est pourquoi, à l'exemple du divin modèle, Jésus, nous regarderons toujours comme notre premier et plus essentiel devoir envers notre Père du ciel l'obéissance filiale à toutes ses volontés. Sa loi sainte est dans notre cœur; la chair peut résister encore, mais l'amour

sera plus fort, parce qu'il est la vertu toute-puissante de Dieu. — « *Hoc erit pactum, quod feriam cum domo Israel post dies illos, dicit Dominus : dabo legem meam in visceribus eorum et in corde eorum scribam eam ; et ero eis in Deum, et ipsi erunt mihi in populum. Et non docebit ultra vir proximum suum, et vir fratrem suum, dicens : cognosce Dominum ; omnes enim cognoscent me a minimo eorum usque ad maximum, ait Dominus.* » (Jerem. xxxi. 33 ; —Hebr. x. 16.)

II

Non moins parfaite fut l'obéissance du Fils de Dieu incarné envers ceux que sur la terre il considérait comme investis d'une autorité divine, en droit par conséquent de lui commander au nom de son Père. Ayant voulu vivre au milieu des hommes, il s'est trouvé soumis à un triple pouvoir humain : à Joseph et à Marie dans l'ordre domestique, aux empereurs et aux chefs de sa nation dans l'ordre politique, aux princes des prêtres, aux docteurs de la Loi, dans l'ordre

religieux. Or, partout l'Évangile nous le montre respectueux du pouvoir, obéissant à ses supérieurs, dans les limites que lui traçait la volonté bien connue de son Père céleste.

Chose remarquable ! le Fils de Dieu descend en ce monde et prend chair dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie par obéissance à son Père ; et en même temps, pour naître à Bethléem, il fait acte de soumission au maître de la terre, à l'empereur Auguste. Ce dénombrement civil, qui oblige Marie et Joseph à se rendre à Nazareth, dans la cité de David, alors que Marie est si proche de sa délivrance, était un ordre de la Providence divine autant qu'une volonté plus ou moins capricieuse du prince terrestre. Mais il fallait cette volonté, pour que le Christ naquît à Bethléem, suivant les prophéties, et le Verbe incarné s'y est soumis, aussi bien que Joseph et Marie.

De la vie cachée du Sauveur, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trente ans environ, l'Évangile ne nous fait presque rien connaître. Trois passages des Saints Livres la résument à peu près tout entière : 1°) « L'enfant croissait et se fortifiait, plein de sagesse ; et la grâce de Dieu était

en lui. — *Puer autem crescebat et confortabatur, plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo.* » (Luc. II. 40). — 2°) « Il descendit avec Joseph et Marie et revint à Nazareth; et il leur était soumis. *Et descendit cum eis, et venit Nazareth; et erat subditus illis.* » (Ibid. 51.)— 3°) « N'est-ce pas là le charpentier, fils du charpentier Joseph et de Marie? — *Nonne hic est faber, fabri filius, filius Joseph et Mariæ?* » (Math. x. 55. — Marc. VI. 3. — Luc. IV. 22.)

L'un des traits caractéristiques de la vie de Jésus a donc été l'obéissance qu'il rendait à Joseph et à Marie : à Marie, comme à sa mère véritable ; à Joseph, comme au représentant de son Père céleste, au chef légitime de la sainte famille à Nazareth — *Et erat subditus illis.* — Et cette obéissance humble et filiale dura tant qu'il plut à son Père du ciel de ne lui imposer en ce monde d'autres devoirs que ceux de la famille, où il l'avait fait naître. Trente années il a vécu renfermé dans cet intérieur domestique, travaillant avec Joseph de son métier de charpentier, aidant Marie jusque dans les moindres occupations du ménage, se montrant partout et toujours fils respectueux, obéissant et dévoué.

Plus tard, au cours de sa vie publique, Jésus nous donne encore plus d'un exemple de ce même esprit de soumission à toutes les autorités légitimes de ce monde. Ainsi, s'agit-il du tribut de deux drachmes qu'on lui réclame pour le service du temple? Il observe, sans doute, que sa qualité de Fils l'exempte de payer un tribut à son Père ; mais, autant par respect pour les préposés du temple que dans la crainte de scandaliser ceux qui ne le connaissaient pas encore : « Va, dit-il à Pierre, et jette l'hameçon dans la mer. Dans la bouche du premier poisson qui se fera prendre tu trouveras un statère (quatre drachmes). Donne-le pour toi et pour moi. » (Math. XVII. 23. 26.)

Une autre fois, ce sont les Pharisiens qui l'interrogent, en présence des partisans d'Hérode : « Dites-nous ce que vous en semble. Est-il permis ou non de payer le tribut à César ? » Le piège était bien tendu; mais Jésus pouvait-il y être pris ? Il l'évite en leur faisant à eux et à nous un précepte de justice et de piété, auquel ses ennemis ne s'attendaient guère : « Rendez donc, leur dit-il enfin, à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » (Math. XXII. 16-21.)

A son tour, le divin Maître confond les prétentions orgueilleuses des docteurs, en leur montrant à quel point ils ignoraient les Écritures. Puis, se tournant vers ses disciples et vers la foule assemblée, il leur donna une leçon d'obéissance pleine de discrétion : « Les Scribes et les Pharisiens, dit-il, sont assis dans la chaire de Moïse. Observez donc et faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas selon leurs œuvres à eux ; car ils disent et ne font pas. » (*Ibid.* XXIII. 2. 3.)

Ce respect pour les dépositaires du pouvoir divin, Jésus-Christ le garde intact jusque dans les circonstances les plus douloureuses de sa vie. Au soir de la Cène, trahi par Judas et garrotté par les satellites, le Sauveur a dû comparaître devant le tribunal du prince des prêtres. On l'accuse de toute part, mais vainement. Caïphe alors se lève au milieu de l'assemblée et, pour suppléer au défaut de témoins véridiques, c'est à Jésus qu'il s'adresse : « Par le Dieu vivant, je t'adjure de nous dire si tu es le Christ, Fils de Dieu. » Et Jésus, qui s'était tu jusque-là, pendant qu'on l'accusait, obéit à cette injonction suprême : « Vous l'avez dit, répondit-il aussitôt,

je suis le Christ, Fils de Dieu. Mais je vous le déclare, bientôt vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu tout-puissant et paraissant sur les nuées du ciel. » (Math. xxvi. 62-64). Par ce dernier acte d'obéissance, Jésus prononçait son arrêt de mort; il le savait, mais qu'importe? Ne devait-il pas être obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix? — « *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* »

Toutefois, observons avec quelle sagesse le Fils de Dieu savait obéir aux hommes représentants de Dieu, son Père. Il connaissait l'origine de leur pouvoir, et c'est pourquoi il le respectait; mais il en connaissait aussi les bornes, qui s'arrêtent aux droits de Dieu lui-même. Jamais par égard pour les hommes il n'eût transgressé un commandement ou omis de satisfaire à un seul désir de son Père. L'exemple qu'il en a donné, dès l'âge de douze ans, est mémorable. (Luc. ii. 42-50.)

Certainement il prévoyait qu'en demeurant dans le temple, pendant que Marie et Joseph reprenaient avec leur parenté le chemin de Nazareth, il serait pour eux le sujet d'une vive

anxiété et d'une douleur profonde. Trois jours durant, on le cherche parmi les groupes de pèlerins, on revient sur ses pas, on interroge les familles de Jérusalem et lorsque enfin on le retrouve dans le temple, au milieu des docteurs de la Loi, quand Marie, sa mère, émue, étonnée, lui dit : « Mon fils, pourquoi en avez-vous agi de la sorte avec nous ? Votre père et moi, nous vous cherchions en grande douleur. » Lui se contente de répondre : « Et pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être à ce qui est du service de mon Père? » — Parole mystérieuse, que Marie elle-même, observe l'Évangéliste, ne comprit pas alors, mais qui préludait aux enseignements que le Sauveur devait donner plus tard à ses disciples : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » (Math. x. 37.)

Dieu veut être obéi tout le premier, et lorsque les volontés humaines, quelles qu'elles soient, fût-ce celle d'un père, d'une mère, se trouvent en opposition avec la sienne, rien ne nous doit empêcher d'accomplir malgré tout la volonté divine. C'est ce que Notre Seigneur voulait faire entendre à ses disciples. Les Apôtres le comprirent, et

bientôt on les entendra répondre au prince des prêtres, qui prétendait leur interdire la prédication du nom de Jésus : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. — *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* » (Act. v. 29.)

Lui-même, Jésus, malgré l'opposition et les menaces de tous les chefs de la nation ligués contre lui, ne cessa pas un instant d'annoncer l'Évangile du royaume de Dieu et de prédire la réprobation prochaine du peuple d'Israël. C'était la mission qu'il avait reçue de son Père; il voulut y être fidèle, alors même que sa fidélité allait lui coûter la vie.

Prenons exemple sur notre modèle. Nous aussi dans ce monde, nous rencontrerons des hommes qui ont sur nous autorité, dans la famille, dans l'État, dans l'Église. Notre devoir est de leur demeurer soumis. « Que toute âme, dit l'Apôtre, soit soumise aux puissances supérieures ; car le pouvoir vient de Dieu, qui en a ainsi ordonné sur la terre. Celui donc qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre de Dieu et il s'expose à la damnation. » (Rom. XIII. 1-2.)

Obéir est tout d'abord le devoir de l'enfant dans la famille. Jésus à Nazareth doit être pour tout

enfant chrétien le modèle de l'obéissance filiale. Mais encore faut-il qu'on le lui propose, ce modèle, qu'on lui apprenne à le connaître, à l'aimer, à l'imiter. Pères, mères, c'est votre office; ici, nul ne vous peut remplacer. Y pensez-vous? que faites-vous pour inculquer à vos enfants, dès le premier âge, l'esprit chrétien? Pour leur faire connaître Dieu, leur Père du ciel, Marie, leur mère, Jésus leur frère? A combien de moyens, souvent peu raisonnables, n'a-t-on pas recours pour obtenir des enfants le respect et l'obéissance? Bien peu, hélas! songent aux moyens surnaturels. Et pourtant, grande serait leur efficacité dans des âmes que la grâce a faites enfants de Dieu et que l'Esprit Saint gouverne. Pour des parents chrétiens, quel sujet de réflexions!

Mais l'obéissance de Jésus à Nazareth est surtout le modèle que doivent imiter les familles religieuses. Quelle communauté idéale que celle de Jésus, Marie, Joseph, vivant à Nazareth sous le regard du Père céleste, étrangers à toutes les vaines agitations de ce monde, uniquement soucieux de plaire à Dieu et de le servir, cherchant en toutes choses sa volonté et l'accomplissant

avec amour! Là, Joseph est supérieur, Marie partage sa sollicitude, Jésus ne fait qu'obéir à l'une et à l'autre. N'eût-il pas été cependant le plus digne de commander? Mais il nous devait cet exemple de soumission à l'ordre établi par son Père. Que n'avons-nous nous-mêmes plus de foi, plus d'humilité et plus d'amour! L'obéissance religieuse nous coûterait moins, ayant toujours devant les yeux ce divin exemplaire de Nazareth.

Quant aux chrétiens demeurés dans le monde, Jésus obéissant n'est pas moins leur modèle; car eux aussi ils ont besoin de pratiquer en tout une soumission parfaite aux ordres de la Providence dans les choses humaines. Or, à l'école du Fils de Dieu incarné, ils apprendront :

1° A se garder de cet esprit d'indépendance et de fausse liberté, qui envahit de nos jours toutes les classes de la société. On ne veut plus reconnaître aucune autorité parmi les hommes ou, du moins, on la soumet au contrôle soit de l'opinion publique, soit même de la raison individuelle. Chacun aspire à être son maître, à soi, à se sentir libre jusqu'à la licence la plus effrénée; et cela, non seulement dans l'ordre civil et politique, mais même dans l'ordre religieux, où

l'esprit de critique et d'insubordination orgueilleuse tarit de plus en plus dans les âmes la foi et la piété véritable. Mais ne l'oublions pas : Satan seul pouvait inspirer au cœur des fils d'Israël ce cri de révolte : « *non serviam.* Je ne servirai pas. » (Jerem. II. 20.) L'esprit de Notre Seigneur, l'esprit chrétien, est, au contraire, un esprit d'humilité, un esprit d'obéissance qui incline l'âme à se soumettre et à respecter l'ordre hiérarchique, partout où il est manifestement établi de Dieu pour le gouvernement des hommes. Sa devise, nous la connaissons; le Fils de Dieu l'a mise sur nos lèvres chaque jour : « Notre Père qui êtes aux yeux, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. »

2° Aussi l'exemple de Jésus-Christ nous apprend-il encore à n'obéir qu'en vue de Dieu. Là seulement, notre obéissance trouve son vrai motif, savoir : l'autorité divine, qui s'exerce ici-bas par le ministère des hommes, suivant un ordre providentiel connu. La foi, sans doute, nous est nécessaire pour découvrir ce qui reste obscur au regard de notre raison, pour croire au gouvernement de Dieu dans l'humanité, à sa Providence qui veut l'ordre parmi les créatures, qui distribue

à chacun de nous sa place, son rôle et ses fonctions en ce monde, afin de nous conduire à notre but, non pas isolément, mais les uns par les autres et en nous prêtant un mutuel concours.

Que les esprits incrédules, athées, se révoltent quand on leur parle d'obéir, rien d'étonnant : ils ne connaissent ici-bas que la force matérielle et ils se courbent devant elle, lorsque les moyens de lui échapper leur font défaut. Pour nous, chrétiens, nous n'en sommes pas réduits là. A l'exemple du Sauveur, mettant notre conduite d'accord avec notre foi, nous obéissons à Dieu, de quelque manière qu'il nous gouverne, dans les choses temporelles comme dans les spirituelles, par le moyen des hommes qui dirigent la société civile comme par ceux qu'il a établis supérieurs dans son Église. C'est toujours lui qui commande, et c'est à lui toujours que nous rendons hommage par notre obéissance.

Ainsi pratiquée, l'obéissance resserre les liens qui nous unissent à Dieu, notre Père, elle rend aussi plus doux et plus intimes les rapports avec tous nos frères dans la famille divine. Commander et obéir ne sont, à les bien prendre, que deux formes différentes d'un même amour, qui vient

de Dieu et se répand dans tous les membres de la famille de Dieu sur la terre.

3° Enfin, dernière leçon que nous donne Jésus, notre modèle : notre obéissance doit être ordonnée comme fut la sienne. L'obéissance à Dieu, disions-nous, prime toutes les autres, aucun pouvoir ne prévaut contre son pouvoir suprême. Le principe est incontestable et pour nous, chrétiens, incontesté ; mais les applications en sont nombreuses dans la vie, aujourd'hui surtout que les pouvoirs humains, dans la famille et dans la société, méconnaissant leur seule raison d'être, se séparent de plus en plus de l'autorité divine et prétendent à un droit absolu de commander. C'est la négation des droits de Dieu en ce monde, c'est l'athéisme pratique. Les âmes chrétiennes ne peuvent ni l'accepter ni le subir.

Nous devons, au contraire, faire en sorte que partout et toujours ces droits de Dieu soient reconnus en théorie et dans la pratique. Ainsi, avons-nous nous-mêmes une part de pouvoir, quel qu'il soit, domestique, civil ou politique ? Souvenons-nous qu'il a ses limites et qu'il cesse où intervient la volonté de Dieu. Ne demandons jamais que, pour nous obéir, on se révolte contre

lui, non pas même qu'on lui refuse ce qu'il offre parfois comme une faveur plutôt qu'il ne l'exige comme un devoir.

Parents chrétiens, à vous particulièrement de respecter en cela les droits de Dieu, ce qui est une manière de lui rester soumis. S'il lui plait de choisir parmi vos enfants ceux qu'il destine à son sanctuaire, c'est un honneur qu'il vous fait, ce n'est pas un sacrifice qu'il vous demande. Il en a, certes, le droit ; que gagneriez-vous à le lui disputer ? Et comment vous-mêmes après cela oseriez-vous vous réclamer de votre titre d'enfants de Dieu ?

Mais pour nous, qui devons en ce monde obéir plutôt que commander, n'oublions pas non plus que Dieu est au-dessus de tout et que sa volonté est notre seule loi. En toutes choses, cherchons donc premièrement cette volonté divine, puisque rien au monde ne soit capable de nous la faire transgresser. Il pourra nous en coûter parfois, — ce monde est si mauvais ! — et nous aurons besoin alors de compter sur la Providence de notre Père céleste. Mais n'avons-nous pas les promesses du Sauveur, pour affermir notre confiance ? Le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole :

« cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice; le reste vous sera donné par surcroît — *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* » (Matth. VI. 33.)

CHAPITRE II

L'ESPRIT DE MORTIFICATION

Dieu ne nous avait pas créés pour la peine; le travail et la souffrance sont le châtiment du péché. — « *Quia comedisti de ligno... maledicta terra in opere tuo; in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ.* » (Gen. III. 17.) (1). Heureusement, ils en sont aussi l'expiation, Dieu envers l'homme coupable s'étant montré juste et bon tout à la fois.

Mais pour donner à nos propres souffrances un mérite qu'elles n'avaient point par elles-

(1) Sans doute, même dans le paradis terrestre, l'homme ne fût pas demeuré oisif; Dieu l'y avait placé, dit la Sainte Écriture, « pour qu'il le gardât en le cultivant » — *ut operaretur et custodiret illum* (Gen. II. 15.) Mais c'eût été pour l'homme une occupation agréable et non pas un travail pénible — *labor, laborare* — ainsi qu'il l'est devenu à la suite et comme châtiment du péché. Travail et peine sont pour nous à peu près inséparables, c'est en quoi notre condition diffère essentiellement de celle du premier homme, avant la chute.

mêmes, celui d'effacer le péché dont elles étaient le châtiment, il fallait dans les desseins de Dieu les souffrances et l'immolation du Juste par excellence, du Fils de Dieu fait homme. Seul, ce sacrifice était capable d'apaiser la colère divine, de mériter à l'homme coupable, mais repentant, le pardon de ses fautes et de changer en une peine temporelle l'éternel châtiment dû au péché !

Aussi, voyez l'Enfant-Dieu à Nazareth. La première chose qu'il a faite a été de se rendre obéissant à Dieu, son Père, et pour l'amour de Lui, à Joseph et à Marie, sur la terre ; il fallait ainsi rétablir l'ordre renversé par la désobéissance du premier homme et proclamer bien haut les droits de Dieu sur toute créature humaine. C'était le premier pas dans la voie des réparations nécessaires ; le second l'a suivi de près, et ce fut d'accepter en ce monde le travail, la souffrance et la mort, triple peine du péché, que notre Sauveur devait convertir en expiation.

Voilà pourquoi, entre les mains du Père céleste, la croix est placée, et Jésus nous la montre en disant : « C'est elle que je suis venu chercher en ce monde ; car cette croix, que mon Père me présente et que je reçois de ses mains, doit être

l'instrument de votre salut. Je la porterai, j'y souffrirai, j'y mourrai, afin de réparer par là les torts de votre désobéissance envers Dieu, afin de sanctifier votre travail, à vous, vos souffrances et votre mort, et de vous en faire, non plus un châtiment stérile, mais un moyen d'expiation et de gloire. »

Et la vie de Jésus tout entière, depuis Bethléem et Nazareth jusqu'au Calvaire, fut une croix perpétuelle, c'est-à-dire une vie de travail, une vie de souffrances et une mort généreusement acceptée, fidèlement accomplie par obéissance à Dieu, son Père, et par amour pour nous. — « *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* » (Phil. II. 8.)

Nouvelle et importante leçon pour nous, nouvel exemple que nous devons suivre : « *Inspice et fac secundum exemplar.* » Tout chrétien, pour entrer dans les desseins de Dieu, doit se soumettre volontairement à la triple obligation qui lui est faite, du travail, de la souffrance et de la mort. S'y soustraire est, d'ailleurs, chose impossible; la sentence divine s'exécute sur nous, malgré nous. Nul n'échappe à la mort, nul n'est à l'abri de la douleur, nul aussi ne peut s'exemp-

ter de la peine et du travail, qui s'impose même aux plus fortunés comme une nécessité de nature tournée par Dieu en châtiment. Bon gré malgré donc, il nous faut porter ici-bas le poids de notre péché.

Mais c'est trop peu de le subir à la manière des criminels endurcis, maudissant la main qui les frappe et ne rêvant que des moyens de lui échapper au plus tôt. Le chrétien, l'enfant de Dieu regarde le ciel. Il y aperçoit, non un juge qui condamne et punit, mais un Père qui absout et veut pardonner, après une satisfaction bien légère en comparaison du châtiment mérité. Dès lors il se soumet à la peine, telle que ce Père la veut et sans en rien diminuer. Elle lui apporte, il le sait, deux grands biens : l'expiation et le mérite. De débiteur qu'il était envers la justice divine, il devient son créancier; et plus il peine ici-bas, plus il efface et plus il amasse pour l'éternité. Quelle consolation à ses souffrances, quel stimulant à n'épargner aucun travail, quelle espérance jusque dans la mort !

Hélas! qu'il y a peu de chrétiens à comprendre ainsi leur devoir et leur véritable intérêt! On voudrait, au contraire, ne quitter jamais cette

vie et la faire la plus douce, la plus commode possible, exempte de douleurs et parsemée de plaisirs, comme si la terre était pour nous une demeure permanente! Comme si nous n'avions pas au ciel une patrie meilleure, un séjour infiniment plus beau, plus désirable, que doivent nous mériter les peines et les tribulations de cette vie, dont la mort bientôt nous mettra en possession pour l'éternité !

Vous, du moins, fidèles enfants de la sainte Famille, vous qui avez reçu, non l'esprit de ce monde, mais l'esprit de Jésus, du Verbe incarné, entendez mieux la leçon que vous donne votre divin Maître. Encore une fois, venez à Nazareth étudier ses exemples et former votre vie sur la sienne.

I

Vous y apprendrez tout d'abord à aimer le travail, quelque pénible qu'il soit, et à vous faire une vie toujours occupée. Si bien partagé que vous puissiez être au regard de la fortune, la sentence divine vous atteint comme le plus miséra-

ble d'entre les hommes : « *In laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ... in sudore vultus tui vesceris pane.* » (Gen. III. 17. 19.) — « C'est à force de travail que vous tirerez de la terre votre subsistance de tous les jours... vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. »

Vainement chercheriez-vous à éviter cette sentence en ce monde, vainement vous reposeriez-vous sur votre opulence du soin de vous fournir sans travail et sans peine le nécessaire et le superflu de la vie présente. L'inexorable justice de Dieu vous redemanderait plus tard l'acquit de votre dette et son décret s'exécuterait sur vous avec une extrême rigueur. Condamné par votre juge comme un serviteur paresseux et inutile, et jeté par lui dans les prisons ténébreuses du purgatoire, sinon de l'enfer, vous n'en sortiriez point que vous n'ayez payé tout, jusqu'à la dernière obole. (Math. v. 25. 26.)

Toute vie chrétienne doit donc être une vie de travail ; le travail lui est nécessaire pour la sanctifier en la purifiant de ses fautes ; il lui est nécessaire encore pour la rendre utile et fructueuse — « *Diverte a malo, et fac bonum* » (Ps. XXXIII. 15), dit le Roi-Prophète. Vous ne faites pas le

mal; c'est trop peu, il faut encore faire le bien. Le serviteur qui enfouit son talent dans la terre pour le garder intact et le rendre ensuite à son maître, entend ces terribles paroles : « serviteur mauvais et paresseux, je vous condamne par votre propre bouche... Jetez, dit le maître, ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Math. xxv. 26. 30.)

Ames chrétiennes, fuyez l'oisiveté, faites-vous une occupation utile à vous-mêmes et aux autres. Mettez de l'ordre et de la régularité dans votre vie, afin de ne rien perdre de ce temps précieux, que vous échangerez un jour contre l'éternité. Donnez au repos et au délassement le nécessaire, rien de plus; aux relations sociales le convenable et l'utile; mais réservez la meilleure part aux travaux de l'esprit ou du corps, aux œuvres de la charité chrétienne. Surtout ayez soin de sanctifier, en le surnaturalisant, votre travail; prenez-le comme une partie de la croix, qu'il vous faut porter en ce monde, offrez-le à Dieu pour l'accomplissement de ses desseins de justice et de bonté sur vous; efforcez-vous de l'accomplir dans un esprit de soumission filiale à la volonté de

votre Père du ciel, avec tout le soin, toute la perfection que requiert le service de Dieu, dont il est une des obligations les plus essentielles. Jésus, votre frère de Nazareth, vous en a donné l'exemple, afin que vous l'imitiez et que, l'imitant, vous vous sanctifiiez comme lui et avec lui.

II

Travailler, c'est le premier degré de l'immolation que Jésus devait accomplir sur la terre : c'est aussi le premier devoir de l'âme chrétienne qui veut soumettre à la loi de Dieu sa nature lâche et molle, amie du repos, rebelle à la peine. Mais ce devoir s'étend plus loin encore, de même qu'en Jésus l'immolation a été plus entière. Au travail il faut joindre la souffrance plus particulièrement signifiée par la croix que le Père céleste présente à son divin Fils et à nous après lui.

Oui, souffrir est notre lot en ce monde, nous ne devons pas l'oublier. La nature en frémit ; qu'importe ? Il faut que le jugement de Dieu s'exécute, ou de notre plein gré ici-bas, ou malgré nous dans cette vie et dans l'autre. Pécheurs,

nous avons goûté le plaisir où Dieu nous défendait de le chercher; Dieu, à son tour, nous fait sentir la douleur, où nous ne devions tout d'abord trouver que le contentement et la joie. C'est justice et c'est bonté, puisque la souffrance, dans les desseins de Dieu, doit être à la fois le châtiment et l'expiation du péché, un moyen de régénération pour notre nature déchue et une cause de mérites abondants, que Dieu couronnera dans l'éternité.

Les saints, c'est-à-dire ceux d'entre les hommes qui ont le mieux compris le rôle de la souffrance dans ce monde, et qui ont eu pour y correspondre tout le courage et la magnanimité nécessaires, l'ont acceptée de bon cœur, lorsqu'elle venait à eux, bien loin de chercher à s'y soustraire par les mille inventions de notre lâcheté naturelle. Ils ont fait plus encore, ils sont allés au devant d'elle, ils l'ont appelée à eux, ils l'ont embrassée avec un amour qui déconcerte notre timide raison humaine et qu'on a justement appelé *la folie de la croix*.

Ah! c'est que dans cette folie divinement raisonnable, ils avaient un modèle achevé, un maître d'une science incomparable. Ils ont regardé Jésus, ils l'ont étudié dans son immolation volon-

taire et leur cœur épris d'admiration pour un si grand exemple, mais surtout attiré, subjugué par un amour aussi pur et aussi fort, a su briser pour le suivre tous les liens des affections terrestres, il a vaincu la nature et atteint par cette victoire la ressemblance parfaite avec son divin modèle. La folie de la croix, c'est la perfection de l'amour, c'est la consommation de la sainteté dans les âmes chrétiennes.

Mais de ces âmes fortes et généreuses le nombre est petit. Vous, lecteur, vous ne vous sentez peut-être ni ce courage, ni cet attrait. Soit; votre chemin ne sera pas tracé sur ces hauteurs qui vous donnent le vertige, vous marcherez plus bas, vous tendrez par des voies plus faciles à un but moins élevé, vous contentant de suivre votre Maître de plus loin.

Pourtant, il le faut suivre et marcher dans la voie, que lui-même il vous a ouverte. Nulle autre ne pourrait vous conduire au but, car il est seul la voie véritable qui mène à la vie. — « *Ego sum via, veritas et vita.* » (Joan. XIV. 6.)

Or, cette voie, c'est celle des souffrances, c'est la voie royale de la croix. — « *Qui non bajulat crucem suam et venit post me, non potest meus*

esse discipulus. — Celui qui ne porte pas sa croix après moi ne peut être mon disciple. » (Luc. XIV. 27.) Donc il faut savoir souffrir. En quoi et comment ?

La première et la plus nécessaire violence que nous devons imposer à notre nature consiste dans l'observation fidèle et constante des préceptes divins. Éviter le mal, accomplir le bien, c'est le devoir essentiel de toute âme chrétienne. Le pouvons-nous sans qu'il en coûte souvent à notre nature mauvaise, lâche et irrésistiblement portée vers ce qui la flatte et lui plait ici-bas ?

Tant de péchés et tant de désordres qui remplissent le monde, et dont nous-mêmes, hélas ! nous ne sommes point exempts ; d'où cela provient-il ? De ce que l'homme ne sait pas résister à ses convoitises, de ce que l'attrait du plaisir sensible, des satisfactions de tout genre l'emporte chez lui sur le sentiment du devoir, de ce qu'en un mot, pour obéir à Dieu, il ne trouve pas la force de se faire violence et de s'imposer les privations nécessaires. La souffrance, quelque minime qu'elle soit, nous répugne si fort que nous la fuyons au prix même de nos plus chers intérêts, du salut de notre âme : — « *Qui non*

bajulat crucem suam, non potest meus esse discipulus. »

Et que de privations encore, que de souffrances, si nous voulons ne pas nous contenter du strict devoir, si nous aspirons à pratiquer les autres vertus chrétiennes, même dans le degré le plus élémentaire, celui qui convient à tous sans exception ! Humilité, pureté, douceur, patience, charité, piété, abnégation, mortification des sens, etc., etc..., autant de vertus qui font les âmes chrétiennes, mais qu'on n'acquiert pas sans une lutte incessante contre toutes les inclinations perverses de notre nature, sans avoir maintes fois triomphé de l'amour-propre, leur grand ennemi, ni par conséquent sans peine et sans souffrances du corps et de l'âme. Aussi tous les maîtres de la vie spirituelle sont-ils d'accord pour appeler cette vie un *combat*, et la vertu acquise une *victoire*.

Or, si cela est vrai pour les âmes qui n'aspirent à rien d'extraordinaire, qui veulent seulement pratiquer les vertus proposées à tous, que dire des âmes généreuses, dans le monde et hors du monde, à qui la perfection ne semble ni un but trop élevé pour leurs efforts, ni une œuvre

trop considérable pour la grandeur des obligations qu'elles se reconnaissent envers Dieu? Ce n'est pas du courage seulement, ni une générosité commune qu'il faut à ces âmes, c'est de l'héroïsme ; et l'héroïsme suppose de grandes souffrances, des sacrifices douloureux à la nature. — « *Qui non bajulat crucem suam, non potest meus esse discipulus.* »

La souffrance, nous la trouvons en outre presque à chaque pas dans le chemin de cette vie. Nous n'avons pas besoin de la chercher, elle s'offre, elle s'impose d'elle-même. Maladies, infirmités, accidents, peines de l'esprit et du cœur, revers de fortune, contrariétés et tracasseries de tous genres, injustices, calomnies, mépris, etc., etc..., la liste pourrait être longue de toutes les formes, sous lesquelles la souffrance nous atteint chaque jour, riches et pauvres, petits et grands, d'un bout de la terre à l'autre.

L'art, la science et l'industrie de l'homme ont bien imaginé mille moyens de prévenir et de guérir tant de maux. Notre siècle, plus que les autres, est à la recherche du secret introuvable, qui doit ramener sur la terre l'âge d'or, en donnant à chacun toute la somme possible de bon-

heur sans mélange. Vains efforts, la souffrance se rit des barrières qu'on prétend lui imposer; elle s'abat sur notre pauvre humanité avec une persistance et une force d'autant plus grandes que la recherche du plaisir à tout prix énerve davantage les corps et rend les âmes moins énergiques, moins patientes en face de la douleur. Quoi que nous fassions, souffrir est notre lot en ce monde ; le juste jugement de Dieu s'exécutera jusqu'au bout : — « *Spinas et tribulos germinabit tibi.* » — La terre produira pour toi des ronces et des épines. » (Gen. III. 18.)

Devant cette inexorable nécessité, que doit faire l'âme chrétienne? Au lieu de se plaindre et de murmurer contre la main divine qui la frappe ; au lieu de se révolter contre la souffrance et de chercher inutilement à lui échapper ; au lieu de s'attrister, de se décourager, de désespérer même de la Providence et de la bonté de Dieu, comme font tant d'hommes qui ne veulent pas comprendre pourquoi ils souffrent, qu'elle lève ses yeux vers le ciel.

Elle y verra un Père bon et miséricordieux, qui lui présente la croix et lui demande de la porter avec soumission et amour, à l'exemple de

son divin Fils Jésus. Non que la croix soit douce et aimable par elle-même, puisqu'elle est croix, mais parce qu'elle est le remède unique, en même temps qu'infaillible, aux maux si graves que le péché a accumulés dans son être. La guérir de ces maux, lui rendre la santé et la vie dans sa plénitude, la combler de tous les biens qui sont le partage des âmes pures, voilà le désir et la volonté de son Père du ciel ; volonté toute de tendresse et d'amour, qui lui envoie la souffrance ici-bas, afin de la purifier et de la rendre digne des joies inénarrables de l'éternité.

Qui donc, s'il avait de ces desseins de Dieu une vue claire, une pleine assurance, n'y voudrait concourir de toutes ses forces, en acceptant la souffrance, lorsqu'elle vient à lui, en la supportant avec résignation et patience, en bénissant même la main qui l'envoie? Qui ne louerait, malgré les répugnances de la nature, la miséricorde et l'amour du Père céleste qui frappe pour corriger, qui blesse pour guérir, qui crucifie la chair pour faire vivre l'esprit, qui brise les affections trop humaines pour en donner de divines, qui humilie l'amour-propre pour élever l'âme et agrandir le cœur, qui veut, en un mot, dépouiller

son enfant des misères et des faiblesses de la nature corrompue, pour le revêtir des splendeurs de la nature déifiée ?

Or, cette vue claire, cette pleine assurance, l'âme chrétienne ne les possèdent-elles pas dans la foi, lumière surnaturelle qui lui découvre les pensées secrètes de Dieu, témoignage authentique de ses miséricordieuses intentions sur nous? Mais c'est la foi qui manque le plus aux chrétiens de nos jours, une foi éclairée, pratique et efficace. Il faudrait avoir l'intelligence des vérités que l'on croit; il faudrait savoir en tirer les conséquences pratiques et les prendre comme règle de sa vie tout entière. Est-ce ce qu'on fait?

Hélas! Combien s'imaginent être chrétiens, parce qu'ils professent de bouche et même de cœur leur croyance à toutes les vérités que Notre Seigneur a révélées et que l'Église enseigne, parce qu'ils observent certains devoirs, qui sont comme la marque extérieure et sensible des enfants de la sainte Église catholique; tandis que leur manière de vivre, leurs pensées, leurs affections, leurs actions demeurent tout humaines, naturelles, plus conformes aux principes et aux maximes du monde qu'aux vérités de la foi!

Grave erreur, que signalait déjà l'apôtre, lorsqu'il écrivait : « *A quoi sert, mes frères, de dire qu'on a la foi, si l'on ne fait pas en même temps les œuvres de la foi? La foi seule pourrait-elle sauver ?... Non, car de même qu'un corps sans âme est un cadavre, ainsi la foi sans les œuvres qu'elle commande est une foi morte.* » (Jac. II. 14. 26.)

Que l'âme chrétienne se renouvelle donc dans la foi, qu'elle la fasse passer dans sa propre vie, s'inspirant pour cela des exemples de son divin modèle, Notre Seigneur Jésus-Christ; et bientôt la souffrance lui apparaissant sous son jour véritable, elle apprendra, sinon à l'aimer et à la désirer, ce qui est le propre des saints, du moins à l'estimer et à s'y soumettre, dans un esprit d'obéissance filiale, comme il convient à toute âme honorée de la dignité d'enfant de Dieu.

III

Enfin l'immolation commencée par le travail et la souffrance s'achève par la mort, le dernier terme ici-bas de cette voie douloureuse que le

péché a ouverte sous nos pas. La mort! Loi de notre nature passible et mortelle, mais surtout châtiment terrible autant que mystérieux, de tous le plus redoutable à l'homme; car nous étions faits pour vivre sans fin et la mort, en brisant nos espérances de la terre, nous ravit du même coup tous les biens auxquels notre cœur s'attache si fort. Mais il fallait à l'homme coupable ce châtiment, pour lui apprendre qu'en Dieu seul est la vie et que, hors de lui, il ne trouvera que la mort, la mort du corps ici-bas, la mort de l'âme dans l'éternité.

Le Fils de Dieu, fait Homme pour sauver les hommes, a dû prendre sur lui toutes les conséquences du péché, afin de réparer par cette acceptation volontaire les torts de notre désobéissance, afin de convertir en moyen de salut ce qui n'était sans lui qu'une œuvre de ruine et d'irrémédiable condamnation. Comme donc il a choisi de naître et de vivre dans la condition la plus humble, pour se soumettre à la loi du travail et sanctifier nos labeurs par le contact de ses mains divines; comme il s'est volontairement offert à toutes les douleurs du corps, de l'esprit et du cœur, afin de transformer nos propres

souffrances en expiations et en mérites; ainsi a-t-il voulu rendre son immolation complète, subir la mort et la mort de la croix, c'est-à-dire la plus cruelle et la plus ignominieuse, afin que la mort devînt pour nous le commencement de la vie, la porte qui nous introduit dans le séjour de la bienheureuse éternité. « *Car*, dit l'Apôtre, *de même que le péché d'un seul, Adam, a attiré sur tous les hommes la même condamnation et le même châtiment, la mort, de même la justice et la sainteté d'un seul, Jésus-Christ, mérite à tous la justification et la vie.* » (Rom. V. 12. 18.)

Depuis que notre Sauveur l'a ainsi transformée dans son humanité sainte, la mort n'est donc plus pour l'âme chrétienne et régénérée ce qu'elle était pour l'homme coupable, avant la rédemption. Moins terrible à notre nature, parce qu'elle n'est plus sans espérance, parfois même elle reçoit de la grâce un reflet de beauté, qui la rend aimable aux âmes saintes et la leur fait désirer, non comme le dernier terme d'une vie de souffrance, mais comme le premier pas dans une vie bienheureuse.

Le poète a pu dire de cette mort du juste : « C'est le soir d'un beau jour; » mais c'est trop

peu encore et le Sage inspiré a mieux compris les merveilleuses ascensions que la grâce opère dans les âmes. « La voie des justes est celle de la lumière resplendissante, qui monte et qui croît jusqu'au plein jour — *Justorum semita quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem.* » (Prov. IV. 18.) Leur vie tout entière est un jour sans déclin, et la mort corporelle, sans arrêter leur course, la fait monter à son midi par une impulsion nouvelle et divine, qui ne se ralentira ni ne déviera plus jamais.

Tous, il est vrai, ne parviennent pas à ces hauteurs, où la mort se transfigure dans les splendeurs de la gloire ; c'est le privilège des saints, des âmes généreuses, des cœurs illuminés déjà par les clartés d'une vie sans tache. — « *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* » — Tous, du moins, nous pouvons regarder la mort en face, sans tristesse et sans crainte, parce que, après une vie formée sur le modèle du Christ, la mort pour l'âme chrétienne n'est plus une perte, mais un gain, comme parle l'Apôtre. — « *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* » (Phil. I. 21.)

Le chrétien donc, l'enfant de Dieu, doit envisager la mort sous son véritable aspect; car là aussi il a des devoirs à remplir et des obligations envers Dieu, dont il ne peut s'acquitter autrement que par la mort.

1° La mort est l'exécution d'un juste jugement de Dieu. Quelque pénible que puisse être le châtiment, nous l'avons mérité par nos fautes. — « *Stipendia enim peccati mors.* » (Rom. VI. 23.) Dès lors, nous devons reconnaître notre culpabilité et accepter d'avance la mort, qui en est la peine en même temps que la réparation. Que seraient nos plaintes et nos murmures, sinon un injurieux blasphème contre la sainteté et la justice de Dieu ? Soumettons-nous plutôt de plein gré au jugement divin. Cette résignation chrétienne et filiale nous vaudra bien des grâces, elle calmera dans notre esprit les appréhensions qu'y fait naître la pensée de la mort, elle adoucira et consolera les angoisses de la dernière heure, elle donnera à notre mort le mérite d'une immolation volontaire, en l'unissant à la suprême immolation du Fils de Dieu qui, lui aussi, a accepté la mort par obéissance à Dieu, son Père, et pour l'expiation du péché.

2° La mort est la fin du temps, le commencement de l'éternité. La vie présente prépare et amène la vie future : tels nous serons trouvés à l'heure de notre mort, tels nous resterons éternellement. Le juste sera éternellement juste, et sa justice lui procurera une éternité de bonheur avec Dieu et ses saints ; le pécheur sera éternellement pécheur, et son péché lui attirera une éternité de malheur dans la compagnie de Satan et des réprouvés. Bonheur ou malheur éternel, c'est la mort qui décide. Mais chacun lui dicte sa sentence : elle sera bonne ou mauvaise, suivant l'usage que nous aurons fait de notre vie. A nous donc de préparer notre mort et de décider ainsi de notre éternité.

Loin de repousser la pensée et le souvenir de la mort comme importuns, parce qu'ils nous empêchent de jouir à notre aise et en sécurité des plaisirs de la terre, ayons plutôt sans cesse présente à l'esprit la parole que la sainte Église nous rappelle chaque année : « *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* » Ce souvenir de nos fins dernières nous détournera du péché, il nous aidera à employer le temps qui nous reste à des œuvres méritoires devant Dieu,

au lieu de le perdre en des bagatelles et en de vains amusements, sans aucune valeur pour notre éternité. Ah ! heureux serions-nous de vivre chaque jour comme devant mourir et pouvant chaque jour échanger cette vie corruptible contre l'immortalité bienheureuse !

3° La mort devient quelquefois le plus haut témoignage que l'homme puisse donner à Dieu de sa foi et de son dévouement. Elle fut cela en Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort, non par nécessité de nature, mais afin de porter jusque-là l'obéissance qu'il voulait rendre à son Père : « *Oblatus est quia ipse voluit, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* » Elle le fut dans les saints martyrs, qui ont versé leur sang pour demeurer fidèles à Dieu et témoigner de la sincérité de leur foi. Ne le doit-elle pas être également en nous ?

Peut-être ne serons-nous pas martyrs en réalité ; mais au moins devons-nous être prêts à tout souffrir, même la mort, plutôt que de trahir notre foi chrétienne, plutôt que de manquer une seule fois à l'obéissance que nous devons à Dieu ; et cette disposition, lorsqu'elle est sincère, fait de nous des martyrs, en nous donnant

part aux mérites du sang réellement versé.

D'ailleurs, si nous sommes vraiment chrétiens, enfants de Dieu, chaque jour nous devons redire à notre Père du ciel dans la prière du matin : « O Père Saint, faites-moi la grâce de vous aimer et de vous servir fidèlement en ce jour, la grâce de mourir plutôt que de vous offenser. » Or, accepter et demander à Dieu la mort plutôt que le péché, quel témoignage plus vrai de notre dévouement, quelle preuve plus éclatante de la sincérité de notre foi ? N'hésitons donc pas à la donner à Dieu; après l'adorable sacrifice du calvaire, nul autre n'égale en vertu et en mérite cette complète immolation de nous-mêmes en esprit d'obéissance filiale à Dieu, notre Père du ciel.

CHAPITRE III

L'ESPRIT D'AMOUR

Obéissance et immolation, ces deux mots résument bien toute la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, depuis sa première entrée dans ce monde par l'Incarnation — « *Ideo ingrediens mundum dicit... Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* » — jusqu'à son dernier soupir sur la croix — « *factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* ». — Il est descendu du ciel pour faire, non sa volonté, mais la volonté de son Père qui l'envoyait, et cette volonté demandait de lui qu'il se soumît au travail, à la souffrance et à la mort, pour restaurer le genre humain perdu par la désobéissance du premier homme. Notre Seigneur, en effet, a tout accepté et tout accompli avec une fidélité parfaite. Parvenu au terme de sa carrière mortelle, il a pu se

rendre à lui-même, en présence de son Père, ce suprême témoignage, que son œuvre était consommée : « *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* » (Joan. XVII. 4.)

Que d'admirables exemples il nous a ainsi donnés et comme nous pouvons bien apprendre de lui à remplir, nous aussi, le devoir d'une soumission entière à la volonté de Dieu, notre Créateur et notre Seigneur, mais plus encore notre Père infiniment bon, juste et saint ! Comme il nous prêche la nécessité de l'immolation et du renoncement pour retremper nos âmes et mettre dans notre vie la générosité pleine de vigueur qui fait les vrais chrétiens et les saints !

Mais est-ce tout et n'y a-t-il rien de plus dans la vie chrétienne qu'une entière obéissance à la loi de Dieu, l'humble acceptation des peines et des souffrances inhérentes à notre condition de pécheurs ? Certes, Notre Seigneur ne nous eût-il prêché que cela par ses leçons et par ses exemples, ce serait beaucoup déjà et nous aurions fort à faire pour l'imiter. Pourtant, ce n'est là que la moindre partie de notre devoir de chrétiens ; ce sont les vertus du dehors, celles qui doivent perfectionner notre vie dans ses mani-

festations extérieures, c'est, pour ainsi dire, le corps du christianisme, son élément visible et tangible. Mais il y a dans la vie de l'Homme-Dieu quelque chose de plus intime et de plus essentiel encore, il y a le principe même de sa perfection surnaturelle, ce qui fut l'âme de toutes ses vertus, le premier moteur de ses actes, le secret divin qui explique sa vie tout entière : c'est l'amour de son cœur.

I

Le même Apôtre qui nous montre l'obéissance du Fils de Dieu incarné portée jusqu'à la suprême immolation nous révèle également le secret de cette immolation et de cette obéissance, lorsqu'il dit de Jésus-Christ : « *Christus dilexit nos et tradidit semeptisum pro nobis.* » — Le Christ nous a aimés et il s'est livré pour nous. (Ephes. v. 2.) Son amour pour nous, voilà la raison de tout ce qu'il a fait en notre faveur.

A cet amour pour les hommes, Notre Seigneur joint lui-même son amour pour Dieu, son Père. Au soir de la dernière cène, après cet adieu

si touchant qu'il vient de faire à ses chers disciples, il voit approcher le moment où il sera livré à ses ennemis, pour subir toutes les horreurs de sa passion. Ce moment, il ne veut pas le retarder d'une seconde; quoi qu'il lui en doive coûter, il a hâte de se plonger dans les eaux de ce baptême sanglant que son Père lui a préparé. — « *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur!* » (Luc. XII. 50.) D'où vient cela? C'est lui qui le déclare à ses apôtres: — « *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Surgite, eamus hinc.* — Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'accomplis fidèlement les ordres de mon Père. Levez-vous, sortons d'ici... » Et il sort en effet du cénacle, pour aller au jardin des Oliviers, la première étape du calvaire.

Amour de Dieu, son Père, amour des hommes, ses frères, en Notre Seigneur Jésus-Christ tout part de là, et ce double amour qui, en réalité, n'est qu'une même chose, a tout commandé, tout exécuté dans sa vie. Pas un acte, si minime qu'il fût, n'a été produit que par l'impulsion de cet amour. Une sagesse infinie dirigeait, sans doute,

toutes ses actions, l'erreur ni le mal ne pouvaient y avoir aucune part. Mais si l'esprit dictait les raisons d'agir, c'est le cœur, en définitive, qui donnait le mouvement et commandait l'action. Qu'est-ce qui plait à son Père? Qu'est-ce qui nous sera, à nous, utile et avantageux? Il ne veut pas d'autres motifs et, pourvu qu'il obtienne ces deux choses, il n'y a rien qu'il ne soit prêt à accomplir. — « *Quia ego quæ placita sunt ei facio semper.* » (Joan. VIII. 29.) — « *Et pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate.* » (Ib. XVII. 19.)

La médaille de la Sainte Famille exprime admirablement cette vérité. Jésus expliquant à Joseph et à Marie sa mission sur la terre, d'une main levée vers le ciel leur montre son Père et la croix, salut du monde : c'est l'immolation et le sacrifice acceptés en esprit d'obéissance à Dieu. L'autre main découvre son cœur, pour faire entendre à Joseph et à Marie, et après eux à tous les hommes, que l'amour seul est le premier principe de son obéissance à Dieu et de son immolation pour nous. Déjà, sans doute il disait à Nazareth ce qu'il redira plus tard à ses disciples : — « *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut*

animam suam ponat quis pro amicis suis. » (Joan. XV. 13.) « On ne saurait aimer plus que de donner sa vie pour ses amis. » (Joan. XV. 13.) Il nous appelle ses amis! Non que nous l'aimions, nous, mais parce que lui nous aime. Son amour immense semble l'aveugler sur ce que nous sommes réellement, ou plutôt il nous transfigure à ses yeux et ne lui laisse apercevoir que ce que nous deviendrons, lorsque cet amour, pénétrant nos propres cœurs, les aura faits à son image et dignes de lui. Mais Marie et Joseph n'avaient point ces vues anticipées du cœur de Jésus, ils devaient naturellement grandir son amour à leurs propres yeux de toute la distance qu'il a dû franchir pour descendre jusqu'à nous.

Ainsi faisait l'Apôtre, lorsqu'il comparait l'un avec l'autre l'amour dont un homme est capable, et celui que le Fils de Dieu nous a donné. Oui, disait-il, un homme, s'il est bon et dévoué, peut sacrifier sa vie pour sauver un ami, et nous appelons cela un dévouement héroïque. Mais où la charité de Dieu paraît manifestement supérieure à toute autre, c'est que le Christ soit mort pour nous, au temps marqué et alors que nous étions pécheurs, c'est-à-dire ses ennemis. Cela, l'homme

ne le fait pas, il y fallait le cœur de Jésus, Fils de Dieu incarné. — « *Vix enim pro justo quis moritur : nam pro bono forsitan quis audeat mori. Commendat autem charitatem suam Deus in nobis, quoniam, cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est.* » (Rom. v. 7. 8.)

C'est aussi le plus grand exemple que notre divin modèle nous ait laissé, la plus nécessaire leçon que nous ayons besoin d'apprendre de lui, si nous voulons inspirer à notre vie chrétienne un souffle vivificateur et vivre de l'esprit qui fait seul les vrais enfants de Dieu : car « Dieu est amour, nous dit l'Apôtre ; celui qui n'aime point, ne connaît pas Dieu, » et ne saurait être son enfant. (I Joan. iv. 7. 8.)

II

Ne sentons-nous pas, d'ailleurs, que, par le cœur plus encore que par l'esprit, Dieu nous a faits à son image et à sa ressemblance ? Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme, de plus doux en même temps et de plus nécessaire que d'aimer ?

En Dieu, Trinité sainte, le dernier terme des opérations *ad intra*, c'est le Saint Esprit, Amour substantiel du Père et du Fils. Dans l'homme, image de Dieu, la volonté, principe de l'amour, est également parmi les facultés spirituelles celle qui termine en quelque sorte les opérations des deux autres : la mémoire est pour l'intelligence, l'intelligence est pour la volonté, et l'acte suprême de la volonté consiste dans l'union fruitive avec son objet, le bien, c'est-à-dire dans l'amour.

D'où vient que cette union, entrevue et désirée, agit sur nous à la manière des causes finales : elle est le but vers lequel nous tendons et c'est pour s'y reposer que toute l'activité de notre âme est en mouvement. L'amour est ainsi le moteur universel qui nous fait agir, et l'action est d'autant plus énergique que l'amour est lui-même plus intense ; comme, au contraire, où l'amour fait défaut, l'action cesse, parce que le ressort manque à notre activité spirituelle.

De là l'importance capitale des affections de notre cœur dans la direction de toute notre vie. Suivant que ces affections seront bonnes ou mauvaises, légitimes ou criminelles, pures et

spirituelles, ou mélangées et charnelles, notre vie sera elle même nécessairement chrétienne et sainte, ou livrée à toutes les passions de notre nature corrompue. De là aussi la nécessité pour l'homme coupable, lorsqu'il veut revenir à une vie plus chrétienne, de briser avec ses affections mauvaises, cause première de ses désordres, et de s'en faire de bonnes, qui le portent vers Dieu et le gardent fidèle à ses devoirs.

Or, le véritable objet de notre amour, le seul bien qui puisse réellement contenter notre cœur et rassasier tous ses désirs, c'est Dieu, beauté et bonté infinies, principe et fin de tout être, source unique d'où a découlé dans notre nature tout le bien, c'est-à-dire toute la perfection qu'elle possède déjà, d'où découlera encore, dans le temps et dans l'éternité, toute la perfection qu'elle doit acquérir, pour goûter le bonheur parfait. C'est donc en Dieu seul et dans les biens dont il est le principe que nous devrions placer nos affections. Notre amour serait pur alors, il serait légitime et fécond en œuvres de justice et de sainteté, notre vie serait chrétienne et nous ne mentirions pas à notre titre d'enfants de Dieu ; selon la parole du Sauveur, nos ac-

tions démontreraient notre origine. (Joan. VIII. 38. 44.)

Hélas! que nous sommes loin de cette pureté de l'amour! C'est ici surtout que le péché nous a fait un tort immense et naturellement irréparable. Les ruines qu'il a amoncelées dans notre intelligence, pour lui dérober la connaissance de la vérité, qui est Dieu, ne sont rien, pour ainsi dire, auprès des ruines accumulées dans notre volonté, pour lui ravir l'amour du bien, qui est Dieu encore.

Depuis cette fatale désobéissance de notre premier père, un vide infini s'est fait dans le cœur de l'homme, parce que Dieu s'en est retiré emportant son amour et ne laissant que sa crainte. — « *Vocem tuam audivi et timui.* » (Gen. III. 10.) Tout l'amour de notre cœur s'est alors replié sur nous-mêmes, nous n'avons plus su aimer ni Dieu, notre Père, ni les hommes, nos frères; l'égoïsme a partout remplacé la charité, dont le nom même se perdit sur la terre, et cet amour-propre concentré dans la convoitise et l'orgueil, dans la recherche des biens de ce monde, des jouissances grossières et charnelles, a produit tous les désordres, les crimes

et la corruption, qui ravalent si fort notre triste humanité.

Et tout vient de notre amour déréglé ! Comprenez-vous, dès lors, pourquoi le Fils de Dieu venant en ce monde, afin de nous sauver et de relever notre nature humaine de la fange où le péché l'avait précipitée, a tant fait pour rendre à nos cœurs le véritable amour, l'amour de Dieu et l'amour du prochain ? A ses yeux tout est là, ce semble, et pourvu qu'il nous amène à ressentir quelque chose de ces affections saintes, dont son propre cœur est plein, il a tout gagné, nous sommes sauvés. — « *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* » — (Luc. XII. 49.)

Entendez-le nous déclarer tout d'abord que sa mission parmi les hommes est une mission toute d'amour, que son Père l'a envoyé sur la terre par amour, bien plus, qu'il lui commande de se sacrifier par amour. — « *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum Unigenitum daret.* » — (Joan. III. 16.)

On lui demande : « Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? — Le voici : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout

votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. » Comme s'il ne pouvait assez inculquer aux hommes la nécessité et l'étendue de cet amour. Et il ajoute pour compléter sa pensée : « Voilà le premier et le plus grand commandement, mais le second est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

Ces deux amours sont inséparables, l'un ne va jamais sans l'autre et l'égoïsme ou l'amour-propre les tue ensemble dans le cœur de l'homme. Faites disparaître cet égoïsme, donnez à votre cœur l'amour de Dieu et l'amour du prochain, tous les vices disparaissent en même temps, toutes les vertus y germent aussitôt et produisent d'elles-mêmes les fruits de justice et de sainteté que Dieu attend de vous. — « *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ.* » (Matth. XXII. 36. 40.) — C'est la conclusion du divin Maître, répétée par l'Apôtre, lorsqu'il écrit aux fidèles de Rome : « L'amour, c'est la plénitude de la Loi. — *Plenitudo ergo legis est dilectio.* » (Rom. XIII. 10.)

Entendez-le surtout, lorsque, sur la fin de sa carrière, Jésus adresse à ses disciples ses suprê-

mes et dernières recommandations. Quel discours et quels accents du cœur dans cet adieu ! Quelle préoccupation de laisser dans les cœurs de ses apôtres une étincelle au moins de ce brasier ardent, qui consumait son propre cœur ! Tout y parle, tout y respire l'amour, rien que l'amour. — « Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans cet amour... Je vous fais un commandement nouveau et ce commandement, le voici : C'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même. On vous reconnaîtra pour mes disciples à la charité que vous aurez les uns pour les autres... Vous n'êtes plus des serviteurs, car le serviteur n'est pas dans les secrets du maître ; vous êtes mes amis, je ne vous ai rien caché des secrets de mon Père... Je vous le répète donc : Aimez-vous les uns les autres. » (Joan. XIII. 34. 35 ; — XV. 9. 17.)

Il est donc vrai, Notre Seigneur est venu apporter dans ce monde un Esprit nouveau, que le monde ne connaissait plus, l'Esprit des enfants adoptifs de Dieu qui est tout charité, tout amour. C'est de cet Esprit-là que nous devons vivre ; aucun autre n'est complètement digne de nous,

aucun autre ne nous rendra capables des grands devoirs que nous avons contractés en entrant par le baptême dans la famille de Dieu.

III

De fait, pour servir Dieu nous avons à choisir entre trois motifs principaux, qui peuvent déterminer notre volonté : ou la crainte des châtiments terribles, dont la justice divine punira notre désobéissance, ou l'espoir et le désir des grandes récompenses, que Dieu réserve à notre fidélité ; ou enfin l'amour filial, qui nous attache à Dieu, notre Père, et dispose notre volonté à tout ce qui est de son bon plaisir.

Obéir par crainte, c'est le propre des esclaves, c'était l'esprit de la loi ancienne, dit l'Apôtre, ce n'est plus le nôtre : « *Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore.* » (Rom. VIII. 15.) Obéir en vue de la récompense et du salaire peut bien convenir aux serviteurs et aux mercenaires ; mais nous ne sommes plus des serviteurs, nous sommes des amis. — « *Jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos.* »

(Joan. xv. 14.15.) Obéir par amour, voilà le propre des enfants et des amis. Tout autre sentiment à l'égard de Dieu, s'il n'était accompagné et ennobli par l'amour, serait peu digne de lui et de nous ; il nous ferait déchoir de la haute dignité où nous sommes élevés, il nous sortirait de la famille de Dieu, pour nous replacer dans la condition des serviteurs et des esclaves. Aurions-nous si peu de cœur que nous acceptions cette déchéance?

Seul, d'ailleurs, l'esprit d'amour est capable de nous maintenir à la hauteur de nos obligations, en nous rendant l'obéissance à Dieu douce et facile. A qui aime, rien ne coûte; la peine elle-même devient aimable, quand c'est l'être aimé qui en profite et qu'elle est pour lui un témoignage de notre amour — « *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur, labor amatur,* » a dit saint Augustin, et l'expérience de tous les jours confirme cette parole.

D'où vient la grande différence qui se remarque entre les âmes chrétiennes? Les unes portent joyeusement et sans faiblir le joug de Dieu; il semble qu'à peine elles en sentent le poids. On les voit marcher, courir d'un pas rapide

dans la voie des commandements et même des conseils évangéliques. Jamais elles ne s'arrêtent, quelque pénible et douloureuse que puisse être la voie, quelque rude le sentier qu'il leur faut gravir pour aller à Dieu ; au contraire, plus leur course se prolonge et leur ascension s'accentue, plus aussi leur ardeur semble s'accroître et leurs forces se multiplier. Au terme de leur carrière mortelle seulement elles touchent au but ; mais elles ont atteint les hauts sommets de la perfection et de la sainteté, objet de leurs insatiables désirs, et c'est là que Dieu couronne leur générosité, en les faisant entrer dans son repos et sa félicité éternelle.

D'autres, au contraire, se plaignent et murmurent sans cesse que la charge est bien lourde, trop lourde pour leurs faibles épaules. Lasses, fatiguées, on les voit qui plient sous le fardeau, prêtes à toute heure à le déposer, n'était la crainte de s'exposer à de plus grands embarras par leur lâcheté. Mais que de fois elles s'arrêtent, pour respirer plus à leur aise et accorder quelque satisfaction à leur nature molle et paresseuse ! Puis, songeant que le but est loin encore, auquel il faut cependant parvenir, elles repren-

nent leur marche lentement, avec effort, pour s'arrêter de nouveau et de nouveau traîner leur charge, sans y mettre jamais ni vigueur ni générosité. Heureuses encore, si la mort ne les vient pas surprendre à mi-chemin ou dans un de ces moments de coupable condescendance à leur lâcheté naturelle !

Mais pourquoi, encore un coup, cette différence entre des âmes que Dieu a également honorées, qu'il appelle toutes à une perfection semblable, auxquelles il a préparé des grâces de choix et un secours proportionné à leur vocation? Rien ne manque de la part de Dieu; que manque-t-il à celles qui demeurent en arrière? L'amour ; elles ne vont pas à Dieu par le cœur, et leur volonté reste impuissante en face des difficultés du chemin. Autre est la condition des premières, qui servent Dieu par amour, et que leur amour transporte bien au-dessus des obstacles, droit à leur but. Il n'y a pas de sainteté sans amour; c'est le cœur qui unit à Dieu ; car « Dieu est amour et celui qui vit dans l'amour demeure en Dieu, dit l'apôtre, et Dieu en lui. » (I Joan. IV. 16.)

Ah! si tous les hommes comprenaient ainsi

leur devoir, si tous étaient pénétrés pour leur Père du ciel de cet amour filial que Jésus a rendu au monde, quelle rénovation dans les âmes, quel changement sur la terre! L'humanité tout entière devenue la famille de Dieu, tous les hommes s'aimant comme des frères, les divisions, les querelles, les inimitiés, fruit empesté de l'égoïsme, faisant place à la concorde et à la paix; plus de crimes ni d'injustices, plus de péché ou, du moins, les chutes occasionnées par la fragilité humaine aussitôt réparées que commises, toutes les intelligences connaissant et louant Dieu, toutes les volontés soumises, tous les cœurs dilatés et unis dans l'amour du Père commun, le règne de Dieu établi par les hommes et leur donnant paix et bonheur ici bas! Quel tableau ravissant, quelle image du ciel!

Mais c'est un rêve, hélas! que cette terre maudite ne réalisera jamais. De si beaux jours sont réservés pour une patrie meilleure, après que Dieu aura détruit et purifié notre monde, pour créer à sa place, suivant qu'il nous l'a promis, des cieux nouveaux et une terre nouvelle, heureux séjour de la justice et de l'amour éternel. — « *Novos cœlos et novam terram, secundum pro-*

missa ipsius expectamus, in quibus justitia habitat. » (II Petr. III. 13.)

Est-ce à dire, pourtant, qu'il n'y ait rien à faire? S'il est vrai, malheureusement, que l'iniquité et le désordre auront toujours en ce monde une trop large part des actions humaines, que cette part même, loin de diminuer, doit aboutir à l'universelle défection qui marquera les derniers temps, s'ensuit-il que les chrétiens ne soient pas tenus de tendre à la perfection du christianisme et de pratiquer, dans l'esprit qui l'a dictée, la Loi d'amour donnée par Notre Seigneur Jésus-Christ ? Ne faut-il pas, au contraire, qu'il y ait sur la terre un petit nombre de justes, en qui les intentions divines trouvent leur réalité ; je veux dire, qui comprennent l'amour infini de Dieu envers eux, son désir extrême d'en être aimé comme un Père bon, miséricordieux et libéral, qui s'efforcent enfin de mettre leur cœur à l'unisson du sien par une entière soumission de leur volonté, par un amour tout filial, par un dévouement de tous les jours à le servir et à lui plaire ?

Ames chrétiennes et pieuses, voilà votre devoir, voilà votre partage, à vous que Notre Seigneur

invite à le suivre, en copiant ses exemples, en vous faisant comme lui les vrais enfants de Dieu. Ce qu'il vous faut pour cela, c'est aimer. Demandez donc l'amour, cherchez l'amour, aspirez à l'amour, qui doit transformer votre cœur et vous emporter avec lui dans la voie des divins préceptes. Plus vous aimerez, plus vous serez fortes et généreuses à fuir le mal, à faire le bien; plus vous aimerez, plus Dieu se rapprochera de vous et vous unira à lui dans la douceur et la paix ; plus vous aimerez, plus vous vivrez de l'Esprit de Dieu, et cet Esprit vous fera monter de clarté en clarté jusqu'à la parfaite ressemblance avec votre divin exemplaire, Jésus-Christ, Fils de Dieu incarné, — « *Nos vero omnes... in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem tanquam a Domini Spiritu.* » (II Cor. III. 18).

CHAPITRE IV

MOYENS D'ACQUÉRIR L'ESPRIT CHRÉTIEN

La vie dans notre être coule de trois sources: des sens, de l'esprit ou de l'intelligence, du cœur ou de la volonté. Toute notre activité sort de là et elle est naturellement bonne ou mauvaise, suivant que la source est elle-même pure ou impure. Or, le péché a tout corrompu en nous : il a corrompu les sens par les convoitises de la chair, l'esprit par l'orgueil, le cœur par l'égoïsme ; nous sommes atteints jusque dans les forces vives de notre nature. Aussi, Dieu a-t-il pu dire de l'humanité entière après le déluge : « les pensées et les sentiments du cœur de l'homme sont, dès sa naissance, tournés vers le mal. — *Sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua.* » (Gen. VIII. 21.)

Le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour

réparer les désastres du péché et replacer notre nature dans les conditions de droiture et de justice qu'elle avait perdues. Une partie de son œuvre, et non la moins importante, consistait à nous montrer, par ses exemples comme par ses leçons, le chemin qui doit nous ramener vers la vie, en nous sortant des voies funestes où le péché nous avait engagés. C'est pourquoi à l'orgueil, à la sensualité et à l'égoïsme, triple germe de mort semé dans notre nature, il oppose son obéissance, son immolation et son amour, triple manifestation de l'Esprit divin qui est en lui et qu'il veut répandre en nous, pour nous guérir et nous rendre la plénitude de la vie.

Voilà l'esprit nouveau, que le Christ est venu apporter au monde, suivant la promesse qu'il en avait faite par son prophète. « Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez lavés de toutes les souillures contractées dans le culte sacrilège de vos idoles. Je vous donnerai un cœur et un esprit nouveaux; j'ôterai de votre chair ce cœur de pierre et je vous donnerai un vrai cœur de chair. Mon Esprit habitera en vous, pour vous faire marcher dans la voie de mes commandements, garder et accomplir mes préceptes... Vous

serez mon peuple, et je serai votre Dieu. » (Ezech. xxxvi. 25-28). Un esprit nouveau, c'est-à-dire : un esprit d'obéissance filiale à Dieu, notre Père du ciel, pour détruire notre orgueil; un esprit de mortification contre les convoitises charnelles, contre l'attrait du plaisir, source des plus honteuses misères ; un esprit de charité, tout l'opposé de notre égoïsme, pour aimer Dieu par-dessus tout et le prochain comme nous-mêmes.

Or, cet esprit, nous l'avons reçu dans sa plénitude, quand nous avons été régénérés par le saint baptême et enrichis des dons de l'Esprit Saint dans la confirmation. Nous le possédons, par conséquent, cet esprit, nous en vivons réellement, à la condition de garder intacte la grâce reçue, de ne briser point par le péché notre union avec l'Esprit de Dieu. S'ensuit-il qu'il suffira désormais de laisser agir en nous l'esprit nouveau, pour qu'il nous transforme en d'autres hommes et change au dedans de nous le mal en bien ?

Non, assurément. Même après que nous sommes régénérés par la grâce, le vieil homme, l'homme de péché, comme parle l'Apôtre, n'est pas mort en nous. Pour nous en dépouiller peu à peu, pour revêtir l'homme nouveau, fait à

l'image du Christ, il faut le travail de la vie entière ; car ce n'est que lambeau par lambeau que s'arrache le vieil homme, et Dieu sait aux prix de quelles douleurs ! Si donc l'Esprit de Dieu a pris possession de notre âme, il n'y règne pourtant pas sans conteste ; les passions ennemies sont toujours là, qui livreront plus d'un combat, avant de demeurer finalement vaincues. Lutter et vaincre, c'est notre devoir et ce doit être notre œuvre, à nous ; non par nos propres forces, sans doute, mais par la vertu toute-puissante de l'Esprit qui habite en nous et qui agit par nous.

On voit dès lors combien il est nécessaire que l'esprit chrétien croisse dans notre âme, jusqu'à la remplir tout entière ; combien de plus en plus son influence doit se faire sentir dans toutes nos facultés, corporelles et spirituelles, et arriver à les diriger, à les gouverner, à les mouvoir au bien de telle sorte, qu'aucune résistance de la nature ne soit plus capable de nous arrêter ni même de retarder notre élan vers Dieu et la perfection des enfants de Dieu. Mais comment y parviendrons-nous ?

Outre la prière et les saints désirs, qui sont le moyen universel et toujours indispensable, quand

il s'agit de grâces à obtenir de la bonté divine, nous avons trois moyens particuliers et très efficaces de grandir sans cesse dans le véritable esprit du christianisme. Ce sont : la dévotion à la sainte Famille de Nazareth, l'amitié de Jésus notre frère, la sainte Eucharistie. Un mot seulement sur ces trois moyens.

I. — Premier moyen : la dévotion à la Sainte Famille

Ce que furent, dans le plan divin par rapport à notre humanité, Nazareth et la sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph, nous l'avons dit. L'Église, famille de Dieu sur la terre, est sortie de là ; elle n'est, pour ainsi dire, que Nazareth agrandi, continué dans le temps, étendu dans l'espace et remplissant aujourd'hui la terre entière. Autant elle compte de fidèles, chrétiens baptisés, autant le Père céleste a vu s'augmenter le nombre de ses enfants, venus les uns après les autres pour prendre leur place dans la famille, à côté de Jésus, près du cœur de Marie et sous le bienveillant patronage de Joseph.

La sainte Famille de Nazareth est comme la tige plantée par Dieu même et destinée à devenir un grand arbre, où trouveront place tous les élus du Père. Cette tige, dont les racines plongent en quelque sorte au cœur de la divinité, y puise la sève qui doit porter la vie dans les branches et leur faire produire des fleurs et des fruits ; la sève, c'est-à-dire l'Esprit dont nous devons vivre, l'Esprit qui nous fait enfants de Dieu et par lequel nous crions à Dieu : mon Père, mon Père.

Mais la sève ne circule que dans les rameaux qui adhèrent au tronc, et plus cette adhérence est intime, parfaite, plus aussi la vie y est abondante et fructueuse. Ainsi de nous : c'est par notre union avec la sainte Famille que nous participons à l'Esprit, dont elle a reçu les prémices et la plénitude, non pour elle seule, mais pour nous tous aussi qui devions un jour lui appartenir. Et plus cette union est étroite, plus la sainte Famille nous communique son Esprit, nous fait vivre de sa vie.

De là, le besoin que nous avons d'entrer avec elle dans des rapports intimes, ceux qui doivent exister entre les membres d'une même famille,

de nous faire siens tout entiers, de lui être dévoués d'esprit, de cœur, de volonté; en un mot, de nous sentir pour la sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph, une dévotion vraie, profonde, pratique. Je m'explique.

1. — La première chose à faire, c'est de bien comprendre que nous tenons à la sainte Famille de Nazareth par des liens réels, créés non par la chair et le sang, mais par l'Esprit qui nous a engendrés et faits enfants de Dieu.

Nous sommes ici en plein dans l'ordre surnaturel. Il ne s'agit donc pas d'envisager la condition où la grâce nous élève, avec notre raison seulement, mais des yeux de la foi. Or, la foi nous apprend que, entrés dans le famille de Dieu par le saint baptême, nous sommes devenus réellement les frères de Jésus-Christ et, comme lui, les enfants de Dieu, son Père; comme lui aussi nous donnons à Marie le nom de mère, nous pouvons nous dire les protégés, les pupilles de Joseph. Par rapport à la famille de Nazareth, nous ne sommes nullement des étrangers; c'est, au contraire, notre propre famille, nous sommes ses membres, ses parties composantes, de même qu'en toute famille humaine

chacun des enfants, à mesure qu'il y entre par la naissance, y est au même titre et avec les mêmes droits.

Par malheur, notre foi est faible et nous ne savons pas la rendre pratique. Nous disons bien : je crois fermement tout ce que croit et enseigne la sainte Église catholique ; mais un regard superficiel sur les vérités de la foi nous paraît suffire, nous ne nous croyons point tenus de rien examiner, de rien approfondir, pour chercher là la règle de notre vie, une source de pensées, de sentiments et d'actions tout différents de ce que la nature nous inspire. En vérité, notre christianisme est-il sérieux, pouvons-nous dire que nous vivons de notre foi ?

Si nous voulons être chrétiens tout de bon, soyons-le avec toute notre intelligence et toute notre volonté. Étudions, méditons les vérités que la foi nous enseigne, cherchons les rapports qu'elles peuvent avoir avec notre conduite, les lumières qu'elles nous donnent sur notre véritable condition ici-bas, le but qu'elles assignent à notre vie tout entière, les devoirs par conséquent qu'elles nous imposent, en mot, tout ce que nous devons savoir et faire pour rendre notre vie

surnaturelle, c'est-à-dire vraiment chrétienne.

Alors nous comprendrons ce titre d'enfants de Dieu, qui nous a été conféré au baptême, et comment il nous associe par une union surnaturelle à la sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph. Toutes choses nous apparaissant sous leur vrai jour, dans leur réalité toute divine, Jésus, Marie, Joseph ne seront plus seulement pour nous de saints personnages, dignes assurément de notre vénération, mais à qui nous ne pouvons demander que l'exemple de leur vie parfaite et le secours de leur puissante intercession devant Dieu. Jésus sera pour nous réellement un frère, notre aîné sans doute et notre Sauveur, mais pourtant notre égal dans la famille de Dieu, son Père et le nôtre, partageant avec nous tous ses droits à l'héritage paternel. Marie sera notre mère, comme elle l'est de Jésus, notre frère, une vraie mère au cœur tendre, dévoué, qui a pour tous ses enfants une égale affection, une même sollicitude maternelle. Joseph enfin, le chef de la sainte Famille à Nazareth, l'époux de Marie, le protecteur de Jésus, sera pour nous tous ce qu'il a été pour le premier né de la famille divine, un père et un protecteur fidèle, sur

qui nous pourrons nous appuyer toujours.

Voilà le premier élément de notre dévotion à la sainte Famille : un sentiment très vif, né de la foi, que cette famille est la nôtre, que nous lui appartenons à un titre très réel et en vertu de notre naissance divine ; que rien par conséquent de ce qui la concerne ne nous est étranger ; que dès maintenant nous avons part à tous ses biens, nous vivons de sa vie, que plus tard nous hériterons, nous aussi, du royaume de notre Père avec Jésus, notre frère, et avec tous ceux qui, comme nous, auront part à l'adoption divine.

2. — De ce premier sentiment un second doit naître, qui n'est pas moins nécessaire à notre dévotion envers la sainte Famille. C'est le sentiment de l'amour que nous devons à Jésus, à Marie, à Joseph, dans la famille de Dieu : amour de reconnaissance, amour d'estime et de bienveillance, tel qu'il ne peut convenir à nul autre ici-bas, parce que nul ne le mérite à un si haut degré.

De toute éternité, dit saint Paul, Dieu a prévu quels seraient parmi les hommes ceux qui composeraient sa famille bénie. De toute éternité

aussi ceux qu'il a prévus, il les a prédestinés à devenir semblables à son divin Fils incarné et ses frères, non seulement par la nature humaine, dont le Verbe s'est revêtu comme eux, mais plus encore par la nature divine dont les rend participants la grâce de l'adoption. Puis ces élus, ces prédestinés, il les appelle à mesure qu'ils doivent paraître dans le temps, il les justifie, il les fait saints et immaculés en sa présence et enfin, quand l'heure sera venue, il les glorifiera pour l'éternité en les associant à sa royauté céleste. Ainsi, les élus sont de la part de Dieu l'objet d'une préoccupation incessante et l'univers tout entier est fait pour eux.

Disons de même de la sainte Famille, toute proportion gardée. Dès le premier jour où Dieu l'a constituée sur la terre, nous sommes, nous ses futurs enfants, devenus l'objet de toutes ses pensées et de son constant amour. Cela est certain pour Jésus, car le Fils de Dieu n'est venu en ce monde que pour nous, pour réunir, dit saint Jean, en une seule famille tous les enfants de Dieu qui étaient dispersés — « *Ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum.* » (Joan. XI. 52.)— Non moins certain encore pour

Marie, qui, en acceptant de devenir mère du Fils de Dieu incarné, a pu entrevoir toute l'étendue de cette maternité dans les desseins du Père céleste. La plupart des théologiens n'hésitent même pas à affirmer que le *fiat mihi secundum verbum tuum*, d'où dépendait l'Incarnation du Verbe, avait aussi pour objet la maternité de Marie à notre égard et qu'elle lui fut proposée alors comme une partie intégrante de sa maternité divine à l'égard de Jésus. — Quant à Joseph, laissons parler saint Bernard, l'un de ses plus dévots serviteurs : « Oui, vraiment, disait ce grand et saint docteur, Joseph était fils de David et bien digne de son père ; fils de David, dis-je, non selon la chair seulement, mais plus encore par la foi, par la sainteté, par la dévotion. Comme un autre David, Dieu l'a trouvé selon son cœur, et tel qu'il pût en toute sécurité lui confier le secret de son cœur le plus cher et le plus caché. A lui encore, comme à un autre David, il a manifesté les desseins secrets et ignorés de sa divine Sagesse, il a dévoilé le grand mystère qu'aucun des princes de ce monde n'a jamais connu. » (Homil. 2, sup. *Missus est.*)

Jésus, Marie, Joseph, d'un regard prophé-

tique, apercevaient donc la famille de Dieu telle qu'elle devait se former dans la suite des temps ; et c'est cette famille tout entière qu'ils embrassaient dans un même amour. Pour elle ils se sont dévoués durant leur séjour ici-bas; dans le ciel, n'en doutons pas, elle continue d'être l'objet de leur sollicitude effective. Tous les enfants de Dieu, ils les connaissent maintenant, avant même leur naissance, ils les attendent, ils les appellent en quelque sorte, et quelle joie n'est pas la leur chaque fois que l'un de ces frères, l'un de ces enfants leur est donné par la grâce? Puis, tant que dure notre épreuve en cette vie, c'est nous et nous seuls, on peut le dire, à qui ils s'intéressent véritablement, parce que sur nous seuls repose le bon vouloir divin.

Ah! si le ciel pouvait s'ouvrir à nos yeux, s'il nous était donné de voir, de comprendre à quel point là-haut on s'occupe, on s'inquiète en quelque sorte de nous, on s'emploie de toute manière à nous acheminer vers l'heureux terme, auquel nous prédestine notre qualité d'enfants de Dieu! Si nous pouvions, ne fût-ce qu'un instant, sentir, comme nous le faisons dans nos familles d'ici-bas, tout ce qu'il y a pour nous d'affection

profonde, d'absolu dévouement dans le cœur de Jésus notre frère, de Marie notre mère, de Joseph notre tuteur ! De quelle reconnaissance ne serions-nous pas pénétrés nous-mêmes, et comme nous nous sentirions pressés de ne demeurer en retard ni d'affection ni de dévouement à leur égard !

Mais tout cela reste caché, la foi seule nous en découvre quelque chose. C'est assez néanmoins pour connaître notre devoir. Enfants de Dieu, nous devons tant à la sainte Famille dont nous sommes membres, que tout notre amour ne suffirait point à nous acquitter envers elle. Du moins, imitons les enfants que les nécessités de la vie ont séparés de leur famille et jetés loin du foyer paternel. Par l'esprit, par le cœur, revenons souvent auprès des nôtres, que leur souvenir ne nous quitte jamais, cherchons près d'eux nos joies les meilleures et, pour consoler les tristesses de notre exil, vivons dans la ferme confiance de les voir bientôt, de leur être réunis à jamais.

3. — Mais ce n'est pas tout encore : des sentiments, quelque pieux et excellents qu'ils soient d'ailleurs, ne peuvent suffire à notre dévotion envers la sainte Famille. Pour être vraiment

utile à notre vie chrétienne, il faut la rendre active, il faut que de l'esprit et du cœur elle passe dans la volonté. Comment cela? — Par le soin et l'application que nous mettrons à nous faire les vrais enfants de la sainte Famille, à nous conformer en toutes choses à Jésus, notre aîné et le Fils bien-aimé du Père.

Le but vers lequel doit tendre notre dévotion à Jésus, Marie, Joseph, ne peut être, en effet, que cette conformité entre tous les enfants de Dieu. La sainte Famille a été créée pour cela, et nous-mêmes nous ne lui sommes incorporés qu'à la condition, c'est évident, de ne la faire point déchoir. Ce qu'elle fut à Nazareth, alors que Jésus, Marie, Joseph la composaient seuls, il faut qu'elle le soit toujours, si nombreux que puissent être les enfants qui viendront partager avec Jésus ses joies, ses grandeurs, mais aussi ses devoirs. Tous, par conséquent, lorsque nous entrons dans la Famille, nous devons prendre son esprit et vivre désormais de lui, au moins dans la mesure essentielle à toute âme chrétienne. Or, ici, ni la chair avec ses convoitises, ni la nature avec ses misères n'ont aucune part; seul, l'Esprit de Dieu inspire tout, purifie tout, divinise tout. — « *Vos*

autem in carne non estis, sed in spiritu : si tamen Spiritus Dei habitat in vobis. Si quis autem Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.» (Rom. VIII. 9.) — Pour être vraiment de la famille de Dieu, c'est donc une nécessité qu'à l'exemple de Jésus, Marie, Joseph, nous nous fassions dociles à l'action de l'Esprit qui habite en nous et que, mus par lui, dirigés, actionnés par lui, nous vivions, non plus d'une vie purement humaine, mais réellement divine. — « *Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.»* (Ibid. 14.)

Puis donc que, entre Jésus et nous, pensées, affections, actions, tout doit être tellement semblable et si bien d'accord qu'on nous reconnaisse pour vrais frères, enfants d'un même Père et d'une même mère, le moyen d'en arriver là et de donner à notre dévotion envers la sainte Famille toute son efficacité n'est-il pas de resserrer le plus possible les liens qui nous unissent à Jésus, de contracter avec lui une de ces amitiés fraternelles, dont la douceur et la force sont capables de traverser toutes les épreuves, de vaincre tous les obstacles? Bien rarement, hélas! les liens du sang suffisent à nouer ces amitiés; l'égoïsme humain s'y oppose, et ce n'est pas la nature qui

apprend à le détruire. Mais la grâce est supérieure à la nature. En versant dans nos cœurs la charité divine, elle transforme tout en nous : elle relève nos pensées, elle purifie nos affections, elle nous rapproche de Dieu et commence entre lui et nous cette union, qui doit se perfectionner sans cesse ici-bas, pour être enfin consommée dans l'éternité.

Voyons donc de quelle manière nous parviendrons à cette intimité si nécessaire avec Jésus-Christ, Notre Seigneur, et par lui avec Dieu, son Père et le nôtre.

II. — Deuxième moyen : l'amitié de Jésus

« *Nemo venit ad Patrem, nisi per me.* » Personne ne vient au Père que par moi, disait Notre Seigneur Jésus-Christ (Joan. XIV. 6.) et cela est vrai surtout de l'amour. Le Fils de Dieu ne s'est revêtu de notre humanité qu'afin d'attirer plus facilement et plus complètement notre amour, en réduisant ses amabilités infinies à la mesure de notre propre cœur.

Dans sa nature divine, nous ne pouvions ni

le comprendre, ni le sentir, comme il aurait fallu pour l'aimer. Devenu homme semblable à nous, il n'a rien perdu de ses amabilités divines, il les rend seulement plus accessibles, plus tangibles en quelque sorte, en nous les présentant sous la forme d'amabilités humaines. Dieu se montre ainsi à nous comme notre Roi, notre Frère et notre Ami; les charmes de sa personne nous attirent et nous nous prenons à aimer de toute l'affection de notre cœur cet Homme-Dieu, dont la bonté et l'amour se manifestent d'une manière aussi ineffable.

Mais comment aimer le Fils de Dieu et ne pas aimer le Père, les deux étant unis par la communauté de nature et le cœur du Fils étant si semblable à celui du Père? Ces deux amours n'en font qu'un seul, et ainsi l'amour du Fils produit nécessairement l'amour du Père. — « *Nemo venit ad Patrem nisi per me.* »

Nous affectionner à Jésus-Christ d'une affection vraie, profonde et efficace, contracter avec lui une de ces amitiés généreuses et désintéressées, que produit toujours entre les hommes la sympathie réciproque jointe à une estime raisonnée, là est le secret d'un grand amour pour Dieu et,

par conséquent, de la perfection, de la sainteté, qui conviennent aux vrais enfants du Père céleste. — Pareille amitié est-elle donc si difficile?

Comment se fondent les amitiés humaines? Deux choses suffisent à les produire : 1° la connaissance certaine, expérimentale, des amabilités de la personne à aimer; 2° le sentiment intime de l'affection dont nous sommes l'objet, et de la correspondance parfaite que rencontrera notre cœur dans le cœur de notre ami. Mettez ces deux choses entre deux hommes au cœur droit, pur et généreux, eussent-ils vécu jusque-là absolument étrangers l'un à l'autre, bientôt vous les verrez se rapprocher et s'unir, une amitié indissoluble s'établira entre eux, leur cœur battant à l'unisson fera de leurs deux vies une seule vie, par la communauté des joies et des peines, des affections et des intérêts, des pensées même et des sentiments. Ainsi se contractent les amitiés humaines.

L'amitié, que nous pouvons et devons avoir avec Jésus-Christ, notre frère, n'est pas d'une autre nature; la grâce s'y ajoute seulement pour la rendre plus pure et plus forte, en la surnaturalisant, en la divinisant. On y arrive par ces

deux voies : Connaître ses amabilités infinies, sentir son amour à nul autre pareil. Mais pour cela, évidemment, il faut étudier Notre Seigneur, il faut le pratiquer, converser avec lui.

Quel moyen de connaître une personne, si l'on n'a avec elle que des rapports lointains et fugitifs ? Et alors même qu'elle serait la plus aimable et la plus aimante, de si belles qualités et une affection aussi profonde, mais à peine entrevues, pourraient-elles faire sur notre cœur une impression assez vive pour y produire l'estime et l'amour ? Non ; mais pour créer une amitié solide, il faut un commerce habituel, des occasions fréquentes de se rencontrer, de se révéler l'un à l'autre jusqu'au plus intime de l'âme, de répandre les trésors de bonté et d'affection que renferme le cœur ; il faut, en un mot, le moyen de faire naître l'estime et la sympathie réciproques, condition nécessaire des vraies amitiés.

Or, à l'égard de Notre Seigneur ce moyen pour nous indispensable, c'est la *contemplation*. Qu'on ne s'effraie pas du mot, la chose n'a rien d'extraordinaire, rien dont toute âme chrétienne ne soit capable.

Qu'est-ce, en effet, que contempler ? C'est se

constituer en esprit vis-à-vis de Jésus, dans la situation où se trouvèrent en réalité Marie, sa Mère, Joseph, son père nourricier, les apôtres, les disciples et tous les Juifs, qui eurent le bonheur de converser avec lui durant sa vie mortelle. C'est, en nous servant pour cela de la mémoire et de l'imagination, reproduire aux yeux de l'âme les scènes de sa vie divine et humaine tout ensemble, le voir, l'entendre, nous entretenir avec lui, l'accompagner partout et partout devenir, nous aussi, témoins de ses actions, spectateurs et acteurs émus des grandes choses qu'il a accomplies.

Ainsi pouvons-nous le suivre à Nazareth, à Bethléem, en Égypte, à Jérusalem, dans le désert ou sur les rives du lac de Génésareth, à travers la Samarie, la Galilée et la Décapole, sur le Thabor, au mont des Oliviers, devant les tribunaux des Juifs, et au prétoire de Pilate, sur le Calvaire, à la montagne de l'Ascension, partout enfin où il a vécu, parlé, agi, depuis le premier instant de son Incarnation bénie dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, jusqu'à sa disparition finale en montant au ciel.

Et pendant que nous assistons de la sorte aux

différents mystères de sa vie, pendant que nous écoutons ses paroles, que nous admirons ses œuvres, peu à peu nous sommes touchés, pénétrés de la bénignité ineffable répandue sur sa personne, nous comprenons, nous sentons au plus intime de nous-même quel cœur battait dans cette poitrine humaine, quels trésors de bonté, de tendresse et d'amour, il versait incessamment sur les hommes, se chargeant de toutes nos misères pour les guérir et passant à travers le monde pour y multiplier ses bienfaits.

Contempler, dans le sens le plus ordinaire de ce mot, c'est cela, rien que cela (1). Et qui donc

(1) Pour être complet, je devrais ajouter que la contemplation a deux modes : l'un humain et l'autre divin. Dans le premier, c'est l'âme qui se sert de ses puissances naturelles, de sa mémoire, de son imagination, de son intelligence et de sa volonté, pour se représenter les mystères de la vie du Sauveur, ou tout autre objet de sa contemplation et les étudier en quelque sorte sur le vif; c'est la contemplation ordinaire, commune, celle qui est à la portée de toutes les âmes et dont il s'agit ici uniquement. Dans le second mode, Dieu intervient pour placer lui-même notre âme en présence de son objet; mais ce n'est plus une présence imaginative seulement, c'est une réalité surnaturelle, où les puissances supérieures de l'esprit, l'intelligence et la volonté, reçoivent une manière d'agir et d'entrer en communication avec le monde spirituel, qui dépasse de beaucoup leur capacité propre. Dieu seul est le maître de cette sorte de contemplation; il l'accorde à qui il plait, nul n'y saurait prétendre, ni faire aucun acte qui puisse infailliblement y disposer son âme. Aussi n'est-elle point nécessaire à la vie chrétienne, même la plus parfaite.

n'en serait point capable, pour peu qu'il ait une intelligence et un cœur d'homme? Or, plus ces rapports de l'âme chrétienne avec l'Homme-Dieu seront fréquents, plus ils seront intimes, plus aussi ils deviendront efficaces et produiront la connaissance, d'où naîtra infailliblement l'estime, la sympathie et enfin l'amour.

Voilà l'oraison tant recommandée par tous les maîtres de la vie spirituelle, universellement pratiquée par toutes les âmes qui prennent au sérieux leurs obligations de chrétiens et d'enfants de Dieu. Nul n'arrivera jamais par une autre voie à connaître Jésus-Christ, d'une connaissance assez intime pour goûter sa présence et sentir son amour. Et sans cette connaissance, comment l'aimer, comment nous attacher à lui, le suivre, l'imiter, respirer de son esprit et vivre de sa vie?

Vous donc, âmes chrétiennes et pieuses, vous surtout, âmes religieuses, qui désirez parvenir à un véritable et profond amour de votre Sauveur Jésus-Christ, et par lui servir Dieu, votre Père, d'un cœur filial, faites oraison, ayez recours à la contemplation des mystères, c'est-à-dire des actions si multiples et si diverses qui ont rempli la vie de votre divin Maître. Efforcez-vous sur-

tout d'en acquérir une connaissance si vraie et si intime que votre cœur se puisse embraser au contact du cœur très bon et très aimant de Jésus.

Que sont pour nous toutes les autres sciences comparées à celle-là? Travail superflu, vain amusement de l'esprit, si nous n'y ajoutons la connaissance plus nécessaire, seule nécessaire du Fils de Dieu, l'envoyé du Père céleste, venu en ce monde pour nous apporter la vie. — « *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum, et quem misisti Jesum Christum.* » (Joan. XVI. 3.) — Lui seul peut illuminer notre intelligence et nous dévoiler les secrets d'une science ignorée des savants de ce monde, la science des saints; lui seul peut embraser notre cœur au foyer du pur amour; seul par sa doctrine, par ses exemples, plus encore par la douce et salutaire influence des rapports que nous entretenons avec lui, il nous apprendra l'art difficile autant que sublime d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces.

Venez donc à Jésus, votre frère très aimant, vivez avec lui, conversez avec lui le plus assidûment que vous pourrez, bientôt vous le connaîtrez, le connaissant vous l'aimerez, et l'aimant

vous vous formerez à son image et à sa ressemblance, pour être avec lui dans la famille de Dieu, votre Père, les vrais enfants de son amour et de sa grâce.

III. — Troisième moyen : la Sainte Eucharistie.

Notre Seigneur disait, en parlant de l'Eucharistie : « Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage ; » c'est le pain vivant descendu du ciel, pour nourrir les âmes et leur donner la vie. Mais l'Eucharistie est aussi appelée le *sacrement de l'amour*, parce que l'amour en est tout à la fois la cause et l'effet, la cause en Notre Seigneur, l'effet en nous. C'est le moyen par excellence de nous unir à Jésus-Christ et de contracter avec lui une intimité parfaite, le moyen aussi de recevoir une participation abondante de son esprit et de vivre de sa vie; il achève ainsi l'œuvre de la contemplation.

Entre toutes les fins que Notre Seigneur a pu se proposer, lorsqu'il institua le sacrement de l'Eucharistie, distinguons-en deux qui se rap-

portent spécialement à notre sujet. Il l'a voulu pour lui-même d'abord, pour nous ensuite : seule, l'Eucharistie pouvait contenter les désirs de son cœur, seule aussi elle pouvait satisfaire aux besoins du nôtre.

Aimant comme il était, le cœur de Jésus a ressenti plus que personne les naturelles et impérieuses exigences de l'amour. Il lui fallait deux choses : ne se séparer point de ceux qu'il aime, s'identifier plutôt à eux, corps et âme, de la manière la plus intime que pût réaliser un Homme-Dieu. Or, la Sagesse et la Puissance divines étaient ici au service de l'Amour : pour contenter le cœur de Jésus, elles inventèrent et accomplirent la merveille la plus étonnante, le plus ineffable mystère de notre sainte religion, l'Eucharistie.

L'Eucharistie, en effet, c'est la présence continuelle, c'est la demeure permanente de Jésus au milieu des hommes, ses amis. Chaque jour il descend sur l'autel à la voix du prêtre, il vient mêler ses prières aux nôtres, il vient s'offrir pour nous en sacrifice à Dieu, son Père. Et non seulement il visite ainsi chaque jour ceux qu'il aime; mais il fixe parmi nous son séjour, il

demeure dans le tabernacle de nos églises, quelque pauvres, quelque misérables qu'elles soient, afin que nous puissions nous-mêmes le visiter souvent et recourir à lui dans tous nos besoins. Ah! il nous connaît si bien, il voudrait tant nous soulager, prendre sa part de nos infirmités et de nos douleurs! Mais nous ne savons, nous malheureux, ni les lui découvrir, ni les confier à son cœur et en décharger d'autant le nôtre.

L'Eucharistie, c'est plus encore que la présence réelle et permanente, c'est l'union, disons mieux, c'est une sorte d'identification de Jésus aimant avec l'homme aimé, par une incorporation surnaturelle, dont l'amour humain peut bien avoir le sentiment instinctif et un secret désir, mais qu'il est toujours impuissant à réaliser. Ce qui est impossible à l'homme ne l'est pas à Dieu.

« Il faut, mes très chers, disait saint Jean Chrysostôme, que vous appreniez à connaître le plus merveilleux de tous les mystères, ce qu'il est, pourquoi il nous a été donné, quels biens immenses il renferme. Nous devenons, dit l'Écriture, un seul corps avec lui, nous sommes ses membres, formés de sa chair et de ses os. Suivez bien, vous les initiés, ce qui est dit ici. Afin

donc que cette unité ne se fasse pas seulement par l'amour, mais que réellement et en toute vérité nous soyons incorporés à sa chair, il nous a donné un aliment qui montre bien toute la grandeur de son amour pour nous. Par cette nourriture, en effet, il se mélange si bien à nous, son corps s'unit et s'identifie tellement avec notre corps, que nous sommes un même être avec lui, comme le corps ne fait qu'un avec la tête. Être un de la sorte avec ceux qu'on aime, c'est le besoin de l'amour, lorsqu'il est ardent. » (Hom. 61, ad. pop. Antioch.).

Certes, le Fils de Dieu nous a aimés d'une manière étonnante et divine, lorsque, par amour pour nous, il n'a pas hésité à se faire homme, à souffrir et à mourir, comme il a souffert et comme il est mort : « nul ne pourrait pousser plus loin l'amour que de donner sa propre vie pour ses amis. » Et cependant ni la crèche, ni le calvaire lui-même, ne sont encore le plus éclatant témoignage de l'amour de Jésus-Christ ; où cet amour se consomme et atteint ses dernières limites ici-bas, c'est dans l'Eucharistie. Pour qui sait aimer, l'Eucharistie est bien la perfection suprême de l'amour, parce qu'elle en réalise au plus haut

point l'aspiration naturelle et nécessaire, qui est l'unité parfaite entre les amis.

L'apôtre bien-aimé ne l'a-t-il pas compris de la sorte, lorsqu'il résume l'institution de la sainte Eucharistie en ces deux seuls mots : « *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* » (Joan. XIII. 1.) Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, c'est-à-dire, suivant l'interprétation de plusieurs saints Pères, autant qu'il les pouvait aimer. Lui seul, d'ailleurs, pouvait aimer à ce point et contenter aussi parfaitement son amour. Si donc nous voulons apprendre combien le cœur de Jésus nous aime, contemplons l'Eucharistie ; mieux que les larmes versées sur le tombeau de Lazare, elle nous dira : — « *Ecce quomodo amabat !* » — « voilà comme il a aimé ! » (Joan. XI. 36.)

Mais l'amour appelle l'amour, il lui faut être payé de retour. Aussi Notre Seigneur n'a-t-il pas institué l'Eucharistie seulement pour satisfaire aux désirs de son cœur, il a pensé encore aux besoins du nôtre, il a voulu remédier à sa faiblesse et aux misères sans nombre qui le tiennent loin de Dieu, qui l'empêchent de répondre

à l'amour de Jésus par un amour semblable.

Hélas ! oui, abandonnés à nous-mêmes, nous sommes dans une impuissance radicale d'élever nos affections plus haut que la terre, de les détacher de ses biens matériels et grossiers, pour les reporter vers Dieu, auteur et source de tous biens véritables. Bien plus, la grâce divine elle-même, ce secours surnaturel que Dieu donne à l'homme pour suppléer à son impuissance de faire le bien, la grâce ne réussit pas toujours à nous arracher aux attraits de la concupiscence. Dès les premiers jours après la chute originelle, Dieu en a fait don à notre pauvre humanité. Combien en ont su profiter, pour aimer le seul bien digne de leur amour, Dieu, leur Créateur et leur Père ?

Mais notre miséricordieux Sauveur, voulant à tout prix posséder notre cœur, a trouvé le moyen de s'en rendre maître : il a institué la sainte Eucharistie.

L'Eucharistie, c'est, disions-nous, la chair du Fils de Dieu s'unissant à notre chair, la pénétrant dans son fond le plus intime, jusqu'à devenir en quelque sorte avec elle un même corps, suivant cette parole énergique de l'Apôtre : —

« *Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus ?* » (I. Cor. x. 17.) Mais pourquoi ce contact, pourquoi cette union des deux chairs ? Afin de nous appliquer d'une manière sensible la vertu de la chair divine, vertu souverainement efficace pour guérir les infirmités de notre cœur et le rendre capable d'aimer son Sauveur et son Dieu.

La chair du Fils de Dieu s'unissant à la nôtre a pour premier effet d'éteindre peu à peu les ardeurs de la concupiscence, qui nous sollicite aux plaisirs des sens, aux satisfactions charnelles. Cette goutte de pureté infinie, tombant sans cesse dans le vase de notre cœur, en chasse peu à peu les affections impures et finit par le remplir tout entier. Il n'y faut que la persévérance à la recevoir et le soin de la retenir en évitant ce qui la force de s'écouler, c'est-à-dire le péché.

Un second effet plus précieux encore achève le premier. Par l'Eucharistie, Jésus-Christ nous rend participants de la vie qui est en lui, comme lui-même par son union avec Dieu, le Père, vit de la vie de son Père. « Le Père qui m'a envoyé, dit-il, a la vie en lui, et moi je vis de la vie de

mon Père. Ainsi, celui qui me mange vivra, lui aussi, de la vie qui est en moi. » (Joan. vi. 58.)

C'est que, dans la sainte Eucharistie, la chair du Fils de Dieu n'est pas seule à nous être unie; son âme et sa divinité, qui en sont inséparables, entrent aussi avec notre âme en un contact inexplicable, et alors s'opère de lui à nous comme une transfusion de la vie divine, dont l'humanité sainte du Sauveur a reçu la plénitude. C'est la branche greffée sur le tronc vigoureux et y puisant la sève, qui la fait grandir et fructifier.

L'Eucharistie est dont le moyen de perfectionner et de consommer notre union avec Jésus-Christ, par l'unité d'une même vie surnaturelle, qui découle de Jésus et réalise pour chacun de nous le mystère de charité, que l'Apôtre chantait en lui-même : — « *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* — Je vis; mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal. ii. 20.) D'où il suit que l'âme chrétienne doit s'en approcher souvent, si elle veut vivre de la vie de Notre Seigneur et se remplir de son esprit. Et plus elle la recevra, en y apportant les dispositions nécessaires, plus aussi elle en ressentira les heureux effets.

Non seulement elle y trouvera plus de force et d'énergie pour résister aux assauts de la concupiscence et se garder pure, mais la vertu du sacrement se fera surtout sentir par une direction nouvelle donnée aux affections de son cœur. Peu à peu les choses sensibles perdront de leur attrait, l'esprit éclairé d'une lumière surnaturelle ne se laissera plus si aisément égarer aux illusions des sens ; connaissant mieux les biens spirituels, il commencera de les estimer davantage. A mesure que croîtront cette estime et cette connaissance, le cœur aussi sentira ses affections se porter vers ces biens d'un ordre supérieur, il s'y attachera, il les goûtera. Le contentement intime qu'il en éprouvera lui fera comprendre que ceux-là seuls sont les biens véritables, qui peuvent rassasier aussi complètement ses désirs, et ainsi achèvera-t-il de se détacher pour toujours de toute affection aux biens terrestres. Purifié, élevé, surnaturalisé, le cœur alors appartient à Dieu, qui le remplit de sa présence et se l'unit par l'amour.

On objectera, sans doute, que nous ne voyons guère l'Eucharistie produire de si grands effets dans les âmes. Combien la reçoivent fréquem-

ment, même chaque jour, et n'en deviennent guère meilleurs?

Il est vrai; mais à qui la faute? Le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ est institué pour produire ces effets; par lui-même il est toujours efficace, lorsqu'il rencontre dans les âmes les dispositions nécessaires à son action. Où ces dispositions font défaut, le sacrement ne les supplée pas et il demeure sans résultat. Ne faut-il pas à la semence, pour fructifier, une terre convenable et bien préparée?

Et quelles sont ces dispositions? Trois principalement : l'horreur de tout péché, quel qu'il soit; un désir sincère et véhément de la perfection chrétienne; l'application à se vaincre soi-même, l'habitude de la mortification et du renoncement pour devenir de plus en plus fidèle à la volonté et au bon plaisir de Dieu.

Dans les âmes ainsi disposées, Jésus-Christ peut agir et l'Eucharistie devient une nourriture vivifiante. Prise chaque jour, et chaque jour mise à profit, elle produit la santé, c'est-à-dire la perfection de la vie spirituelle, par une union de plus en plus intime avec Notre Seigneur, par l'accrois-

sement et la consommation de l'amour divin dans le cœur.

Il ne tient qu'à vous, âmes chrétiennes, d'en faire l'heureuse expérience. Soyez à l'égard de Jésus généreuses et empressées; préparez-lui dans votre cœur une demeure digne de son amour, il ne sera jamais sur vous en retard de libéralité.

LIVRE II

LA PERFECTION CHRÉTIENNE DANS SES DIVERS DEGRÉS

CHAPITRE I

LES DEGRÉS DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE

« *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* » (Matth. v. 48.) « Vous donc soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » Ces paroles Notre Seigneur ne les adressait pas seulement à ses apôtres, à ceux qu'il avait choisis plus spécialement pour en faire ses coopérateurs dans l'œuvre de la rédemption des hommes, c'est à tous ses disciples sans exception, à tous ceux qui se glorifient d'avoir Dieu pour Père, qu'il a fait cette invitation de se rendre parfaits à l'imitation de leur Père céleste.

Et en vérité, ne leur conviennent-elles pas à tous? Ne sont-elles pas la conséquence nécessaire de la haute dignité à laquelle les a élevés leur adoption divine? Et qu'y a-t-il de plus naturel, que le fils ne dégénère point de la noblesse de son père, lorsqu'il appartient à une famille illustre et distinguée entre toutes? Nous sommes les enfants de Dieu, nous ne formons avec Jésus-Christ, notre frère, avec Marie, notre mère, avec Joseph, notre protecteur, qu'une même famille dont Dieu est le Père. Quel Père! et quelle famille! Les plus illustres de la terre ne sauraient lui être comparées, tout leur éclat n'est qu'une ombre auprès de la gloire infinie, qui fait resplendir au ciel la famille de Dieu.

Pour toute âme chrétienne la conclusion s'impose : « Vous donc soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

I

Mais la perfection chrétienne a ses degrés, elle a ses nuances et ses variétés. Tous ne sont pas parfaits de la même manière, car la perfec-

tion divine étant infiniment imitable, chacun de nous ne peut l'atteindre que dans une mesure finie et, en quelque sorte, par un de ses côtés. Notre Seigneur nous le donne à entendre, lorsqu'il dit à ses apôtres : « Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures. — *In domo Patris mei mansiones multæ sunt.* » (Joan. XIV. 2.) — C'est aussi la pensée de l'Apôtre comparant les élus aux astres du ciel et aux étoiles du firmament, qui n'ont pas tous ni la même grandeur, ni le même éclat. « Il y a, dit-il, des corps terrestres et il y a des corps célestes ; mais ils ne brillent point tous de la même manière. Autre est la clarté du soleil, autre la clarté de la lune et autre celle des étoiles. Entre les étoiles même, quelle différence ne remarquons-nous pas de l'une à l'autre ? Ainsi en sera-t-il de nous au jour de la résurrection. » (I Cor. XV. 40.)

Ici-bas nous ne nous ressemblons guère ; la même variété qui existe entre les corps se retrouve également dans les âmes. Les talents naturels, la pénétration de l'esprit, la force de la volonté, la générosité du cœur diffèrent de l'un à l'autre ; Dieu même garde cette diversité pres-

que infinie dans la distribution de ses grâces. Il appelle tous les hommes à la sainteté, à la perfection surnaturelle, il ne prétend pas cependant que cette perfection soit égale, ni de même sorte en tous. Il entre, au contraire, dans les desseins de son infinie sagesse, que chacun de ses élus possède une perfection qui lui soit propre, afin que de cette variété si grande et en même temps si bien ordonnée résulte une harmonie d'autant plus admirable qu'elle est formée d'éléments plus divers. Les dons de Dieu sont multiples, « chacun a le sien, dit encore l'Apôtre, celui-ci d'une manière et celui-là d'une autre ». — *Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius vero sic.* » (I Cor. VII. 7.) Notre perfection consiste à répondre fidèlement aux intentions divines et à user des grâces que Dieu nous fait, pour l'aimer et le servir autant que nous en sommes capables.

De là, dans l'Église, la distinction bien connue des deux grandes catégories de chrétiens : ceux qui tendent à la sainteté commune, ordinaire, par l'observation plus ou moins parfaite des commandements de Dieu, et ceux qui sont appelés à une perfection plus haute et extraor-

dinaire par la pratique des conseils évangéliques. De part et d'autre, ce doit être une vie vraiment chrétienne, sainte par conséquent; car il n'est personne qui puisse dire : je ne suis pas appelé à devenir saint, la sainteté étant non seulement possible, mais nécessaire à tous. — « *Secundum eum, qui vocavit vos, Sanctum, et ipsi in omni conversatione sancti sitis; quoniam scriptum est : sancti eritis, quoniam ego sanctus sum.* » (I. Pet. I. 15-16.) Mais le chemin qui y conduit s'arrête pour les uns aux stations les plus rapprochées, tandis qu'il s'élève pour les autres jusqu'aux derniers sommets de la perfection, jusqu'à la ressemblance aussi complète que possible avec le Fils de Dieu.

Dans chacune de ces deux catégories, on peut encore distinguer plusieurs sortes de vie chrétienne et de perfection. Ainsi, parmi les chrétiens qui suivent la voie commune des préceptes divins, le plus grand nombre ne vise guère à une perfection plus haute que de s'acquitter fidèlement de leurs devoirs nécessaires envers Dieu : éviter le péché, qui les mettrait en contradiction avec lui et en état de damnation, observer les commandements, autant que cela est nécessaire

pour le salut éternel, c'est tout ce qu'ils se proposent. Soit ignorance, soit incapacité de leur part, soit trop souvent aussi défaut de générosité, ils s'arrêtent à la limite de leurs obligations essentielles, ils donnent à Dieu le service et l'amour qu'aucun enfant ne peut refuser à son père, mais ils ne vont pas au delà.

Il est vrai que c'est beaucoup déjà, eu égard aux faiblesses et aux misères de notre nature. Plût à Dieu que les âmes chrétiennes ne restassent jamais au-dessous de ce minimum de leurs devoirs, et qu'elles se montrassent toujours empressées de le remplir!

A côté de cette première sorte de chrétiens il s'en trouve un certain nombre d'autres, qui, tout en marchant par la même voie d'obéissance aux préceptes divins, ont cependant de leur dignité d'enfants de Dieu et de leurs obligations envers le Père céleste une idée plus haute, plus généreuse. Leur soumission à Dieu, leur conformité à sa volonté sainte veut être parfaite et pour cela embrasse tout ce que Dieu ordonne, tout ce qu'il commande de faire ou d'éviter. Non seulement le péché grave, mais toute faute leur est en horreur, parce qu'elle est une transgression de la

volonté divine, une offense à sa Majesté et Bonté infinies, par conséquent un oubli coupable de leur devoir filial envers un Père digne de tout leur amour.

Ce sont les âmes qui pratiquent la piété chrétienne, la vraie et solide dévotion, laquelle n'est autre que ce dévouement plus généreux, plus filial au service du Père céleste, ce désir, cette volonté ferme de remplir envers lui toutes les obligations, que nous impose notre qualité d'enfants adoptifs. Et plus cette volonté est inspirée par l'amour filial, plus aussi les âmes progressent dans la piété et montent les degrés de la perfection chrétienne.

De même, parmi les âmes qui répondent à l'appel de Dieu et sont engagées dans la voie des conseils évangéliques, ni la perfection, ni le genre de vie ne sont les mêmes pour toutes. A parler en général, il y a trois états différents de cette vie chrétienne, trois manières de pratiquer la perfection évangélique ou d'y tendre.

Il y a d'abord ceux, en petit nombre, qui vivent dans le monde, mais sans être du monde, parce que de fait ils ont renoncé à tout ce que le monde peut leur offrir : richesses, plaisirs,

honneurs et satisfactions naturelles. Toutes leurs aspirations, tous leurs efforts sont dirigés vers Dieu seul et son saint service; ils pratiquent ainsi, dans la mesure compatible avec leur état, les conseils évangéliques et toutes les vertus dont Notre Seigneur nous a donné l'exemple.

D'autres, en plus grand nombre, sont sortis du monde, ayant embrassé dans l'état religieux un genre de vie totalement distinct de la vie du monde, par l'habitation, par la société et les relations ordinaires, par les occupations et surtout par le but auquel ils tendent et en vue duquel toute leur manière de vivre est ordonnée jusque dans ses moindres actions.

Les troisièmes enfin sont appelés de Dieu à l'état ecclésiastique, c'est-à-dire au sacerdoce, le plus haut degré d'honneur et de dignité surnaturelle que puisse atteindre une âme chrétienne, puisqu'il suppose et consomme l'assimilation la plus entière avec Jésus-Christ, Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, Pontife suprême de la Loi nouvelle et source première de tout le sacerdoce chrétien (1).

(1) Selon la doctrine de saint Thomas (2a 2æ q. 184, art. 5 et 6) et des scolastiques, le sacerdoce suprême, c'est-à-dire l'épiscopat, est

Ce sont là les trois états de vie parfaite dans le christianisme. Ils diffèrent entre eux sur plusieurs points, car ils n'atteignent pas la perfection au même degré, ni de la même manière. Tous les trois cependant tendent à une perfection non commune, tous les trois suivent une même voie pour parvenir au but, et cette voie c'est Notre Seigneur Jésus-Christ, dans les leçons et les exemples de sa vie très parfaite. Lui-même l'a ainsi déclaré dans son Évangile : « Je suis la voie ; personne ne vient à mon Père que par moi. Qui me suit, marche à la lumière, et la lumière le conduira à la vie. » (Joan. VIII. 12 et XIV. 6.)

Certes, encore une fois, les dons de Dieu sont multipliés presque à l'infini ; sa sagesse conduit chacun de nous à notre but par des voies très diverses, selon qu'elle le juge plus utile à sa gloire

seul un état de perfection, parce que seul il constitue un lien perpétuel. Les simples prêtres ne sont tenus à la perfection de la vie chrétienne qu'en raison de leur dignité et des fonctions auxquelles ils sont appelés dans l'Église ; mais ce devoir, pour n'être ni aussi strict ni aussi étendu que celui des évêques, n'est pourtant pas d'une autre nature, il y a analogie entre l'un et l'autre. « *In Ecclesia ergo præter communem statum fidelium, status est, in quo quis se obligat ad perfectionem vel sectandam (religiosi) vel exercendam (episcopi et analogice presbyteri).* » (A. Ballerini, S. J. *opus theol. mor.* vol. V. p. 9.)

et plus avantageux pour nous. Nul ne peut lui demander compte des dispositions de sa Providence; car, étant le Maître et le Seigneur souverain, il ordonne librement toutes choses parmi ses créatures et il leur distribue ses biens comme il lui plait. — « *Dividens singulis prout vult.* » — (I Cor. XI. 11.)

De quelque manière cependant qu'il en ordonne, il agit à notre égard comme un père bon et sage qui élève ses enfants et les pourvoit d'un établissement, non pas semblable, ni absolument égal, mais en rapport avec les qualités et les aptitudes particulières qu'ils ont reçues de lui. Tous, s'ils répondent à la sollicitude et aux intentions de leur père, auront lieu d'être satisfaits et pleinement heureux dans la condition qui leur est faite. Que pouvions-nous désirer davantage?

II

Ne faut-il pas, dès lors, qu'un même esprit filial nous anime tous et que, dans notre conduite vis-à-vis du Père commun, on retrouve chez tous les mêmes dispositions de respect, d'obéissance et d'amour? Sans doute, ces dispositions seront

plus ou moins parfaites, elles embrasseront plus ou moins de choses dans l'accomplissement des volontés et des désirs paternels, suivant que nous aurons de nos obligations envers Dieu une intelligence et un sentiment plus profonds. Mais la différence ne peut exister que dans le degré, elle ne doit pas être dans la nature des dispositions, parce que respecter son père, lui obéir et l'aimer, c'est le devoir imprescriptible de tout enfant bien né.

Ainsi, chez les chrétiens les plus ordinaires, l'esprit filial existe tout entier; car c'est en enfants et non pas en mercenaires, qu'ils servent Dieu, leur Père, et accomplissent ses commandements. Le respect toutefois et la crainte filiale dominent l'obéissance et l'amour, parce que les chrétiens de ce caractère, pour se garder fidèles à leur devoir, sont plus touchés de l'infinie Majesté de Dieu que de ses bienfaits et de ses adorables perfections. Ils obéissent donc par une certaine crainte respectueuse d'offenser Dieu et de s'attirer sa colère; mais cette crainte n'exclut pas absolument l'amour et elle est le premier degré de l'obéissance filiale.

Ainsi encore les âmes pieuses, mieux instrui-

tes de ce qu'elles doivent à leur Père du ciel, ressentent pour lui un amour plus véritable et plus efficace. Elles le lui témoignent, non seulement par le respect de sa divine Majesté, mais plus encore par une obéissance entière, qui les porte à conformer en tout leur volonté à la volonté divine, sans se permettre ni de la discuter ni de la transgresser, même dans les plus petites choses. Chez elles, par conséquent, le sentiment de l'obéissance due à Dieu, plus que l'amour, est le trait dominant de leur piété filiale.

Mais où cette piété atteint son plus haut degré, où elle devient parfaite, parce qu'elle s'inspire de l'amour plus encore que du respect et de l'obéissance, c'est assurément dans les âmes qui aspirent à une complète ressemblance avec Jésus-Christ, Fils unique du Père, devenu notre frère et notre modèle. Certes, nul n'a respecté Dieu, nul ne lui a obéi sur la terre avec autant de fidélité que ce Fils bien-aimé; pourtant, ni le respect ni l'obéissance même ne sont le trait distinctif de sa vie. C'est l'amour, on le sait, qui a tout commandé chez lui, l'amour seul explique la grandeur, la perfection incomparable de son

dévouement à Dieu, son Père, et à nous, ses frères.

Il en est de même des âmes, qui le veulent suivre de plus près et se donner à dieu, comme il s'est donné lui-même. L'amour domine dans leur cœur tout autre sentiment. A l'exemple de Jésus, nous le verrons bientôt, elles agissent surtout par amour, dans la seule intention de plaire à Dieu, en faisant toujours ce qui lui est agréable : « *quia ego quæ placita sunt ei facio semper.* » (Joan. VIII. 29.) — Pourraient-elles autrement suivre Notre Seigneur jusqu'au bout ? Pourraient-elles pratiquer ce renoncement absolu, qu'il demande à ses disciples : « si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive ? » (Luc. IX. 23.) La vie parfaite, telle que Jésus l'a pratiquée, c'est la mort continuelle dit l'amour-propre, c'est le règne exclusif de l'amour divin dans le cœur de l'homme. Ce doit être, par conséquent, le triomphe et la consommation de la piété filiale dans la famille du Père céleste.

Qu'il serait beau le règne de Dieu sur la terre, si toutes les âmes chrétiennes comprenaient ainsi leur devoir et faisaient leurs efforts pour l'ac-

complir ! Nous n'y sommes point arrivés, hélas! rien même ne fait prévoir que nous y arriverons bientôt, aucune des nations catholiques ne suivant à cette heure la voie qui pourrait seule conduire au relèvement et au triomphe de l'esprit chrétien dans le monde. Mais l'avenir appartient à Dieu ; sa grâce peut opérer des merveilles, et que savons-nous s'il ne réserve pas à son Église, avant les dernières épreuves, la joie d'enfanter à Dieu un peuple de véritables enfants, de fils soumis et affectueux envers leur Père du ciel ?

Du moins, ce sera l'œuvre de la sainte Famille d'attirer un grand nombre d'âmes à cette perfection de vie chrétienne, qui est le propre de leur vocation. A toutes celles, de quelque condition et état qu'elles soient, qui se réclameront de son patronage et demanderont à lui être incorporées, afin de vivre de son esprit, de combien de grâces ne sera-t-elle pas la source ? Quelle transformation n'opérera-t-elle pas en elles ? Dieu réalisera en leur faveur les promesses magnifiques qu'il fit autrefois par son Prophète : « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur et ils vous nourriront de science et de doctrine... En ce temps-là, Jérusalem sera appelée le trône de

Dieu ; toutes les nations se réuniront à elle au nom du Seigneur et elles ne suivront plus désormais les dérèglements de leur mauvais cœur... Et j'ai dit : Comment tirerai-je de toi des enfants, ô Jérusalem, comment te donnerai-je la terre de tes désirs et toutes les nations en héritage ? J'ai dit : tu m'appelleras Père et plus jamais tu ne cesseras de m'être fidèle. » (Jerem. III. 15-19.)

CHAPITRE II

PREMIER DEGRÉ : OBÉISSANCE ESSENTIELLE

Le premier degré de la perfection chrétienne consiste, avons-nous dit, dans la fidélité avec laquelle on s'acquitte des devoirs essentiels du christianisme. Servir Dieu en esprit d'obéissance filiale et par respect pour sa divine Paternité, être fermement résolus à accomplir ses préceptes et à ne rien faire jamais qui l'offense gravement, telle doit être la disposition de cœur de ces chrétiens et le degré de sainteté, où il leur convient de s'établir solidement.

Il n'y a pas de doute, en effet, qu'une âme ainsi disposée vis-à-vis de Dieu ne soit véritablement sainte et agréable à ses yeux. Mais pour être parfaite, cette disposition requiert deux qualités : 1° qu'elle prenne sa source dans la piété filiale envers Dieu, qu'elle soit inspirée par un

sentiment d'amour et de reconnaissance pour les bienfaits reçus du Père céleste, plus encore que par l'espérance de la récompense ou par la crainte du châtiment; — 2° qu'elle ait jeté dans le cœur d'assez profondes racines, pour résister à tous les vents des tentations, à tous les orages des passions humaines, sinon sans secousse, du moins sans chute et sans désastre. Je veux dire que l'âme chrétienne, à force de lutter et de vaincre pour demeurer fidèle à Dieu, se soit fait une habitude de cette fidélité, et ait acquis dans la pratique de ses devoirs la facilité et la promptitude, propres des âmes solidement vertueuses.

Il n'y a personne qui ne puisse, aidé de la grâce divine, parvenir à cette perfection; c'est le premier degré de la sainteté, à laquelle nous sommes tous appelés de Dieu, et c'est le devoir essentiel de tous les enfants du Père céleste. Mais tous n'y parviennent pas; un grand nombre reste au-dessous de ce niveau, pourtant très ordinaire. Une des raisons n'en est-elle pas que l'esprit servile et l'esprit mercenaire tiennent encore une trop grande place dans la vie de beaucoup de chrétiens? S'ils se conduisaient tous par l'esprit filial, leur faiblesse se changerait en

force et ils se sentiraient au cœur assez de générosité pour résister au mal et en triompher toujours.

Qu'ils viennent donc à la sainte Famille de Nazareth, elle leur apprendra comment on aime Dieu et comment on le sert à la manière des enfants; elle les aidera surtout à remplir leur cœur de cet esprit filial, qui peut seul les rendre capables de la perfection et sainteté propres de leur degré.

Voici, sommairement indiqués, quelques-uns des moyens dont ils devront faire usage pour cela. Ce sont des pratiques pieuses, qui n'entraînent pour la plupart aucune obligation de conscience, mais qui les uniront plus étroitement à la sainte Famille, dont ils sont les membres, et qui leur seront d'un très grand secours dans l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens.

I

Qu'ils fassent tout d'abord une bonne confession de leurs péchés, afin de se remettre parfaitement en grâce avec Dieu. Ils recevront ensuite

avec dévotion le corps de Notre Seigneur dans la sainte Eucharistie et, durant l'action de grâces qui suit la communion, ils feront à Dieu le Père et à la sainte Famille la consécration suivante :

« Dieu tout puissant et éternel, Père infiniment bon et infiniment aimable, me voici prosterné devant vous, pénétré de la grâce qu'il vous a plu de me faire, en m'appelant, quelque indigne que j'en sois, à l'honneur de devenir votre enfant adoptif par le saint baptême, et désireux de vous marquer la reconnaissance dont mon cœur est plein.

« Que vous rendrai-je, Seigneur, pour un tel bienfait et comment reconnaître un si grand amour ? Oui, Père saint, je veux désormais me conduire avec vous comme un enfant le doit faire avec un Père très bon et très aimant, je veux vous obéir, je veux vous aimer d'un cœur vraiment filial. J'aurai en horreur tout ce qui vous offense, tout ce qui vous déplaît ; mes désirs, mes efforts seront, au contraire, pour vous plaire en toutes choses, par l'accomplissement fidèle et amoureux de votre très aimable volonté.

« Mais, Père, je suis faible ; aidez, je vous en supplie, ma bonne volonté, donnez-moi votre

grâce, suppléez à mon impuissance, gardez mon cœur des illusions et des attraits pervers, qui le pourraient détacher de vous et l'entraîner au mal; faites que le souvenir de vos bontés reste à jamais gravé dans mon âme, faites que chaque jour de ma vie soit fidèlement employé à vous servir, à vous glorifier, et que moi aussi je parvienne à ce royaume du ciel, où votre amour paternel comblera de félicité et de gloire les cœurs de tous vos enfants.

« Sainte Famille de Nazareth, Jésus, Marie, Joseph, centre et foyer de la grande famille dont Dieu est au ciel le Père, recevez-moi, je vous prie au nombre de vos enfants et donnez-moi part à cet Esprit d'amour et de piété filiale, dont vous fûtes sur la terre un si parfait modèle.

« O Marie, mère du Fils de Dieu incarné, vous êtes aussi ma mère. Par votre tendresse, par votre vigilance maternelle, gardez-moi, formez-moi à l'image de Jésus, votre divin Fils, afin que notre Père du ciel me trouve moins indigne de ses bontés et de son amour.

« O Jésus, frère bien-aimé, qui, pour l'amour de moi avez voulu descendre du ciel, vous revêtir de notre chair mortelle et nous devenir sem-

blable en toutes choses, afin que nous puissions vous appeler notre frère et que nous ayons ensemble un même Père au ciel ; ah ! je vous en conjure, quelque pauvre et misérable que je sois, daignez m'accepter et me traiter comme frère, bien humble, mais bien aimant et bien dévoué. Qu'entre nous désormais il n'y ait qu'un cœur et qu'une âme pour aimer, pour servir notre commun Père céleste. Votre sagesse éclairera mon ignorance, votre force aidera ma faiblesse, le grand amour dont votre cœur est embrasé réchauffera ma froideur et suppléera auprès de notre Père à toutes mes négligences, à toutes mes lâchetés et ingratitudes. Je vous confie mon cœur, donnez-moi le vôtre, ô Jésus, et qu'unis ensemble par un même amour, ensemble nous demeurions éternellement pour louer et bénir à jamais notre Père et notre Dieu.

« Et vous, ô Joseph, père nourricier de Jésus, gardien de la sainte Famille de Nazareth, soyez aussi mon protecteur ici-bas, au milieu des dangers que le monde me fait courir. Veillez sur moi toujours, prévenez les pièges que tend l'ennemi de mon âme, arrachez-moi à ses fureurs et faites que je puisse, dans la paix et dans la sécurité de

votre demeure, dans la sainte Église catholique donner à Dieu tous les jours de ma vie, près de Jésus mon frère, avec Marie, ma mère, et sous le regard plein de bienveillance et d'amour de notre Père qui est aux cieux. Ainsi soit-il. »

Il sera bon de renouveler de temps en temps cette consécration, par exemple aux principales fêtes de l'année et lorsqu'on s'approche de la sainte Table. On le pourra même faire plus souvent, en ajoutant à la prière du matin ou du soir la formule abrégée que voici :

« Recevez, ô Père saint et infiniment aimable, l'hommage que je vous fais de tout moi-même, pour vous servir et vous aimer autant que vos bontés m'y obligent et que mon cœur le désire. Je veux désormais et je prends la ferme résolution de vous obéir en toutes choses; je renonce à tout ce qui est péché, j'abhorre tout ce qui offense un Père si bon, si généreux, si digne d'être aimé. Plutôt mourir, ô mon Dieu, que de trahir votre amour par un seul péché!

« Jésus, Marie, Joseph, sainte Famille de Nazareth, je me mets sous votre protection, je vous confie ces promesses que je fais à Dieu. Aidez-moi, je vous supplie, à y être toujours fidèle et

à servir notre commun Père du ciel comme vous même l'avez si bien servi, en esprit d'amour et dans la perfection d'une obéissance toute filiale. Ainsi soit-il. »

II

Ils seront fidèles à la prière de chaque jour, matin et soir : le matin, pour offrir à Dieu la journée qui commence, lui demander la grâce d'accomplir sa volonté, le prier d'en bénir toutes les actions et toutes les souffrances, afin de les rendre méritoires de la vie éternelle ; le soir, pour le remercier des grâces reçues pendant le jour, avouer humblement les fautes commises et en demander pardon, puis renouveler du fond de leur cœur leur consécration à Dieu, le Père.

Ils doivent d'ailleurs, à l'exemple de la sainte Famille, s'attacher beaucoup plus à animer leur prière d'un sentiment profond de piété filiale, qu'à la prolonger outre mesure, selon ce précepte du Sauveur : « Lorsque vous prierez, ne multipliez pas inutilement les paroles, à la manière des païens, qui s'imaginent en être

mieux exaucés. Pour vous, ne faites pas comme eux ; car votre Père céleste sait ce dont vous avez besoin, avant même que vous le lui ayez demandé. Voici donc comment vous prierez : Notre Père, qui êtes aux cieux, etc... » (Matth. VI. 7.)

L'oraison dominicale, avec la salutation angélique, doivent être leurs prières préférées. Qu'ils en comprennent bien les demandes, qu'ils en méditent les paroles, ils y découvriront tout ce qu'il faut à leur vie chrétienne, ils s'affectionneront à ces prières, ils sauront alors les réciter dans les sentiments de foi, de respect et de piété filiale, qui les rendront agréables à Dieu et efficaces pour eux-mêmes.

III

Dans toute famille chrétienne, il convient que le père ou la mère, ou même l'un des enfants, fasse ériger en un endroit convenable un petit oratoire de la sainte Famille, avec l'image ou un groupe de Jésus, Marie, Joseph. La prière du soir sera récitée en commun devant cet ora-

toire et l'on y renouvellera, tous ensemble, la consécration à Dieu, le Père.

La prière en commun est l'une des habitudes les plus saintes dans les familles chrétiennes, celle qui laisse au cœur des enfants une impression de foi et de piété en quelque sorte ineffaçable. Les vrais enfants de Dieu, les membres fidèles de la sainte Famille se feront un devoir de conserver cette habitude où elle existe, de la rétablir, autant que possible, où elle s'est perdue.

IV

Avec la prière assidue, dont le divin Maître nous a fait un commandement : « il faut prier toujours et ne cesser jamais » (Luc. XVIII. I), les sacrements sont le moyen divinement institué pour nous communiquer les grâces nécessaires au salut. Nous devons les recevoir selon les intentions de Notre Seigneur et les besoins de notre âme ; car sans eux la vie chrétienne parfaite est impossible, et c'est par eux surtout que l'Esprit de la sainte Famille est répandu dans

nos cœurs avec une plénitude toujours croissante, comme il a été dit dans le livre précédent.

Les fidèles de la sainte Famille seront donc particulièrement exacts à s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie au moins une fois chaque mois, et mieux encore tous les quinze jours. Partout où l'usage de la communion générale mensuelle est établi, ils ne manqueront pas d'y participer, autant que possible, pour leur bien propre et pour l'édification du prochain. Ils sanctifieront de même par la réception des sacrements les fêtes principales de Notre Seigneur, de la Très Sainte Vierge et de saint Joseph.

Ce qu'on leur recommande surtout, comme éminemment conforme à l'esprit qui doit les animer envers Dieu, leur Père, c'est de ne demeurer jamais longtemps en état de péché, lorsqu'ils ont eu le malheur d'y tomber, mais d'en sortir au plus tôt et de rentrer en grâce avec Dieu, notre Seigneur, par un repentir sincère, un acte de contrition parfaite, en attendant de pouvoir recourir à la confession. Ils useront de ce remède particulièrement lorsque de mauvai-

ses habitudes leur rendent plus difficile la pratique des vertus chrétiennes, et qu'ils ont besoin pour les vaincre de grâces plus abondantes et plus efficaces.

V

Ils auront soin également de rendre à la sainte Famille de Nazareth le culte de vénération et de dévotion qui lui est si justement dû de notre part. Mais en quoi consistera cette dévotion et ce culte rendu à la sainte Famille? Le Souverain Pontife, Léon XIII, dans le bref dont nous avons parlé, dit très bien « que les fidèles dévots à la sainte Famille se proposent de lui rendre le culte d'une volonté dévouée qui se traduise moins par des marques extérieures de respect que par l'application à imiter les vertus, dont elle donne l'exemple, principalement la charité et l'obéissance à Dieu. »

L'imitation des vertus pratiquées par Jésus, Marie, Joseph, tel est donc le culte principal et essentiel que nous devons tous offrir à la sainte Famille de Nazareth. J'ai montré déjà quels

grands exemples elle nous donne à tous et de quelle manière nous pouvons, nous devons l'imiter dans la mesure de notre vocation et des grâces que Dieu nous a faites.

Mais le culte extérieur n'est pas exclu, car il est un utile auxiliaire de la dévotion intérieure. Ainsi, tout en donnant leur attention principale au culte d'imitation, les fidèles pourront très bien se servir des pratiques suivantes qui leur sont recommandées, et non pas imposées :

1° Réciter chaque matin, dès le réveil, la triple invocation déjà chère à beaucoup d'âmes chrétiennes :

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie !

Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie !

Jésus, Marie, Joseph, faites que j'expire en paix dans votre sainte compagnie !

2° Offrir toutes ses actions à Dieu, le Père, le matin et souvent dans la journée, en union avec la sainte Famille, et demander par ses mérites la grâce de la fidélité persévérante à observer tous les commandements.

3° Dans tous les besoins de l'âme et du corps,

dans les difficultés et les dangers, au milieu des tentations et des épreuves de tout genre, se souvenir qu'on appartient à la sainte Famille de Nazareth, se confier à Jésus, Marie, Joseph, s'adresser à eux avec une foi ferme, une espérance assurée, pour en obtenir protection et secours, et réciter alors quelque prière ou invocation en leur honneur.

4° Consacrer un mois dans l'année au culte de la sainte Famille, comme cela se pratique utilement déjà pour plusieurs autres dévotions. Le mois qui paraît convenir le mieux est le mois de février. Pendant le mois de décembre et de janvier, l'Église a fêté les mystères de la naissance et de l'enfance du Sauveur ; après la Purification de Marie, elle nous ramène à Nazareth, suivant le récit de saint Luc (II. 39) : « Et après qu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur petite ville de Nazareth. Là, l'enfant croissait et se fortifiait, il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. » — Février, c'est donc le mois de la vie cachée, intime, dans la famille de Nazareth ; il nous invite à en méditer les mystères, à en contempler les vertus, à admirer

cette sagesse et cette grâce divines, qui resplendissent d'un si doux éclat en Jésus, comme dans leur foyer, puis en Marie et en Joseph, dont le cœur très pur reflète si bien les clartés du Cœur de Jésus.

5° Il convient aussi qu'un jour dans l'année soit choisi pour fêter d'une manière particulière et plus solennelle la sainte Famille de Nazareth. L'Église a établi un grand nombre de fêtes en l'honneur de chacune des trois personnes, de Jésus, de Marie et de Joseph ; car il n'est point de mystère ou de circonstance un peu notable de leur sainte vie et passion, qui ne possède son office et sa solennité. Mais c'est séparément, individuellement, qu'on les honore en pareils jours, nos hommages ne s'adressent pas aux trois personnes réunies, à la sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph, à cette trinité de la terre, image de la Trinité du ciel, si auguste, si véritablement digne de notre vénération et de notre culte.

Nazareth, la sainte Famille, trente années de vie intime entre Jésus, Marie et Joseph, quel admirable mystère ! Quelle ravissante apparition du Divin au milieu des hommes ! Quelle

œuvre de régénération cachée, mais sublime! Ne faut-il pas une fête pour chanter tout cela, pour en glorifier Dieu, pour en sentir nous-mêmes la douce et salutaire influence? Déjà le Souverain Pontife Léon XIII, dont la piété envers la sainte Famille est notoire, a satisfait en partie à ce besoin des âmes, en fixant au IIIe dimanche après l'Épiphanie une fête de la sainte Famille de Jésus, Marie, Joseph, et en l'autorisant dans tous les diocèses qui en font la demande. Il dépend de notre dévotion que cette fête soit généralisée dans l'Église, qu'entre toutes les solennités de l'année elle occupe même une place importante et soit l'une des plus chères au cœur des vrais enfants de Dieu.

VI

Partout où il existera une association, confrérie, réunion de piété, en l'honneur de la sainte Famille, les enfants de Nazareth auront à cœur de s'y faire inscrire et seront exacts aux réunions des associés. Ils en retireront surtout trois

avantages précieux pour leur vie chrétienne :

Le 1er, celui d'une instruction mieux appropriée à leurs besoins, qui leur donnera une connaissance plus approfondie de leurs devoirs envers Dieu et des moyens qu'ils doivent employer pour y être fidèles.

Le 2me avantage réside dans la prière faite en commun par tous les associés; prière toujours plus efficace, parce qu'elle est plus agréable à Dieu, lorsqu'elle lui est adressée par tous les enfants de sa famille réunis et ne formant qu'un cœur pour implorer ses grâces. Plus efficace encore, parce qu'elle reçoit un mérite et une vertu particulière de son union avec la prière de Jésus-Christ Notre Seigneur, qui a promis son assistance toutes les fois que plusieurs de ses frères se réuniraient ainsi pour prier le Père céleste. (Matth. XVIII. 19.)

Enfin le 3me avantage consiste dans la bonne édification que chacun retire de ces assemblées. Si la société des méchants ne peut que nous entraîner au mal, par l'attraction naturellement irrésistible que nos passions y rencontrent, ne trouverons-nous pas au contraire, dans la compagnie des bons et fidèles chrétiens, un encou-

ragement et une force surnaturelle pour la pratique du bien ?

N'est-ce pas là l'un des principaux et des plus précieux avantages de la vie religieuse en communauté, qu'on y est séparé de tout contact avec la corruption du monde et que, vivant continuellement au milieu de frères et de sœurs dévoués comme nous au service de Dieu, leurs bons exemples nous sont un moyen très efficace d'entretenir la ferveur et d'assurer la persévérance ? Proportion gardée, les réunions mensuelles et les communions générales des confréries et associations chrétiennes produisent le même effet sur leurs membres, et c'est pourquoi la pratique en est si fort recommandée, partout où elle est possible.

VII

Tous enfin se souviendront que, pour servir Dieu chrétiennement, ils doivent vivre dans la Famille de Jésus, Marie, Joseph, dont la grâce du baptême les a faits membres. Ils s'efforceront, par conséquent, de prendre Jésus comme modèle

et de conformer autant que possible leur vie à la sienne. Ils chercheront surtout à l'imiter dans sa pureté sans tache, son amour du travail, sa ferveur dans la prière, sa douce charité envers le prochain, sa résignation dans la souffrance ; vertus qui les rendront souverainement agréables à leur Père du ciel, et donneront à leur vie toute la perfection et tout le mérite dont elle est capable.

CHAPITRE III

DEUXIÈME DEGRÉ : PIÉTÉ FILIALE

La perfection qui est propre des âmes pieuses et dévotes, bien supérieure déjà à celle des chrétiens ordinaires (1), consiste principalement dans l'obéissance parfaite qu'elles vouent à toutes les volontés de Dieu, ne voulant en transgresser aucune, si minime qu'elle paraisse, mais plutôt lui marquer leur amour filial par une entière soumission et par une volonté toujours disposée à ce qu'il ordonne.

Le caractère distinctif de ces âmes, c'est donc : d'une part, l'horreur profonde, non seulement du péché grave, mais de toute faute volontaire,

(1) Cette perfection néanmoins, ainsi que nous l'avons observé déjà, ne constitue pas un état distinct, puisque de fait chrétiens ordinaires et personnes pieuses marchent dans la même voie commune de l'observation des commandements de Dieu. Mais il y a chez les secondes des dispositions meilleures, une tendance vers une perfection plus grande dans la fidélité de leur obéissance. C'est par là qu'elles se distinguent des premiers, et qu'elles peuvent être considérées comme formant, au milieu d'eux, une section d'élite.

même la plus légère, et la ferme volonté de n'en commettre aucune avec délibération et plein consentement ; d'autre part, un cœur si bien affectionné envers Dieu, qu'il se porte comme de lui-même partout où il reconnaît la volonté du Père céleste, faisant son bonheur d'accomplir cette volonté en toutes choses, soit dans ses propres actions, soit dans les dispositions de la Providence à son égard.

Voilà la vraie piété et dévotion chrétienne. Ce n'est, en somme, que l'accomplissement d'un devoir commun à tous les chrétiens, le devoir de la piété filiale envers Dieu, notre Père à tous. Mais combien petit, hélas ! est le nombre de ceux qui parviennent jusque là ou même qui y aspirent ! Tous n'y sont-ils donc pas appelés ? Est-ce la grâce qui fait défaut au plus grand nombre ? Nullement ; Dieu, en nous appelant à la grâce du baptême, a voulu faire de nous tous un peuple parfait — « *parare Domino plebem perfectam* » — (Luc. I. 17.), c'est-à-dire ses vrais enfants, des hommes selon son cœur et prêts à accomplir toutes ses volontés. — « *Virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas.* » — (Act. XIII. 22.)

Mais nous, par ignorance, par faiblesse et lâcheté, nous ne comprenons pas les intentions divines et ne réalisons qu'une partie de ses desseins sur nous. Il reste cependant que la piété envers Dieu est le devoir de toute âme chrétienne, une vraie piété filiale qui établisse entre Dieu et nous les rapports naturels du Père aux enfants, par l'amour et la Providence d'une part, par l'amour et l'obéissance d'autre part. A ceux qui voudront y parvenir, la dévotion à la sainte Famille sera d'un grand secours : Jésus, leur frère, sera leur modèle; Marie et Joseph s'emploieront à les former à sa ressemblance; la grâce de l'adoption versée avec plus d'abondance dans leur cœur leur donnera, avec l'intelligence et le goût des choses surnaturelles, une facilité plus grande de s'acquitter de leurs obligations envers Dieu et de surmonter pour cela tous les obstacles que leur oppose la nature viciée par le péché.

L'usage des moyens suivants ne servira pas peu à leur faire acquérir cette intimité si nécessaire avec la sainte Famille de Nazareth, en disposant leur cœur à subir son influence et à se laisser doucement pénétrer de son divin Esprit.

I

Ils observeront tout d'abord ce qui est marqué au chapitre précédent pour les chrétiens de la première catégorie et, en particulier, l'offrande et la consécration d'eux-mêmes à Dieu, le Père; avec cette différence, toutefois, que l'obéissance promise s'entend d'une obéissance parfaite, et que la résolution d'éviter le péché comprendra, non seulement les péchés graves, mais toute faute délibérée et pleinement volontaire.

Cette résolution n'étant pas un vœu, elle n'oblige pas elle même sous peine de péché. Toute âme pieuse ou désireuse de le devenir peut donc la faire sans engager sa conscience; elle satisfait à sa promesse par des efforts sincères et persévérants pour s'affranchir, avec le temps et la grâce de Dieu, de toute attache au péché véniel.

Mais, outre les exercices recommandés aux chrétiens ordinaires en vue de la perfection qui leur est propre, les âmes pieuses devront user de moyens particuliers proportionnés au but plus élevé qu'elles veulent atteindre.

II

A la prière commune, elles joindront l'oraison ou méditation quotidienne, pendant un quart d'heure au moins. Avec l'aide de leur confesseur ou directeur spirituel, elles se procureront pour cela un bon livre et une bonne méthode, selon leur capacité et le degré de l'instruction qu'elles ont reçue.

L'oraison est chose facile à toute âme chrétienne, même aux plus simples et aux moins lettrées, qui y sont souvent d'autant plus aptes qu'elles possèdent une foi plus humble et un cœur plus docile aux attraits de la grâce. Mais la piété sans oraison ne sera jamais bien solide ni véritable, parce qu'elle manque de sa base essentielle, qui est la connaissance et l'amour de Dieu, Notre Seigneur.

III

Autant que possible, elles assisteront à la sainte Messe chaque jour ; elles s'approcheront

des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie tous les quinze jours et mieux encore tous les dimanches et fêtes de l'Église. Elles ne devront pas néanmoins le faire plus souvent, sans la permission de leur confesseur ou directeur, qui seul est juge du besoin qu'elles en ont et de l'utilité qu'elles peuvent en retirer.

La sainte Eucharistie, il est vrai, est le pain qui nourrit l'âme, le remède qui la guérit; mais encore faut-il que le remède soit pris avec discrétion, et qu'on ne fatigue point d'une nourriture trop abondante un estomac débile. L'âme pieuse s'efforcera donc avant tout d'acquérir une santé spirituelle forte et vigoureuse, qui excite en elle des désirs toujours plus ardents, une sorte de faim et de soif de l'aliment eucharistique. Elle sera capable alors de le recevoir plus souvent, parce qu'elle saura en profiter pour accroître incessamment sa vertu et son dévouement au service du Père céleste.

IV

Un des moyens les plus efficaces pour s'avan-

cer dans la piété envers Dieu, Notre Seigneur, ce sont les *visites quotidiennes* à Jésus-Christ dans le très saint Sacrement de l'autel.

Pour qui s'est-il renfermé dans nos tabernacles solitaires, sinon pour les âmes pieuses? Et que vient-il y faire, sinon se communiquer à elles, leur donner part aux richesses immenses de son cœur, transformer peu à peu leur cœur au contact du sien et accomplir ainsi en leur faveur les promesses que nous avons rappelées déjà : « je vous donnerai un cœur nouveau... je changerai votre cœur de pierre en un cœur de chair, et mon Esprit habitera au milieu de vous ? »

Mais il faut pour cela nous approcher de lui, il faut chaque jour, le plus souvent et le plus longuement possible, converser avec lui, nouer avec lui des relations et un commerce intimes, qui permettent à sa divine influence de s'exercer sur nous. Alors peu à peu notre esprit sera éclairé des lumières d'en haut,et la vérité sur toutes les choses de ce monde nous apparaîtra dans un jour nouveau, inaccessible à l'homme charnel. Alors notre cœur se dégagera insensiblement de ses affections naturelles et terrestres, qui le trompent plus qu'elles ne le contentent, et il

goûtera dans les affections les plus pures une joie inaltérable, la sainte liberté des enfants de Dieu. Alors aussi nous pourrons acquérir la rectitude et la force de volonté nécessaires à la pratique du bien, parce que notre cœur devenu libre n'enchaînera plus la volonté dans les liens de ses affections déréglées. Alors enfin, toutes choses étant bien ordonnées selon Dieu, la paix se fera dans le royaume intérieur de notre âme, Dieu le gouvernera en Souverain et en Père, sa volonté en sera l'unique loi, toutes nos puissances ou facultés spirituelles pleinement soumises se porteront d'un commun accord et dans un même élan d'obéissance filiale à exécuter tout ce qu'il commande ; ce sera le *règne de Dieu en nous*. — « *Adveniat regnum tuum.* » (Math. VI. 10.)

V

Une instruction religieuse solide et aussi complète que possible, principalement en ce qui touche à la pratique des devoirs si nombreux et parfois si délicats de la vie chrétienne, est encore

une des conditions indispensables de la vraie piété. Que d'inquiétudes inutiles, de scrupules mal placés, mais aussi, hélas ! que de funestes illusions proviennent de l'ignorance où sont la plupart des âmes pieuses sur la conduite à tenir, pour marcher en assurance dans la voie des commandements de Dieu ! Combien de ces âmes se trouvent arrêtées au début de leur carrière, qui auraient pu s'élever bien haut dans la perfection chrétienne, si elles en avaient appris le chemin, ou si elles avaient mieux connu le prix inestimable de la vraie et parfaite dévotion envers Dieu.

Les âmes pieuses ne négligeront donc rien pour s'instruire à fond de leurs devoirs, soit par des instructions ou conférences spéciales, lorsqu'il s'en fera auxquelles elles puissent assister, soit surtout par la lecture des ouvrages ascétiques, où elles peuvent si aisément recueillir les meilleurs fruits de la doctrine et de l'expérience acquise par les saints. Le temps ne leur manquera pas pour consacrer un quart d'heure chaque jour à ces lectures, si elles ont soin, comme c'est leur devoir, de retrancher absolument toute lecture de livres profanes et frivoles, romans, feuilletons, gazettes, etc.., qui ne servent qu'à

nourrir l'imagination, au détriment de la vraie piété.

VI

Elles veilleront d'une manière toute particulière à ne se relâcher point de leur ferveur et résolution au service de Dieu. Pour cela, chaque matin à la prière ou à l'oraison, elles renouvelleront de tout leur cœur le ferme propos d'être fidèles pendant le jour à bien accomplir la volonté et les commandements de leur Père céleste, et elles lui demanderont avec instance la grâce de cette fidélité, particulièrement dans les choses où elles sont plus sujettes à faillir.

Le soir, avant de prendre leur sommeil, elles examineront avec soin toutes les actions de leur journée; elles remercieront Dieu des grâces reçues, elles s'humilieront devant lui et demanderont sincèrement pardon de tout ce qui a pu l'offenser dans leur conduite; puis s'étant proposé de mieux faire avec l'aide de sa grâce, elles imploreront sa bénédiction paternelle, afin de s'en-

dormir dans la paix et l'amitié de leur Seigneur et de leur Père infiniment bon.

VII

Elles feront bien aussi, pour multiplier les secours spirituels, de s'agréger à quelque association ou confrérie de dévotion; par exemple, à la Congrégation de la Très Sainte Vierge, au Saint Rosaire, à la confrérie du Très Saint Sacrement, au Tiers-Ordre de saint François, à celui de saint Dominique ou du Carmel, etc... Ce sont autant de moyens excellents, approuvés et bénits par l'Église, d'exercer la piété envers Dieu, Notre Seigneur, et sa très sainte Mère. Il convient d'en user dans une juste mesure, c'est-à-dire autant qu'ils peuvent nous être utiles, sans surcharger notre piété de pratiques extérieures qui en sont les feuilles, non les fruits ni la racine; sans nuire non plus aux devoirs qui nous lient par ailleurs et auxquels nous devons satisfaire tout d'abord, parce qu'ils sont pour nous l'expresse volonté de Dieu.

VIII

Plus que les chrétiens ordinaires, ceux qui font profession de piété et de dévotion doivent se considérer comme vrais enfants de la sainte Famille de Nazareth. Ainsi, ils auront à cœur de former leur vie sur le modèle de Jésus, Marie, Joseph, et de se conduire en toutes choses par le même esprit de pureté, d'obéissance et d'amour.

Comme Jésus, Marie et Joseph, ils mettront leur pureté et leur innocence sous la sauvegarde de la prière, suppliant Dieu instamment et tous les jours de les garder dans sa grâce et de ne permettre pas qu'ils soient vaincus par les tentations du dedans ou du dehors.

L'esprit d'obéissance leur fera aimer le travail et fuir avec grand soin l'oisiveté; car c'est pour travailler, et non pour ne rien faire, que Dieu nous a placés sur la terre. Une âme pieuse doit toujours être occupée. A Nazareth, il ne reste aucun temps pour l'oisiveté; la prière et le travail remplissent toutes les heures de la journée.

En esprit d'amour, ils pratiqueront surtout

une grande douceur et charité à l'égard du prochain, se souvenant de ce que dit l'apôtre bien-aimé : « Celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit de ses yeux, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? C'est pourquoi Dieu nous a fait ce commandement : « Aimez votre frère, et vous aimerez Dieu. » (I. Joan. IV. 20-21.)

D'ailleurs, entre toutes les vertus que Jésus a pratiquées et dont il a voulu nous laisser l'exemple, il en est une particulièrement où il s'est fait notre maître et notre modèle : « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur. » (Matth. XI. 29.) Un cœur doux, parce qu'il est humble, et assez humble en lui-même, pour être doux avec le prochain, c'est la fleur de la charité chrétienne, c'est le plus beau fruit du véritable amour de Dieu. On reconnaît à cette marque les vrais disciples de Notre Seigneur, les légitimes enfants du Père céleste. — « *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* » (Joan. XIII. 35.)

IX

Mais cette charité à l'égard du prochain doit encore se manifester par la pratique des bonnes œuvres. « Comment, dit l'apôtre bien-aimé, la charité de Dieu peut-elle habiter en celui qui, possédant les biens de ce monde, demeure sans entrailles pour ses frères dans le besoin? Mes petits enfants, n'aimons pas de bouche et en paroles, mais en vérité et en œuvres. » (I. Joan. III. 17-18.)

Toute âme pieuse se fera donc une obligation rigoureuse de venir en aide au prochain dans la mesure où ses moyens le lui permettront. Il y a mille manières de se rendre utile aux autres, soit par les œuvres de miséricorde corporelle, soit par les œuvres de miséricorde spirituelle, et il serait bien étonnant que de toutes ces manières aucune ne pût nous convenir. Mais c'est à chacun de considérer devant Dieu ce qu'il peut et doit faire en ce genre.

A tout le moins, nul ne s'excusera de prier souvent pour tous ses frères, afin que Dieu, suppléant à son insuffisance personnelle, les secoure

dans leurs nécessités spirituelles et temporelles. Et entre toutes les formes de la charité chrétienne, la dévotion envers les âmes du purgatoire est une de celles qui doivent être particulièrement chères aux personnes pieuses.

X

Enfin, parce que notre mauvaise nature nous porte incessamment à secouer le joug de la loi divine ou, du moins, à relâcher les liens qui nous attachent au service de Dieu, pour donner plus de liberté à nos sens et à leur convoitise, nous avons besoin d'une vigilance toute particulière, qui prévienne ou répare les brèches faites à notre âme par cet ennemi domestique.

Quelques jours de retraite annuelle serviront beaucoup à cela, et l'on ne saurait trop en recommander l'usage aux personnes de piété. Trois choses surtout sont à faire dans ces retraites :

1° Se renouveler dans la connaissance et le sentiment intime des grandes obligations qu'elles ont envers Dieu, leur Père du ciel, et envers Jésus-Christ, leur Sauveur et leur frère ;

2° Faire le compte de leur vie et examiner devant Dieu l'état présent de leur âme : ses fautes, ses faiblesses, ses dispositions bonnes ou mauvaises; si elle a été fidèle ou non à ses résolutions, si elle a gagné ou perdu en générosité et en ferveur au service de Dieu, etc...

3° Prendre de nouvelles résolutions et un plus ferme propos pour leur conduite future, prévoir les difficultés et les obstacles, déterminer les moyens à employer pour les vaincre ; resserrer toujours davantage leur union avec Notre Seigneur dans l'esprit de la sainte Famille de Nazareth, et amasser ainsi une ample provision de force et de courage pour leur persévérance durant l'année qui va s'écouler.

Les âmes pieuses ne s'effraieront point de toutes les recommandations et pratiques qui leur sont ici indiquées. Elles peuvent paraître dures et difficiles à la nature ; mais la grâce de Notre Seigneur les remplit de suavité, la ferveur au service de Dieu, notre Père, les rend faciles et l'habitude nous en fait bientôt une sorte de nature surnaturalisée, où l'on trouve plus de douceur et de contentement que les mondains n'en peuvent goûter à satisfaire leurs

passions charnelles et leurs misérables désirs. — « *Gustate et videte*, dit le Psalmiste, *quoniam suavis est Dominus*. — Goûtez et voyez, combien le Seigneur est aimable. » (Ps. 33. 9.) Et le Sauveur Jésus nous assure également « que son joug est doux et son fardeau léger ». — « *Jugum enim meum suave est et onus meum leve.* » (Matth. xi. 30.)

CHAPITRE IV

TROISIÈME DEGRÉ : DÉVOUEMENT ABSOLU

Voici par excellence les véritables enfants de Nazareth, les vrais frères et sœurs du Christ Jésus, ceux qui accomplissent en perfection et comme lui, non seulement les volontés, mais aussi le bon plaisir du Père céleste. — « *Qui sunt fratres mei ?... quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cælis est, ipse meus frater et soror est.* » (Matth. xii. 48.)

Leurs désirs, leurs efforts n'ont pas d'autre but que de devenir en toute chose semblables à Jésus, de conformer autant que possible leur vie à la sienne ; et parce qu'ils aspirent à réaliser dans sa plénitude leur titre d'enfants de Dieu, c'est Jésus, le premier né du Père, qu'ils veulent imiter. Leur perfection n'aura pas d'autres limites, ni d'autre modèle que la perfection

divine descendue du ciel et réduite aux proportions de notre nature humaine, dans la personne du Fils de Dieu incarné.

Mais quels conseils leur donner, quels moyens pratiques suggérer, qui les puissent aider dans un si grand et si généreux dessein? Dire qu'ils doivent plus que les autres accomplir tout ce qui a été marqué ci-dessus et se rendre plus qu'eux parfaits dans le respect et dans l'obéissance à Dieu, leur Père, c'est chose évidente, mais ce n'est pas assez. Faisant cela, ils resteraient encore dans la voie commune et ordinaire; or, celle où ils se trouvent engagés est d'une autre sorte, plus élevée, mais aussi plus étroite et plus difficile. La nature avec ses faiblesses et chargée encore de ses misères y serait un grand obstacle; à chaque pas elle les arrêterait en chemin. Il faut jeter bas l'une après l'autre toutes ces misères et s'alléger d'autant; il faut surtout se couvrir de force, en remplaçant la nature par la grâce, en se dépouillant de soi pour se revêtir de Jésus-Christ, Notre Seigneur. — « *Expoliantes vos veterem hominem. Induimini Dominum Jesum Christum.* » (Coloss. III. 9; — Rom. XIII. 14.) Tout le travail de la perfec-

tion des âmes est dans ces deux mots : se dépouiller de soi, revêtir Jésus-Christ.

Se dépouiller de soi, c'est n'avoir plus ni esprit ni volonté propres, c'est par conséquent ne plus agir d'une manière purement humaine et naturelle, d'après les seules lumières de la raison et sous l'empire des affections que produit la nature.

Revêtir Jésus-Christ, c'est prendre son esprit et vivre de sa vie, car ceux-là seuls peuvent comme lui se dire les enfants de Dieu, qui ont reçu l'Esprit de Dieu et en toute chose se laissent conduire à ses inspirations. — « *Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* » (Rom. VIII. 14.)

Ainsi, pour les âmes qui aspirent à la perfection, le tout consiste à se placer entièrement sous l'influence et dans la dépendance de l'Esprit de Jésus-Christ, à s'abandonner à lui et à lui permettre de faire d'elles, en elles et par elles, tout ce qu'il a fait en Notre Seigneur. Plus donc d'esprit propre, plus d'amour-propre, ce sont les ennemis capitaux de la perfection; et parce que nul ne peut servir à la fois deux maîtres opposés, la vie spirituelle est une guerre continuelle et acharnée contre ces tyrans de notre

âme, afin de laisser régner en nous l'esprit de Jésus-Christ et l'amour de Jésus-Christ.

Certes, l'œuvre est grande, admirable et toute divine; mais il faut, pour y réussir, une volonté et des moyens d'une efficacité particulière. Les pratiques extérieures de la piété chrétienne seraient insuffisantes ; c'est notre vie tout entière qu'il s'agit de transformer, en lui donnant une direction et un mode d'agir nouveaux, surnaturels et divins.

Allons donc à Nazareth, Jésus nous y instruira; nous écouterons sa parole, comme Marie et Joseph, nous verrons ses actions et profiterons de ses exemples, pour faire ce qu'il a fait, pour vivre comme il a vécu. Peu à peu son esprit deviendra notre esprit, son amour sera notre unique amour et, le cœur tout rempli de Dieu, nous marcherons alors sans peine, nous courrons dans la voie du bon plaisir divin jusqu'au terme heureux, où nous remporterons le prix de nos efforts. — « *Sic currite, ut comprehendatis.* » (I. Cor. IX. 24.)

Toute la vie de Jésus et le secret de sa perfection incomparable sont compris dans ces trois choses: — 1° *son principe,* sa cause première

et son mobile universel, qui est l'amour ; — 2° *sa fin*, le but unique auquel tout dans cette vie a été rapporté et qu'elle a réalisé de la manière la plus parfaite : c'est la gloire de Dieu, son Père, dans la rédemption du genre humain ; — 3° *ses moyens*, c'est-à-dire tout ce qu'il a dû faire pour parvenir au but et accomplir son œuvre. Certes, il a fait et il a souffert beaucoup, mais tout est résumé dans cette parole : « *quæ placita sunt ei, facio semper*, » il a accompli sans en omettre un iota le bon plaisir de Dieu, son Père.

Notre perfection doit ressembler à celle de Jésus, notre frère et notre modèle ; donc toute notre vie doit également se conformer à la sienne, dans son principe, dans sa fin et dans ses moyens. Quel que soit, d'ailleurs, le genre de vie auquel la divine Providence nous a appelés, dès lors que nous tendons à la perfection suprême, nous n'avons tous qu'une voie pour y parvenir, et cette voie c'est Jésus-Christ. — « *Ego sum via... nemo venit ad Patrem, nisi per me.* » (Joan. XIV. 6.) — Tous, sans doute, ne l'imitent pas au même degré et dans les mêmes choses ; c'est ce qui fait la diversité des vocations et des genres de vie, même dans la classe

des parfaits. Mais tous néanmoins le doivent imiter et reproduire les traits essentiels de sa vie, dans ce qui est le principe et le fondement de sa perfection surnaturelle, c'est-à-dire dans les trois choses que nous avons dit la résumer tout entière.

Là donc toutes les âmes qui tendent à la perfection peuvent et doivent se rencontrer. Différentes en tout le reste, par les pratiques et les œuvres extérieures de religion, que chacune accomplit selon sa règle et conformément à sa vocation spéciale, elles se ressemblent cependant par ce côté commun à toutes, qu'elles ont avec Jésus-Christ un même principe d'action, qui est l'amour, un même but, la gloire de Dieu, le Père, et des moyens semblables d'y travailler par une égale attention à faire en toutes choses le bon plaisir divin. Toute leur perfection, à elles aussi doit venir de là ; c'est pourquoi on ne saurait trop le leur répéter, et mieux elles le comprendront, plus elles seront capables avec le secours divin d'y tendre sans cesse et d'y parvenir un jour.

Le sujet est d'importance, assurément, et il offre matière à de sérieuses considérations. Nous

nous y arrêterons donc quelque peu. Ce que nous en dirons ouvrira peut-être la voie à beaucoup d'âmes religieuses, pour se faire une intelligence plus vraie et plus complète de la perfection à laquelle elles sont appelées. Car, combien ne deviennent jamais parfaits, parce qu'ils n'ont jamais bien compris ce que Dieu leur demandait? Et il arrive ainsi que beaucoup d'efforts sont dépensés en pure perte, beaucoup de bonnes volontés n'atteignent pas leur but, avec cette plénitude du moins qu'aurait pu leur assurer une vue claire et distincte de la voie à suivre.

CHAPITRE V

« *PATER NOSTER, QUI ES IN CŒLIS* »

Considérons Jésus, notre modèle. Pourquoi sa naissance à Bethléem, sa vie de trente années à Nazareth, les travaux et les fatigues de son ministère public ? Pourquoi sa passion, pourquoi sa mort et la mort de la croix ? Dieu le Père avait-il fait à son Verbe un commandement, auquel celui-ci fût pressé et obligé d'obéir? Non; il était libre et, s'il s'est offert, c'est qu'il l'a voulu. — « *Oblatus est quia ipse voluit.* » — (Is. 53. 7.)

Y trouvait-il, du moins, quelque intérêt et un avantage assez considérable pour le décider à entreprendre ce qu'il a accompli? Mais quel intérêt pouvait avoir le Fils de Dieu, et quel profit retirer de ce qu'il a fait pour nous ? Sa gloire était infinie et son bonheur sans mesure dans le sein du Père, où il reposait de toute éternité. Nous n'y avons rien ajouté, il ne s'attendait à rien

recueillir : c'est pour donner et non pour recevoir, qu'il s'est fait homme comme nous.

Quelle a donc été la pensée, le sentiment moteur de toute sa vie ? L'amour : il a aimé et il s'est livré pour nous. — « *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.* » — (Ephes. v. 2.) Inutile de revenir ici sur ce sujet ; nous l'avons traité déjà, en parlant des grandes leçons que Jésus nous donne à Nazareth (2e partie, chap. IV, § 5). Tout ce qui est dit là ne convient à personne autant qu'aux âmes parfaites, ou qui travaillent à le devenir.

S'il est vrai, en effet, que le secret de l'incomparable perfection acquise par l'Humanité sainte du Sauveur est tout entier dans son cœur, c'est-à-dire dans son amour pour Dieu, son Père, et pour nous, ses frères, il est vrai aussi que nul homme sur la terre ne saurait autrement imiter cette perfection de l'Homme-Dieu, qu'en s'inspirant de son amour, en formant son propre cœur à l'image du cœur de Jésus.

C'est là un point d'une extrême importance dans la vie spirituelle, de lui dépend tout le reste ; car nos progrès en perfection se mesureront toujours au degré de charité ou d'amour que nous

aurons atteint. D'autant que la perfection elle-même, comme Dieu, se définit par l'amour. « *Deus charitas est.* » (I. Joan. IV. 16.) Il sera bon par conséquent, d'y insister et de montrer aux âmes engagées dans la vie parfaite, la seule voie qui les puisse conduire au terme, promptement et infailliblement (1).

Il y a, avons-nous dit, trois voies par lesquelles nous pouvons marcher dans le service de Dieu et parvenir au salut : la voie de la crainte, la voie de l'espérance et celle de l'amour. Sans doute, aucun de ces motifs n'exclut les deux autres, car la foi, l'espérance et la charité qui les produisent ne peuvent être séparées dans le cœur des fidèles enfants de Dieu. Mais parce que dans les âmes, c'est tantôt un motif et tantôt l'autre qui domine et fait agir, on a raison de désigner chacune de ces trois voies par l'espèce de sentiment qui s'y rencontre le plus.

Des trois, la meilleure est sans contredit la voie d'amour; personne néanmoins, dans les commencements, n'est le maître de choisir sa

(1) Consulter, en particulier, un excellent opuscule du père Grou, de la Compagnie de Jésus, intitulé : *Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu.*

voie. Il est des âmes que Dieu conduit d'abord par la crainte, d'autres qu'il attire à lui par l'espérance, d'autres enfin qu'il s'attache immédiatement par l'amour. Comme il est le maître de ses dons, il fait ce qu'il veut, et il les distribue selon qu'il le sait plus opportun pour notre bien. Mais son intention n'est pas de laisser les âmes dans la crainte ni dans l'espérance. Il veut leur perfection ; il faut donc que, dans le progrès de la voie, l'amour gagne toujours le dessus, qu'il modère d'abord, qu'il transforme enfin la crainte, qu'il ennoblisse et purifie l'espérance. La grâce nous est donnée pour cela ; à nous d'y correspondre et de la seconder.

La voie d'amour a cela de particulier, qu'elle renferme tout ce qu'il y a de bon dans les deux autres, en le perfectionnant, et qu'elle est, en outre, la voie la plus assurée, la plus simple et la plus douce, que nous puissions suivre pour parvenir au but, c'est-à-dire à la sainteté.

I

L'amour contient la crainte ; non la crainte

servile et imparfaite, mais la crainte filiale, la crainte de déplaire à Dieu, qu'on aime comme un Père. Cette crainte, fille de l'amour, est autrement délicate que la crainte des châtiments divins. Elle fait éviter avec un soin extrême les fautes les plus légères, les moindres imperfections volontaires. Elle ne resserre pas, elle ne glace pas le cœur; elle le dilate et l'embrase. Elle ne cause ni trouble ni inquiétude, même après une faute, mais elle ramène doucement l'âme à Dieu par un repentir sincère et paisible. L'âme alors veut satisfaire à Dieu, le dédommager promptement, abondamment, de la peine qu'elle lui a causée ; mais elle ne s'agite point, ne se tourmente point, elle n'a rien perdu de sa confiance en la Bonté infinie du Père, qui est dans les cieux, et le pardon qu'elle en reçoit est un nouveau motif de l'aimer davantage.

L'amour aussi contient l'espérance et il lui ôte tout ce que l'amour-propre y mêle de vues mercenaires. L'âme qui aime Dieu ne calcule pas avec lui, parce qu'en multipliant ses bonnes œuvres elle ne songe pas seulement à accumuler des mérites, elle veut par-dessus tout lui plaire sans mesure. Et néanmoins ses mérites ne sont

pas perdus; elle sait, au contraire, que plus sa vie est véritablement dévouée, plus elle a de prix devant Dieu.

Quelque bien que l'âme aimante ait fait jusque là, ce n'est rien à ses yeux; plus elle donne à Dieu, plus elle se sent obligée de donner encore. Aussi, loin de tirer vanité de son dévouement, elle s'en humilie plutôt, comme si elle n'était, selon la parole du Maître, qu'un serviteur inutile, qui a rempli son devoir et rien de plus. Sa confiance n'est pas en elle-même, ni dans ses bonnes actions, dont elle aperçoit les mille défauts; elle est tout entière dans la miséricorde et l'amour de Notre Seigneur, qui veut bien lui appliquer ses mérites, pour donner aux faibles efforts dont elle est capable du prix et une valeur auprès de Dieu, son Père.

Ainsi encore, dans le ciel qu'elle espère avec une assurance qui vient de l'amour, elle envisage beaucoup moins la récompense de sa fidélité que le bonheur d'aimer Dieu sans entraves et d'en être aimé toujours. Et ce n'est pas seulement son intérêt qui l'y attire, c'est la gloire de Dieu, le bon plaisir divin s'accomplissant dans la félicité des saints d'une manière pleine et par-

faite. Aussi, le ciel, dans sa pensée, est-il inséparable du bon plaisir de Dieu; elle le trouverait partout où est ce bon plaisir, fût-ce dans les souffrances d'ici-bas, fût-ce même dans les tourments de l'enfer, s'il était possible.

En vérité, quelle espérance dans l'amour! quelle perfection dans cette voie et qui ne se rencontre nulle part ailleurs !

II

La voie d'amour est la plus assurée : « Aimez et faites tout ce que vous voudrez, » a dit saint Augustin. N'est-ce pas trop avancer et n'y a-t-il pas une certaine imprudence à se fier tant à l'amour ? Quoi ! on pourrait ainsi lâcher bride à son ardeur, ouvrir le champ devant lui et être assuré qu'il courra droit au but ? — Oui, certes, parce qu'en aimant vous ne voudrez jamais rien de contraire à l'amour, ou vous cesserez d'aimer.

Qui aime Dieu est si loin de faire le mal ou de le vouloir, que la seule pensée lui en fait horreur. Pour rien au monde il ne consentirait, je ne dis pas à offenser Dieu, son Père, mais même à

lui causer aucune peine, aucun déplaisir : Telle action, il le sait, déplait à Dieu; cela suffit, inutile de lui en parler, sur ce point il ne bronche pas, il ne transige pas. « *Quiconque est vraiment l'enfant de Dieu*, dit l'apôtre bien-aimé, *ne pèche point, car la semence de Dieu est en lui; même il ne saurait pécher, parce qu'il est né de Dieu.* » (I. Joan. III. 9.)

Quelle assurance, quelle tranquillité et quelle paix ne donne pas à l'âme aimante ce sentiment de l'amour, qui la lie si étroitement, si indissolublement à Dieu, son Père, à Jésus, son frère, qu'elle peut s'écrier avec le grand Apôtre: « Qui donc me séparera de l'amour de Jésus-Christ? La tribulation? Les angoisses? La faim, le dénûment ? Les périls, la persécution, le glaive?... Non, ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ, Notre Seigneur ! » (Rom. VIII. 35. 39.)

Elle a ses infirmités, elle a ses misères, sans doute, et trop souvent, à son gré, elle doit s'humilier devant Dieu, s'avouer coupable et demander pardon des négligences, même des fautes qui échappent à sa faiblesse. Mais elle sent bien,

son cœur en est garant, que rien de tout cela ne détruit ni ne diminue son amour : le cœur n'y est pas, il reste à Dieu et tout se passe comme en dehors de lui. Aussi a-t-il bientôt fait de réparer les torts de la pauvre nature, à laquelle d'ailleurs Dieu ne tient pas rigueur.

Au contraire, d'où viennent les peines de conscience, les anxiétés, les scrupules bien ou mal fondés, qui désolent tant d'âmes chrétiennes et les arrêtent au chemin de la perfection ? De notre lâcheté et d'un reste d'amour-propre, de recherche de nous-mêmes.

Aimant trop peu, nous refusons à Dieu ce qu'il demande. Sa grâce nous presse néanmoins, nous faisons mille promesses, nous prenons mille résolutions, que nous n'avons pas le courage de tenir. Comment alors rentrer en nous-mêmes, sans y entendre ces reproches intérieurs qui nous suivent partout? Que de doutes, que d'embarras, de perplexités et de remords assiègent ainsi les âmes, qui veulent accorder la nature avec la grâce, l'amour de Dieu avec l'amour de soi !

Pour en sortir, il n'y a que deux partis : ou abandonner toute idée de perfection, suivre le

courant de la nature et fermer les yeux désormais sur l'état de son âme, c'est-à-dire aller en aveugle par des voies semées d'écueils ; ou bien se donner sans réserve au divin amour, briser les derniers liens qui enchaînent le cœur aux choses terrestres et se mettre résolument à la suite de Notre Seigneur, pour monter avec lui l'étroit sentier qui mène au royaume des cieux. Entre les deux peut-on hésiter, et le choix n'est-il pas fait ?

Seul aussi l'amour peut tranquilliser les âmes timorées sur leurs dispositions intérieures. C'est, de leur part, curiosité mal placée, recherche de soi et amour-propre secret, de vouloir connaître leurs progrès, comment elles sont avec Dieu, s'il est content d'elles ; de s'inquiéter à tout propos, sur leur vie passée, dont peut-être elles n'ont pas assez réparé les torts, sur leurs fautes et leurs misères présentes, qui leur semblent incompatibles avec l'amour de Dieu, sur les tentations auxquelles elles demeurent assujetties, sur les épreuves du dedans et du dehors que Notre Seigneur leur envoie, mais qu'elles ne savent pas reconnaître et qu'elles prennent pour un juste délaissement de sa part, sur toutes

choses, en un mot, dont elles se font un motif de craindre et d'appréhender les plus funestes conséquences.

Hélas ! pauvres âmes, que n'aiment-elles de tout leur cœur celui qu'elles craignent tant de ne pouvoir aimer ! L'amour leur apprendrait à se confier, à s'abandonner à lui, à s'oublier elles-mêmes pour ne penser qu'à lui ou, du moins, à ne s'occuper d'elles-mêmes que le juste nécessaire, pour se connaître, se corriger, s'avancer, mais non pas pour satisfaire leur amour-propre et chercher des assurances qui, ne venant pas de Dieu, sont sujettes à l'illusion.

Eh quoi ! n'y a-t-il pas assez d'amour dans le cœur de notre Père du ciel, ni assez de tendresse dans celui de notre frère de Nazareth, pour qu'une âme droite et sincère ne puisse mettre en eux toute sa confiance, rejeter toute inquiétude et reposer tranquille dans la certitude d'un mutuel amour ? Il est vrai, on ne plait à Dieu que si l'on est fidèle à accomplir en toute chose sa volonté sainte. Mais cette volonté, qui donc est assuré de la faire toujours et de ne faire qu'elle, sinon celui qui aime ? « N'ayez de Dieu que des pensées de bonté et d'amour, dit le

Sage, et cherchez-le en toute simplicité de cœur; car il se laisse trouver à ceux qui le cherchent sans feintise, et il se montre à qui met en lui sa confiance. » (Sap. I. 1.-2.)

Accomplir en toutes choses la volonté du Père céleste et satisfaire tous ses désirs, c'est le bien de l'amour, une nécessité aussi impérieuse que de donner au corps la nourriture qui le fait vivre. Otez à celui-ci le pain de chaque jour, il languit et meurt; enlevez Dieu et sa volonté sainte à l'amour, que lui reste-t-il pour vivre? « Je mange d'un pain que vous ne connaissez pas, disait le Sauveur à ses disciples; ma nourriture, à moi, c'est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé et d'accomplir jusqu'au bout l'œuvre qu'il m'a confiée. » (Joan. IV. 32-34.)

Et l'âme affamée de cet aliment céleste pourrait craindre de se le voir refuser par son Père céleste? Non, certes; car celui qui donne aux petits des oiseaux leur nourriture de chaque jour, celui qui engage sa Providence à notre service pour tous les besoins de la vie présente et qui nous fait un commandement de la confiance en sa sollicitude paternelle (Matt. VI. 25-34), jamais ne refusera aux plus aimants et aux plus aimés

de ses enfants le pain de l'amour, sa très sainte et tout aimable volonté : « bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés! » (Matth. v. 6.)

Oh! sans doute, Dieu ne fait pas aux âmes parfaites une révélation particulière de ses volontés ; il ne leur députe pas non plus un ange, pour les leur intimer. Mais il nous donne pour cela trois lumières; elles suffisent à nous découvrir dans tous les cas sa très sainte volonté et son bon plaisir.

La première est la *lumière de la raison*, qui nous fait discerner le bien et le mal, ce qui est nécessaire ou convenable pour le service de Dieu et, entre plusieurs choses bonnes, laquelle est meilleure, plus glorieuse à Dieu, plus utile à nous-mêmes ou au prochain, plus conforme surtout au modèle de toute perfection, Jésus-Christ; laquelle par conséquent, nous pouvons choisir et pratiquer, comme plus agréable à notre Père du ciel.

La deuxième *lumière* est celle de *la foi*. Elle nous révèle la volonté de Dieu dans ses commandements, dans les préceptes de l'Église, dans les ordres et la direction de nos supérieurs légitimes,

dans les devoirs de notre état et condition particulière. Plus encore, elle nous présente Jésus-Christ et sa vie sur la terre, comme l'expression achevée du bon plaisir divin, comme un livre toujours ouvert où Dieu, le Père, a inscrit ses pensées, ses sentiments, ses désirs les plus intimes, non seulement sur son Fils incarné, mais sur nous tous, ses enfants d'adoption, en qui, selon ses éternels desseins, il veut former une image parfaite de ce Fils bien-aimé.

Enfin, la troisième *lumière* est toute *intérieure*. Dieu la fait briller au plus profond de notre âme, par les bonnes pensées que sa grâce nous suggère, par les saintes inspirations qu'elle nous envoie. C'est cette lumière intime qui donne à notre esprit l'intelligence de plus en plus claire des vérités de la foi; c'est elle qui propose à la volonté le bien parfait, qui le lui montre dans toute sa splendeur, qui l'excite à le vouloir, à le chercher; c'est elle enfin qui nous communique pour connaître Dieu et sa volonté « l'esprit de sagesse et de révélation, les yeux illuminés du cœur, par lesquels seuls nous pouvons comprendre la grandeur de notre vocation divine, les richesses infinies, les gloires incomparables

réservées aux saints dans l'héritage céleste, les grandes choses que la vertu toute puissante de Dieu a faites en nous, qu'elle veut faire encore, afin de nous rendre les membres vivants et parfaits du corps mystique du Christ, l'Église éternelle. » (Ephes. I. 17-23.)

Grâce à cette triple lumière, la voie du juste est comme la splendeur du soleil, qui s'avance et croît en éclat jusqu'au jour parfait. « *Justorum autem semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem.* » (Prov. IV. 18.) L'amour l'y a fait entrer, l'amour l'y maintient et l'y conduit ; l'amour aussi lui fera toucher le but et remporter le prix de sa vaillance.

III

Enfin, la voie d'amour est la plus douce, la plus facile. La plus douce, parce que notre cœur étant fait pour aimer, qui nous prend par le cœur est sûr de nous conduire où il lui plait. La volonté suit alors sans peine, se laissant mener doucement, mais très efficacement vers ce que Dieu désire.

La plus douce encore, parce qu'elle met le cœur à l'aise, et l'amour seul en est capable. La crainte gêne et tient à distance ; l'espérance elle même n'est pas sans inquiétude de voir lui échapper ce qu'elle espère ; mais l'amour, possédant le bien qu'il aime, ne connaît ni les tremblements de la crainte, ni les alarmes de l'espérance réduite à elle-même. « Les fruits de l'Esprit saint, dit l'Apôtre, sont: *l'amour, la joie et la paix.* » (Gal. v. 22.)

L'amour est le premier don du Saint Esprit, car lui-même est amour et il ne nous est donné que pour nous faire aimer. Mais une fois dans le cœur, l'amour y produit la joie ; et quelle joie ! Joie pure, joie intime, joie inaltérable, un avant-goût de celle des Bienheureux. L'amour produit aussi la paix. Jamais l'amour ne trouble ni n'inquiète. Le trouble de l'âme vient ou d'une mauvaise conscience, ou de l'amour-propre, ou du démon. Or, l'amour ne vit que dans une conscience pure, il fait la guerre à l'amour-propre, il se rit des suggestions du diable, qui ne peut rien contre lui. La paix, c'est le bien de Dieu ; et à qui la donne-t-il, sinon à ses amis? — « *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis...*

non turbetur cor vestrum, neque formidet. » (Joan. XIV. 27.) — « Je vous laisse la paix — c'est l'héritage de Notre Seigneur mourant à ses bien-aimés disciples — je vous donne ma paix... que votre cœur ne se trouble point, qu'il ne craigne point. »

Cette voie d'amour est aussi la plus facile. Si quelque chose peut nous faciliter la pratique de la vertu, sans contredit c'est l'amour. Il est de sa nature noble, fort, généreux; rien ne lui coûte, dès qu'il s'agit de plaire au bien-aimé, et il souffrira tout plutôt que de lui déplaire. Voyez l'amour d'un père, d'une mère, d'une épouse; de quoi n'est-il pas capable, malgré la faiblesse et l'impuissance de ceux qui aiment ? Et l'amour divin, qui a pour objet l'infiniment aimable, qui est allumé dans le cœur par Dieu même, nourri de toute la suavité de sa grâce, animé par les motifs les plus puissants sur le cœur de l'homme, ne ferait pas autant et plus encore que cet amour humain ?

« Quelle grande chose que l'amour, quel bien au-dessus de tous les biens! Seul, il rend léger ce qui est lourd et soulève avec une égale facilité les poids les plus divers. Il porte sa charge sans

fatigue, il change l'amertume en suavité et douceur.

« L'amour de Jésus est noble, il aspire à faire de grandes choses et ses désirs de perfection sont insatiables. L'amour veut monter toujours, il souffre d'être retenu dans ces régions basses et étroites. L'amour veut être libre, sans aucun lien des affections terrestres, qui feraient obstacle à ses élans intérieurs ; les biens du temps l'enchaîneraient dans mille embarras, et les misères de la vie étoufferaient ses ardeurs.

« Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, rien n'est plus élevé ni plus étendu. Le ciel et la terre n'ont rien de plus agréable, de plus parfait et de meilleur que l'amour. Car l'amour est né de Dieu, et c'est en lui seul, par-dessus toutes les créatures, qu'il trouve son contentement et son repos.

« Celui qui aime, court, vole, et toujours il est dans la joie; il est libre et rien n'entrave sa liberté. Il donne tout pour tout, et il possède tout en tout, parce qu'au-dessus de tout il repose dans le bien unique et souverain, de qui découle et procède tout bien. Mais le don n'est pas ce qu'il considère ni ce qu'il aime; entre

tous les dons, il regarde au seul donateur.

« L'amour ne connaît pas de mesure; sa ferveur est sans bornes. Il ne sent pas le fardeau, il ne compte pas sa peine, il ne calcule pas ses forces; rien ne lui est impossible, car tout lui est permis et il peut tout. Aussi est-il capable de tout et on le voit réussir, où celui qui n'aime point échoue et demeure sans force.

« Mais il faut aimer, pour comprendre le prix de l'amour. Oh! quel cri aux oreilles de Dieu, quand l'âme affectueuse soupire dans son ardeur : « Mon Dieu, mon Amour! Vous tout à moi, et moi tout à vous! » (Imit. Chr. lib. III. chap. 5.)

Bref, l'amour est la seule voie qui mène à la souveraine perfection. Qui, sinon l'amour, peut exalter et enivrer les âmes jusqu'à cette *folie de la croix*, dont parle l'Apôtre? Folie plus sage que toute sagesse humaine; elle a son modèle dans le Christ et elle fait la gloire des âmes que le divin Amour conduit aux plus hauts sommets de la sainteté chrétienne. — « *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* » (Gal. VI. 14.)

Vous donc, qui aspirez à suivre Notre Seigneur de plus près et à franchir avec lui tous les degrés de la perfection, entrez dans cette voie de l'amour et marchez-y généreusement jusqu'au bout. Elle est, à la vérité, dure aux sens, mais suave à l'esprit ; la sensualité et l'amour-propre couvrent d'épines ses abords, mais la grâce y surabonde, elle brisera ces épines et vous frayera le chemin. Ce ne sera pour la nature que travaux pénibles, que luttes incessantes, mais où l'âme néanmoins trouvera son repos et le cœur un contentement ineffable, parce qu'il y jouira de son Bien-aimé, dans une union chaque jour plus intime et plus délicieuse.

Que de saints vous ont précédés dans cette voie ! En est-il un seul qui ait été frustré de son espérance? Un seul qui se soit repenti de sa générosité et de son courage ? Un seul qui n'ait redit plutôt avec le Prophète-Roi : — « *Funes ceciderunt mihi in præclaris : etenim hæreditas præclara est mihi... Benedicam Dominum, qui tribuit mihi intellectum?* » — Oh ! qu'admirable est mon partage et combien mon héritage est magnifique ! Béni soit Dieu, qui m'a donné de le connaître et de l'aimer ! (Ps. xv. 6.) — ou

encore avec l'Apôtre : « *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* — Au milieu de toutes mes peines et tribulations, je surabonde de joie, je suis rempli de consolation ? » — (II. Cor. VII. 4.)

Que craignez-vous? Ce qu'ils ont fait, vous le ferez. Notre Seigneur vous y invite et, pour vous comme pour eux, sa grâce toute puissante aidera vos efforts, elle rendra faciles et doux les sacrifices nécessaires, et ce joug qui paraît si dur, ce fardeau qui semble si lourd à votre faiblesse, son amour les rendra légers et suaves, vous y goûterez à votre tour la joie dans la paix, et la paix dans le contentement de tous vos désirs : — « *Tollite jugum meum super vos et discite a me, quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est et onus meum leve.* » — (Matth. XI. 29.)

CHAPITRE VI

« *SANCTIFICETUR NOMEN TUUM* »

Si l'amour en Notre Seigneur a été le principe de ses œuvres, le ressort de son action, quel en a été le but ? Qu'a-t-il voulu, qu'a-t-il cherché et obtenu par un dévouement aussi parfait, aussi généreux ? Nous avons besoin de le savoir, afin de donner également à notre vie une juste direction, afin d'employer nos forces et de faire servir les grâces de Dieu à la seule fin, que lui-même ait en vue, la seule aussi qu'il nous soit permis de vouloir, parce qu'elle est toute notre perfection et notre bonheur.

Je dis donc que Jésus-Christ dans sa vie mortelle n'a eu qu'un seul but, celui d'accomplir l'œuvre que son père lui avait confiée. « Pour moi, disait-il à ses apôtres, je me nourris d'un aliment que vous ne connaissez point... Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui

m'a envoyé et d'accomplir son œuvre ici-bas. » (Joan. IV. 32.) Cette œuvre, il n'a pas cessé un instant de l'avoir devant les yeux et de l'accomplir dans chacun de ses actes. — « *Opus ejus coram illo.* » — (Is. 62. 11.) Aussi, arrivé au terme de sa carrière, pouvait-il dire à son Père : « *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* — L'œuvre, que vous m'avez donnée à faire, je l'ai accomplie tout entière » (Joan. XVII. 4) et sur la croix, près de rendre le dernier soupir, il répète encore : « *Consummatum est*— Tout est consommé » (Joan. XIX. 30.)

Ainsi, depuis son premier acte en entrant dans le monde, par lequel, dit l'Apôtre, il s'est offert pour accomplir tous les desseins de Dieu sur lui, — « *Ideo ingrediens mundum dicit... Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam* » (Hebr. X. 5) — jusqu'à sa dernière parole sur la croix, où il annonce que tout est maintenant consommé, Notre Seigneur n'a eu qu'un but, une seule intention, faire l'œuvre de son Père et l'accomplir de la manière la plus parfaite : « *Ut perficiam opus ejus.* »

Or, cette œuvre vraiment divine, que le Fils de l'Homme seul pouvait entreprendre et faire

réussir, les anges l'ont chantée sur son berceau, Dieu voulant dès le premier jour notifier au monde les grandes choses que ce petit enfant venait accomplir : « *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* » (Luc. II. 14.) Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes, objet de la bienveillance divine. — Jésus-Christ est venu rendre à Dieu sa gloire et aux hommes la paix : la paix aux hommes, en les réconciliant avec Dieu, son Père, et la gloire à Dieu en le faisant connaître, aimer et servir des hommes. Voilà l'œuvre, but de toute sa vie, — « *Sanctificetur nomen tuum.* » — Considérons la un instant, nous verrons ensuite comment elle doit être aussi la nôtre.

I

En créant cet univers, Dieu ne pouvait avoir, il n'a pas eu d'autre fin que de manifester au dehors les perfections infinies de son Être et de tirer ainsi sa gloire de toutes ses œuvres. — « *Universa propter semetipsum operatus est*

Dominus. » — (Prov. XVI. 14.) Il faut que toutes les créatures, œuvre de ses mains, servent à glorifier le Seigneur, en proclamant sa Sagesse, sa Puissance et sa Bonté. L'homme surtout, créé à l'image de Dieu, c'est-à-dire, intelligent et libre comme lui, doit servir plus que les autres créatures à glorifier le Créateur, lui seul entre tous les êtres visibles pouvant refléter avec plus de fidélité et de plénitude les infinies perfections de son auteur. C'est bien aussi ce que prétendait Dieu en nous créant.

Mais, à la différence des autres êtres, qui sont dès maintenant et de prime abord tout ce qu'ils peuvent être, l'homme n'est créé en ce monde qu'à l'état d'ébauche. Le temps de la vie présente lui a été donné pour se parfaire, c'est-à-dire pour achever en lui l'image et la ressemblance divines, dont Dieu a formé les premiers traits dans la création. Plus il avancera ce travail, plus il acquerra les perfections de son modèle et conformera sa nature humaine à la nature divine, plus aussi croîtra-t-il en beauté et deviendra-t-il le chef-d'œuvre, dont se glorifie avec raison le divin Artiste.

Ajoutons, d'ailleurs, que cette perfection de

l'œuvre divine dans l'homme devait être non seulement la gloire de Dieu, son auteur, mais aussi notre propre félicité, à nous-mêmes. Car le véritable bonheur de la créature est tout entier dans la perfection de son être, c'est-à-dire lorsque rien ne lui manque de ce qui convient à sa nature, quelle que soit la condition où Dieu l'a placée. La nature humaine surnaturalisée par la grâce et parvenue à son plus haut point de perfection, c'est-à-dire devenue autant que possible l'image et la ressemblance de la nature divine, eût été, par conséquent, tout à la fois la plus grande gloire de Dieu et la suprême félicité de l'homme. Quel dessein magnifique! Quelle sagesse et quelle bonté en Dieu créateur !

Mais ce plan admirable de Dieu, autant avantageux pour nous que glorieux pour lui, on sait comment il fut renversé par l'astuce du démon et l'infidélité du premier homme. Après le péché, c'en était fait du genre humain, déchu de ses hautes prérogatives et condamné à une ruine éternelle. C'en était fait des prétentions de Dieu sur l'homme, qui ne servirait plus à glorifier ses divins attributs, mais devait être un second et lamentable exemple du malheur réservé aux

créatures ingrates et rebelles envers leur créateur.

Dieu cependant ne le voulut pas. Il résolut, au contraire, de refaire son œuvre détruite par Satan, il inventa un moyen d'effacer le péché par une expiation surabondante, de rétablir l'homme dans son premier état, de lui frayer un chemin nouveau à une imitation et une ressemblance plus parfaites encore avec Dieu, son Créateur, son Rédempteur et son Père. Ce moyen divinement inventé, c'est l'Incarnation du Fils de Dieu, Jésus-Christ, Notre Seigneur.

La foi nous apprend, en effet, qu'il est descendu du ciel, qu'il s'est fait homme, qu'il a souffert et qu'il est mort, pour accomplir cette grande œuvre. Par son sacrifice il expie notre péché, nous rachète de la mort et nous rend la vie ; par sa vie tout entière, par sa doctrine et les exemples des vertus qu'il a pratiquées, il nous enseigne le chemin que nous devons tenir pour monter à Dieu ; il se fait lui-même notre modèle, notre guide et notre appui dans le travail de notre sanctification.

Toutes les perfections divines resplendissent dans son Humanité sainte, mais réduites aux

proportions finies de notre nature. — « *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.* » — Regardez maintenant, dit Dieu aux hommes, étudiez et faites vous-mêmes, selon le modèle qui vous est donné. Nous n'avons plus qu'à copier Jésus-Christ pour devenir semblables à Dieu. Or, l'homme devenu l'image et la ressemblance parfaite de Dieu, c'est tout le but de la création, c'est l'honneur, c'est la gloire la plus grande qui puisse revenir à Dieu de sa créature raisonnable.

Et voilà l'œuvre que Notre Seigneur a entreprise, l'œuvre qui a rempli toute sa vie et que, sur la fin de sa carrière, dans un regard prophétique, il se réjouissait de voir accomplie : « *Consummatum est.* » Depuis lors et grâce à lui, les ténèbres et les erreurs du paganisme ont été dissipées, le culte du vrai Dieu s'est répandu dans le monde, les hommes l'ont connu, adoré et servi comme il le doit être, il a renouvelé avec eux son alliance et, en retour de la gloire qu'ils lui ont rendue, comme à leur Créateur et Seigneur, il leur a donné la paix de sa grâce, l'honneur de sa paternité et les joies de son héritage céleste : « *Gloria in altissimis Deo*

et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. »

II

Ames religieuses et vous tous qui aspirez à la perfection de la vie chrétienne, voilà votre modèle. Votre vie, pour devenir parfaite, doit ressembler à celle du Sauveur, non seulement dans l'amour qui en est le principe, mais aussi dans l'intention très pure de la gloire de Dieu, qui doit être son but, sa fin unique. — « *Sanctificetur nomen tuum.* »

Vous voulez vous sanctifier, vous voulez chaque jour acquérir un nouveau trait de ressemblance avec Jésus, votre frère premier né, et devenir ainsi semblables à votre Père, qui est dans les cieux. — « *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cælestis perfectus est.* » — Bien ; c'est votre droit et c'est votre devoir. Mais pourquoi et dans quel but ?

La question vaut la peine d'être examinée ; car évidemment, de la direction que vous donnerez à votre vie dépend son résultat final. Vous atteindrez le but, c'est-à-dire Dieu, si tous vos

efforts tendent à lui ; vous courrez en vain, au contraire, si votre intention vous porte ailleurs et que, au lieu de chercher Dieu, vous ne cherchiez que vous-mêmes. « Courez donc de telle sorte, dit l'Apôtre, que réellement vous touchiez le but. » (I. Cor. IX. 24.)

Cela est vrai de toute âme chrétienne, qui ne trouve Dieu qu'autant qu'elle le cherche avec une intention droite; plus vrai encore de celles qui prétendent à la piété ou à une vie parfaite. Et pourtant, hélas! combien le comprennent, et combien le pratiquent ?

Dans la piété, par exemple, qu'apporte-t-on souvent, sinon un esprit étroit, un cœur égoïste? Saint Paul adressait déjà ce reproche aux fidèles de son temps, même aux ministres de l'Évangile : — « *Omnes quæ suæ sunt quærunt, non quæ Jesu Christi.* » — On ne pense qu'à soi, Jésus-Christ est oublié ! (Phil. II. 21.) Oh ! sans doute, ces personnes veulent servir Dieu, elles l'affirment; mais c'est moins dans l'intérêt de Dieu même que dans le leur propre, c'est-à-dire à cause des biens et du profit qu'elles s'en promettent.

Et dans la vie religieuse, sont-elles rares les

âmes qui se donnent à Dieu pour le servir, même au prix des satisfactions les plus chères à la nature, mais avec l'arrière-pensée de recevoir en échange, dès ici-bas, les biens du ciel, d'être comblées des faveurs divines et de pouvoir répéter toujours le cri de l'Apôtre : « je surabonde de joie au milieu de mes peines? » (II. Cor. VII. 4.)

C'est méconnaître les conditions essentielles, que Notre Seigneur propose à tous ceux qui veulent le suivre : se renoncer soi-même en toutes choses, porter sa croix tous les jours, souffrir et mourir spirituellement, à l'exemple du Sauveur. Voilà l' A. B. C. de la vie religieuse : qui ne l'a pas compris, n'entend rien à la perfection chrétienne.

La vie religieuse, il est vrai, recevra un jour la récompense surabondante de tous les sacrifices qu'elle impose : en bon Père, Dieu partagera son héritage avec tous ceux de ses enfants qui l'auront fidèlement aimé et servi sur la terre, et la part de chacun sera d'autant plus belle qu'ils auront plus aimé et mieux servi. La promesse du Fils de Dieu nous garantit notre espérance : « quiconque abandonnera pour me sui-

vre père, mère, frères, sœurs, terres et toutes choses, aura la vie éternelle. » Mais cet héritage céleste ne nous est pas distribué ici-bas comme le salaire annuel de nos services; il est réservé pour la vie future et il sera la récompense de notre fidélité persévérante dans les luttes du temps.

Il est vrai, selon le mot de l'Apôtre, que la piété est utile à tout, qu'elle a les promesses de la vie présente aussi bien que de la vie future. Et ces promesses, Notre Seigneur les a formulées en ces termes : « Je vous le dis, en vérité, nul n'abandonnera pour me suivre et pratiquer l'évangile sa maison et ses terres, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, ou ses enfants, qu'il ne reçoive en échange dès ce monde cent fois autant, des maisons et des terres, des frères et des sœurs, des mères et des enfants, avec des persécutions et, dans le siècle futur, la vie éternelle. » (Marc. x. 29. 30.) Mais gardons-nous d'entendre ces paroles du divin Maître à façon des Juifs grossiers et charnels, qui ne voyaient d'autre récompense de leur fidélité à la Dieu que « la rosée du ciel et la graisse de la terre ».

Le grand Apôtre ne se glorifiait-il pas du centuple promis, lorsqu'il écrivait aux fidèles de Corinthe : « Nous paraissons tristes, et nous sommes toujours joyeux ; nous vivons dans le dénûment, et nous enrichissons un grand nombre; rien ne nous appartient en ce monde, et nous possédons toutes choses? » (II. Cor. 5. 10.) De même que Notre Seigneur donnait à ses promesses un commentaire autorisé, quand il répondait un jour : « qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Puis étendant les mains sur ses disciples : « Voici, ajoutait-il, ma mère, et voici mes frères. Car quiconque aura fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » (Matth. XII. 48.)

La providence du Père céleste pour tous les besoins de la vie présente et l'union, dans la grande famille divine, entre toutes les âmes qui marchent à la suite de Jésus-Christ, Fils de Dieu premier-né, quel centuple en ce monde, à côté des persécutions et des épreuves, dont nous ne manquons point, et en attendant l'autre promesse, la vie éternelle !

Est-ce à dire, pourtant, que la vie parfaite ne

doive être ici-bas que travail sans repos, que peines sans plaisirs et souffrances sans consolation ? Au contraire : Notre divin Sauveur nous y fait entrevoir la paix, la joie et le bonheur. « Prenez sur vous mon joug, nous dit-il, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger. » (Matth. xi. 29.) Où est le contentement et la joie en ce monde, se demande l'auteur de l'Imitation, sinon dans un cœur pur et tout rempli de l'amour de Dieu ? (Lib. ii. cap. 4.) Le service de Dieu, qui n'offre à la nature que croix et que mort, est au contraire pour le cœur humain la source des consolations les plus douces et du bonheur le plus véritable. Mais c'est le secret de la grâce divine ; ceux-là seuls le comprennent, qui en ont reçu de Dieu le sentiment et l'intelligence.

CHAPITRE VII

« *ADVENIAT REGNUM TUUM* »

Ainsi, l'amour-propre, subtil autant qu'opiniâtre, sait se glisser jusque dans les intentions en apparence les plus droites et les plus pures. Les saints en ont fait l'expérience ; c'est pourquoi, ayant déclaré la guerre à cet ennemi acharné, chaque jour ils travaillaient à rendre leur fidélité plus désintéressée, leur dévouement plus généreux, leur amour plus pur et plus sincère, et leur vie tout entière fut ainsi occupée à se dépouiller entièrement d'eux-mêmes pour revêtir plus parfaitement Jésus-Christ.

C'est, en effet, la condition essentielle de toute perfection. « Mon fils, dit l'Imitation, jamais vous ne posséderez la liberté vraie et parfaite, si vous ne renoncez totalement à vous-même. Ils sont enchaînés, ils sont esclaves, tous ceux qui désirent leur bien propre et qui s'ai-

ment eux-mêmes ; ceux que dominent la convoitise, la curiosité, l'inconstance, la sensualité ; qui, au lieu de chercher uniquement Jésus-Christ, font mille vains projets et ne rêvent que d'entreprises éphémères ; car tout ce qui ne vient pas de Dieu est destiné à périr. Retenez donc bien, mon fils, cette parole courte, mais substantielle : abandonnez tout, et vous trouverez tout, renoncez à la convoitise et vous goûterez le repos. Méditez-la, cette parole, accomplissez-la, et vous comprendrez alors toute perfection. » (Lib. III. ch. 32.)

Est-il possible que notre vie soit parfaite, à moins qu'elle n'atteigne le but que Dieu lui a marqué? Or, redisons-le, ce but, à proprement parler, n'est pas nous-mêmes, ni notre propre avantage ; c'est Dieu et sa gloire à procurer. Notre bonheur, sans doute, et notre gloire à nous sont intimement liés à cette gloire de Dieu dans ses créatures, mais comme la conséquence tient à son principe, comme le ruisseau découle de la source. La grandeur et la félicité des saints dans le ciel sont en proportion exacte avec l'honneur qu'ils ont rendu à Dieu et la gloire qu'ils lui procurent par toute leur vie.

Il ne s'agit donc pas de nous regarder nous-mêmes, de nous préoccuper de nos intérêts, ni de chercher dans notre vie religieuse ou sacerdotale un profit personnel, quel qu'il soit. Nous avons mieux à faire : c'est l'œuvre de Dieu qu'il nous faut accomplir. Par nous comme par Notre Seigneur, il faut que Dieu soit connu, aimé et servi dans le monde, il faut que son règne s'établisse parmi les hommes — « *adveniat regnum tuum* » — et qu'ainsi notre vie serve à l'unique fin pour laquelle Dieu a créé toutes choses, qu'elle le glorifie dans les siècles des siècles.

On ne s'étonnera pas d'entendre assigner comme but de toute vie religieuse, à plus forte raison de toute vie sacerdotale, la même œuvre que le Fils de Dieu a accomplie sur la terre. Cette œuvre, en effet, n'est pas tellement propre du Sauveur qu'elle ne soit aussi la nôtre. Son action, à lui, était nécessaire, pour donner à notre coopération, à nous, sa valeur et son efficacité, mais il ne devait point travailler seul à l'œuvre de son Père, tous les enfants de Dieu y ont leur part ; c'est, à vrai dire, une tâche de famille.

L'Apôtre ne parlait pas seulement comme prêtre, mais comme membre de la sainte Église,

lorsqu'il écrivait aux Colossiens : « je me réjouis à cause de vous des souffrances que j'endure ; car j'accomplis ainsi dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ pour le salut et la perfection de son corps mystique, qui est l'Église. » (Col. I. 24.) Tous également, par le fait de notre vocation à la foi et à la charité chrétienne, nous sommes engagés au service de Dieu pour la même œuvre. Commencée dès le premier jour, constamment poursuivie à travers les siècles, elle sera achevée seulement lorsque le dernier des saints aura donné le dernier coup sous la conduite du maître et que celui-ci, arrêtant le travail, commandera à ses anges : « Appelez maintenant les ouvriers et donnez-leur la récompense promise. » (Matth. XX.)

Sans doute, tous ne coopèrent pas à cette œuvre de Dieu de la même manière, ni au même degré. Les chrétiens ordinaires y travaillent, en détruisant le péché dans leur âme et en y faisant régner Dieu plus ou moins parfaitement, selon le degré de leur soumission et de leur obéissance filiale à ses commandements. Peut-être, leurs services à tous ne sont-ils pas absolument désintéressés : beaucoup vont au Maître de la vigne

pour recevoir ensuite le denier convenu. Qu'importe? Les mercenaires et les enfants travaillent côte à côte et l'œuvre de Dieu s'accomplit en ce monde.

Mais nous, qu'une vocation spéciale unit plus étroitement à Jésus-Christ, Sauveur, nous devons coopérer à son œuvre autrement que le commun des fidèles. Il nous demande de combattre et de souffrir avec lui pour triompher du mal et étendre le règne de son Père et du nôtre, non seulement en nous-mêmes par la perfection de notre obéissance, mais dans le monde entier par les progrès de son Église et l'accroissement continuel des vrais enfants de Dieu. Là est notre but: les grâces reçues, grâces de choix, grâces surabondantes, ne sont pas pour nous seuls, Dieu les veut faire servir à ses desseins, elles sont un des moyens providentiels pour l'accomplissement de la grande œuvre qu'il poursuit ici-bas.

I

De fait, toute vie religieuse est destinée à perpétuer dans le monde l'existence et l'action de

trois facteurs humains, nécessaires à l'œuvre de notre Rédemption. Ce sont : l'*intercession* suppliante, qui arrête la colère divine, et suspend ses coups ; l'*expiation*, qui satisfait à la justice et concilie la miséricorde ; le *mérite*, auquel Dieu veut bien attacher ses grâces de sanctification et de salut pour les hommes réconciliés avec lui. Ces trois conditions, l'Humanité sainte du Sauveur les a réalisées tout d'abord et son union hypostatique avec la Divinité leur a communiqué une valeur et une efficacité infinies : il fallait cela pour faire un juste contre-poids à la malice infernale du péché.

Aucune œuvre humaine ne peut avoir de valeur et d'efficacité devant Dieu, qu'en s'unissant à celles du Sauveur, et en devenant, par communication de ses mérites, partie intégrante de la Rédemption. Les trois facteurs ci-dessus indiqués ne cesseront jamais d'exister et d'agir dans le monde, non seulement par Jésus-Christ, notre Sauveur, toujours vivant, dit l'Apôtre, et toujours intercédant en notre faveur (Hébr. VII. 25), mais encore par les hommes eux-mêmes, dont la coopération est nécessaire pour que la Rédemption de Jésus-Christ porte ses fruits dans

toute la suite des siècles. — « *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus, quod est Ecclesia.* »

Or, quels sont ces coopérateurs, sinon les âmes religieuses? Et pourquoi Notre Seigneur les veut-il tirer du monde, si ce n'est pour se les associer plus complètement, plus efficacement dans sa grande œuvre de salut? Cette œuvre, d'ailleurs, qu'est-ce autre chose que la constitution de la famille de Dieu sur la terre, par l'adjonction successive de tous les élus de Dieu, rachetés par le sang de Jésus-Christ? S'il y faut du travail, de la peine, du dévouement, ce doit être la part de tous les enfants de la famille, sans doute, mais de ceux-là principalement qui veulent ressembler davantage à leur aîné et comme lui se consacrer tout entiers à la gloire du Père, à l'établissement de son royaume éternel.

Par vocation donc, toute âme religieuse est instituée en un certain sens corédemptrice du genre humain; voilà l'œuvre à laquelle elle doit travailler sans cesse, en union avec Jésus-Christ. Sa vie, par conséquent, doit être comme celle du Sauveur une *vie de prière*, qui sollicite par-

don et miséricorde en faveur des pécheurs ; une *vie de souffrances*, de croix et de mort, afin d'expier devant Dieu tant d'offenses commises chaque jour et de désarmer sa justice : *une vie de fidélité et de dévouement*, pour mériter à elle-même et à ses frères l'abondance des grâces divines, grâces de conversion et de salut pour les uns, grâce de sainteté et de perfection pour les autres (1). »

(1) Saint Jean Chrysostôme est sur ce point aussi formel et aussi incisif que possible. Commentant la parole de Notre Seigneur à saint Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » il conclut en ces termes : « Jésus-Christ ne semble-t-il pas dire : celui-là m'aime, qui aime mes brebis ? Considérez combien le Christ a souffert pour ce troupeau : il s'est fait homme, il a pris la forme d'esclave, il a été bafoué, souffleté, il a accepté la mort et la mort la plus ignominieuse, celle de la croix. Si donc vous voulez lui plaire, prenez soin de ses brebis, cherchez le bien de tous, travaillez au salut de vos frères. De tous les services que vous pouvez rendre à Dieu, aucun ne lui est plus cher... La marque distinctive, le caractère propre du fidèle qui aime Jésus-Christ, c'est le zèle pour le salut du prochain.

« Qu'ils m'entendent, les religieux qui habitent les sommets des montagnes, et qui sont totalement crucifiés au monde. C'est un devoir pour eux d'aider, selon leurs forces, les évêques chargés des Églises, d'alléger le poids de leur sollicitude par la prière, par l'union et la charité. Qu'ils le sachent bien : si, malgré leur éloignement, ils ne secourent de toute manière ceux qui s'exposent à tant de périls et portent la charge de tant d'affaires pour le service de Dieu, si, dis-je, par tous les moyens en leur pouvoir, ils ne s'efforcent de leur venir en aide, ils perdent tout le mérite de leur vie, leur sagesse est vaine et stérile. »

« Telle est la plus grande preuve de l'amour envers Jésus-

Quelle grandeur et quelle dignité dans la vie religieuse ainsi comprise, ainsi pratiquée! Comme elle apparaît bien, ce qu'elle doit être en effet, la vie de Jésus continuée sur la terre dans l'unité d'un même Esprit vivificateur, d'une même œuvre surnaturelle et divine, d'une même action pour l'accomplir ! Mais aussi quelle responsabilité pour les âmes religieuses, et quelle obligation de correspondre le plus fidèlement possible aux grâces qu'elles ont reçues, à la vocation qui leur est faite.

Ah ! gardons-nous d'estimer les pensées de Dieu par nos propres pensées; Dieu ne se rapetisse pas comme nous à des vues étroites et égoïstes, sa charité embrasse tous les hommes et, dans les grâces qu'il accorde, dans le choix qu'il fait des âmes pour se communiquer à elles d'une manière particulière et toute privilégiée, il n'a qu'un même dessein, la rédemption universelle, l'établissement de son règne sur l'humanité tout entière.

Christ. » (Hom. *de S. Philog.*, 2 et 3.) Voir également, *Apol. de la vie vie monastique,* lib. III, 2.

II

Plus que tous les autres, assurément, plus même que les âmes religieuses, le prêtre est associé dans cette œuvre divine à Notre Seigneur Jésus-Christ. En réalité, il n'y a dans la loi nouvelle qu'un seul prêtre, Jésus-Christ, — « *secundum ordinem Melchisedech Pontifex factus in æternum* » (Hebr. VI. 20), — une seule hostie offerte à Dieu pour notre rédemption, le corps de Jésus-Christ, et cette unique offrande suffit à sanctifier tous les hommes jusqu'à la fin des temps. — « *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.* » (Ibid. X. 14.)

Mais, pour être profitables à tous, l'hostie sainte, le sacrifice salutaire ne devaient pas consister seulement dans une offrande transitoire, ce devait être une action permanente et qui produisît incessamment son effet. Accomplie tout d'abord sur le Calvaire, cette action a dû se continuer depuis sans interruption, dans le ciel en présence du trône de Dieu, sur la terre parmi les hommes ; et elle durera, tant qu'ici bas il res-

tera une âme à sanctifier par la vertu de ce divin sacrifice.

C'est pourquoi dans le ciel, chaque jour et à chaque instant, Jésus-Christ, grand Prêtre du nouveau Testament, s'offre à Dieu, son Père, avec tous les mérites de sa passion et de sa mort : — « *semper vivens ad interpellandum pro nobis ;* » — pourquoi aussi, afin de s'offrir sur la terre et de perpétuer d'une manière visible parmi nous son ministère sacerdotal, il choisit quelques hommes, avec lesquels il s'identifie en quelque sorte, les revêtant de son propre sacerdoce et les établissant parmi les hommes comme d'autres lui-même : — « *Sacerdos alter Christus.* »

Le prêtre, lieutenant du Christ, a donc une double fonction à exercer dans ce monde. Il renouvelle et perpétue sur la terre l'oblation de la Victime sainte, immolée premièrement sur le Calvaire ; il accomplit la promesse, que Dieu fit autrefois par son prophète : — « de l'Orient à l'Occident, mon nom est grand parmi les nations ; en tout lieu un sacrifice est offert, et l'on fait en mon honneur une oblation pure ; car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur. » (Malach. I. 11.)

Il est encore ici-bas le ministre de Dieu et le dispensateur de ses mystères à toutes les âmes. C'est lui qui présente à Dieu les prières des fidèles, et c'est lui qui leur distribue les grâces d'en haut par les Sacrements, dont la collation est une partie de son ministère.

Nul, par conséquent, entre tous les hommes, ne contracte avec Jésus-Christ des liens aussi étroits, une union aussi intime et parfaite, puisque seul entre tous il participe, non seulement à Jésus-Christ victime sainte et hostie de propitiation, mais plus encore à Jésus sacrificateur et sanctificateur des âmes.

Toutefois le ministère sacerdotal, quelque grand, quelque divin qu'il soit, n'a de force et d'effet que pour appliquer aux hommes la vertu du sacrifice offert sur le Calvaire, toujours complété par celui des saints sur la terre. Aussi l'action des âmes religieuses est-elle indispensable à l'action du prêtre, qui en reçoit une partie de son efficacité. C'est la condition providentielle, pour que le ministère sacerdotal produise ses fruits dans les âmes et que la rédemption du Christ leur soit appliquée aussi abondamment que possible. Plus dans le monde il y a d'âmes

qui se sanctifient, qui se dévouent, qui s'immolent à la suite du Sauveur, plus aussi la parole évangélique devient puissante et efficace, plus Dieu se montre propice aux hommes et plus il leur ouvre dans les sacrements les trésors infinis de sa grâce.

Tout chrétien, mais particulièrement tout religieux a donc charge d'âmes : il dépend de nous que l'œuvre de Dieu s'accomplisse ici-bas, que le mal soit vaincu et disparaisse, que le règne de Notre Seigneur s'étende et s'affermisse, que les élus se multiplient sur la terre, qu'ils croissent en grâce et en perfection, que le ciel se remplisse et que Dieu soit éternellement glorifié dans ses saints.

Dès lors, l'esprit religieux est éminemment un esprit apostolique, sa devise est celle d'un grand saint : *ad majorem Dei gloriam* — à la plus grande gloire de Dieu. Ne penser qu'à soi, ne travailler, ne souffrir que pour soi, serait indigne d'une âme religieuse, au-dessous de sa sublime vocation. L'Église tout entière lui est confiée, la flamme du zèle doit consumer sa vie, comme elle consuma la vie du Sauveur. — « *Zelus domus tuæ comedit me.* » (Joan. II. 17.) —

Sauver des âmes, glorifier Dieu, ce doit être sa constante préoccupation dans ce monde.

Qu'elle tende donc vers ce but tous ses désirs, tous ses efforts, que chaque jour, à chaque instant, elle aspire à une perfection plus haute, à une sainteté plus consommée, non seulement pour elle-même, mais en vue du bien plus grand qui s'opérera dans l'Église, de la gloire plus parfaite qui en rejaillira sur Dieu même. Alors elle aura compris la vie religieuse et elle l'aura pratiquée dans toute sa perfection, alors les desseins de Dieu seront réalisés; une fois de plus Notre Seigneur, identifié avec l'âme religieuse, pourra redire à son Père : — « *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* » — J'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez confiée. » — Et bienheureuse sera cette âme d'avoir glorifié Dieu si parfaitement sur la terre : « à celui qui aura vaincu, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône; comme moi-même j'ai vaincu et je me suis assis sur le trône de mon Père. » (Apoc. III. 21.)

CHAPITRE VIII

« *FIAT VOLUNTAS TUA, SICUT IN CŒLO ET IN TERRA.* »

« Voyez, dit saint Paul, ceux qui courent dans la carrière; ils sont nombreux à courir, et cependant un seul remporte le prix. Courez donc de telle sorte que vous touchiez le but. » — « *Sic currite, ut comprehendatis.* » (I. Cor. IX. 24.)

Ce n'est pas tout, en effet, de voir le but et d'y prétendre; encore faut-il courir et si bien et si droit, qu'on arrive au terme en temps opportun. Le « *sic* » est de rigueur; car beaucoup partent, courent et n'aboutissent pas, parce qu'ils ont mal couru.

Pour les âmes qui sont entrées dans la carrière de la perfection, deux choses sont indispensables : elles doivent courir toujours, sans se lasser, tant que le but n'est pas atteint, et elles le doivent faire par le droit chemin, le plus court

et le plus sûr, afin de ne courir point au hasard et sans profit. « Pour moi, ajoute l'Apôtre, je cours de la bonne manière, je ne vais pas au hasard; je frappe l'ennemi et ne donne pas des coups en l'air. » (Ibid. 26.) La couronne effectivement n'est donnée qu'au vainqueur, à celui qui a parcouru toute la carrière et qui, au terme de la vie, touche le but.

Mais aller droit au but, ne s'écarter ni d'un côté ni de l'autre de l'étroit sentier qui y conduit, n'est pas chose si facile. La carrière est longue, fort inégale; les obstacles y abondent, les écueils sont nombreux, souvent les chemins se croisent, et maint adversaire multiplie les ruses, pour nous jeter hors de la voie dans une fausse direction. Comment nous y reconnaître? Un seul chemin est bon; par quoi se distingue-t-il de tous les autres?

Ici encore allons au Maître, qui a dit : « Je suis la lumière du monde; qui me suit, ne marche pas dans les ténèbres, mais la lumière le conduira à la vie. » (Joan. VIII. 12.) Le chemin que nous devons suivre pour aller à Dieu, c'est lui-même, car « personne ne parvient au Père, si ce n'est par Lui. » (Id. XIV. 6.) De fait, toute sa

vie a été pour nous frayer la voie ; où il a marché, nous devons marcher après lui. Cherchons, par conséquent, les traces de ses pas, elles nous conduiront droit au but.

I

Nul doute que Notre Seigneur Jésus-Christ n'ait eu constamment devant les yeux l'œuvre qu'il devait accomplir en ce monde, et que cette œuvre, il ne l'ait poursuivie dans chacune de ses actions et jusque dans les moindres particularités de sa vie mortelle. « *Opus illius coram illo.* » (Is. XL. 10.) Dans une existence aussi parfaitement ordonnée que l'était celle du Sauveur, rien n'est inutile, tout sert au but et en rapproche. Tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert, depuis son incarnation dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, jusqu'à son dernier soupir sur la croix, a donc été pour lui moyen par rapport au but : c'est par là qu'il a accompli son œuvre et que notre rédemption s'est opérée.

Observons cependant trois choses : — 1° Ce que Notre Seigneur a fait et ce qu'il a souffert durant

sa vie ne convenait qu'à lui seul ; aucun autre homme ne doit répéter en ce monde ni les actions ni les souffrances de l'Homme-Dieu. Jésus-Christ n'est donc pas notre modèle précisément en cela et, si nous devons continuer son œuvre, ce ne peut être en faisant les mêmes choses qu'il a faites, ni en supportant comme lui les douleurs de sa passion et de sa mort. C'est d'une autre manière qu'il se propose à notre imitation.

2° De fait, en Notre Seigneur, les actions comme les souffrances de son Humanité, abstraction faite de la valeur que leur communique la Divinité, sont hors de proportion avec le but qu'elles devaient atteindre, rien d'humain ne pouvant équivaloir à ce qui est purement divin. Par conséquent, ce ne sont pas ces actions, ce ne sont pas ces souffrances qui ont eu par elles-mêmes la vertu de racheter le genre humain et de rattacher le ciel à la terre. Ni les unes, ni les autres n'étaient non plus absolument nécessaires, car la vie du Sauveur eût pu nous offrir un ordre de faits tout différent, sans rien perdre de sa valeur et de son efficacité surnaturelles.

Ainsi de nous, chacun en particulier : il im-

porte peu, en soi, que nous fassions ceci ou cela, que notre vie soit marquée par des actions extraordinaires ou qu'elle s'écoule dans l'ombre et le silence, que nous ayons part surtout aux souffrances et à la passion du Sauveur, ou bien que nous devions partager les travaux, les sollicitudes et les peines de sa vie apostolique. De quelque manière que Dieu nous emploie, nous faisons également son œuvre, si nous sommes entre ses mains des instruments souples et dociles, disposés à tout ce qui lui plait.

3° Aussi faut-il observer que Notre Seigneur, après s'être offert pour nous racheter, n'a choisi lui-même ni ce qu'il devait faire, ni ce qu'il devait souffrir en ce monde, pour accomplir cette grande œuvre. L'ordre entier de sa vie a été déterminé par Dieu, son Père, il avait son programme tracé d'avance, où tout, jusqu'aux moindres actions, était prévu, ordonné, et devait être exécuté sans omettre un iota. Notre Seigneur a simplement accepté le plan divin sans réserve, et son unique préoccupation fut de le réaliser dans toute sa plénitude. Ainsi a-t-il pu dire à la fin : « *Consummatum est.* » — Tout est consommé.

En Jésus donc tout mouvement, toute action procédait de l'amour, comme force motrice, et tendait à la gloire de Dieu, comme à son but ; mais tout mouvement, toute action aussi était commandée, réglée et dirigée par l'obéissance, qui lui faisait accomplir dans les plus petites choses la volonté et le bon plaisir de son Père. Là est le point capital de la vie du Sauveur, celui qui nous explique le mystère de cette vie, sa vertu, son efficacité toute divine pour le but qu'elle devait atteindre. Nous y trouverons, nous aussi, le secret de donner à notre propre vie la perfection qu'elle comporte, et tout le mérite qu'elle doit avoir devant Dieu pour servir à ses desseins providentiels.

II

« Celui-là m'aime, qui connaît mes commandements et les observe, a dit Notre Seigneur. — *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* » (Joan. XIV. 21.) — Faire la volonté de Dieu et l'aimer sont deux choses tellement unies qu'elles ne vont point l'une sans

l'autre. Observer les commandements de Dieu, sans l'aimer, est impossible; dire à Dieu qu'on l'aime, et faire peu de cas de sa volonté, c'est mentir à Dieu ou se mentir à soi-même. D'où il suit, que nous avons une règle infaillible pour connaître si nous aimons Dieu véritablement : oui, nous l'aimons, si nous sommes résolus à garder tous ses commandements ; non, nous ne l'aimons pas, s'il nous en coûte peu de les enfreindre.

Nous pouvons aller plus loin et dire : la mesure de notre amour est toujours celle de notre obéissance. Plus l'amour de Dieu croît dans notre cœur, plus aussi notre volonté cherche à se conformer en toutes choses à la volonté divine. Et c'est ainsi que les trois degrés de perfection, propres des trois catégories de chrétiens dont nous avons parlé, se distinguent autant par la perfection de leur obéissance que par la perfection de leur amour pour Dieu.

Les premiers, les chrétiens ordinaires, aiment Dieu et lui obéissent juste autant qu'il est nécessaire pour mériter la vie éternelle, rien de plus. Leur obéissance s'arrête le plus souvent à la limite du péché mortel, et leur amour au degré

le plus bas ; s'il devenait moindre, il cesserait d'être.

Les seconds, c'est-à-dire les personnes pieuses, aiment Dieu et lui obéissent autant qu'ils y sont obligés, non pour mériter la vie éternelle seulement, mais par leur titre d'enfants de Dieu et pour remplir à son égard tout le devoir filial. Ils ne distinguent donc pas entre les préceptes divins, observant les uns et négligeant les autres, parce qu'ils n'engagent pas leur salut éternel ; toute volonté de Dieu, leur Père, si elle est formelle, est sacrée pour eux et ils s'y soumettent. Aussi leur amour est-il plus pur, plus parfait, plus véritablement digne des enfants de Dieu.

Mais pour trouver le parfait amour en même temps que l'obéissance parfaite, toute semblable à celle du Fils de Dieu, le bien-aimé du Père, c'est aux troisièmes qu'il faut venir, à ceux qui ont fait de leur vie une offrande entière, un sacrifice complet à la gloire de Dieu. Et quel est donc le trait qui caractérise la perfection de leur amour? Ils aiment Dieu si parfaitement, si absolument, que leur obéissance, peu contente de se conformer à la volonté divine dans les choses qui sont commandées et qu'on ne peut omettre

sans péché, ou mortel ou véniel, se fait une loi d'accomplir jusqu'aux moindres désirs de leur Père et de chercher en tout ce qui lui est le plus agréable.

Leur modèle, c'est Jésus qui, parlant des on Père et de ses rapports intimes avec lui, en donnait aux Juifs cette raison : « Car pour moi, je fais toujours ce qui plait à mon Père. — *Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper.* » (Joan. VII. 29.) — De même, le bon plaisir de Dieu, non moins que sa volonté et ses commandements, règle toute la vie des parfaits et commande chacune de leurs actions. Ils ne veulent avoir plus aucune volonté propre ou, du moins, le seul usage qu'ils consentent à en faire, c'est de la conformer toujours et en tout à la volonté infiniment sage et infiniment bonne de leur Père céleste. L'obéissance ne saurait aller plus loin, mais aussi l'amour est-il parvenu à son sommet : pensées, affections, volontés, entre Dieu et l'homme tout est commun, tout est purement divin.

On voit donc la différence qui existe entre les trois catégories de chrétiens et les trois degrés de la perfection qui leur est propre. Elle tient

au plus ou moins d'amour qui est dans leur cœur, et, par suite, à l'obéissance plus ou moins étendue qu'ils rendent à Dieu et à sa sainte volonté. Bien qu'ils soient tous enfants du Père céleste, tous évidemment n'ont pas de leurs obligations envers lui la même intelligence; mais cette intelligence n'est réellement complète que chez les derniers. Seuls, ils ont compris que Dieu étant la Bonté et la Perfection infinies, eux, ses enfants, ne peuvent trop faire pour lui ressembler en toutes choses et devenir parfaits comme lui. — « *Et vos igitur estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* »

Tout le secret de leur perfection plus grande étant dans la conformité absolue de leur volonté à la volonté et au bon plaisir de Dieu, il leur importe beaucoup de savoir en quoi et comment ils doivent pratiquer cette conformité, quelle sorte d'actions peuvent être réglées par elle et de quelle manière elles le doivent être. Essayons de l'expliquer aussi brièvement que possible, toujours en nous fondant sur les exemples de notre divin modèle, Jésus.

CHAPITRE IX

L'OBÉISSANCE PARFAITE

Toute vie humaine est, en ce monde, formée de deux parts : l'une est remplie des faits, des actes, dont nous sommes nous-mêmes le principe et que produit librement notre activité, naturelle ou surnaturelle; l'autre est soumise à l'action de causes indépendantes de notre volonté, soit en nous, soit hors de nous, que le plus souvent nous ne pouvons ni prévenir, ni empêcher, ni gouverner à notre gré, mais que nous devons subir, bonnes ou mauvaises, agréables ou désagréables à notre nature.

Ces deux parts de notre vie ne sont cependant ni successives ni toujours bien distinctes. L'activité et la passivité dans notre âme sont constamment en exercice, sans se confondre néanmoins; car un esprit attentif saura toujours discerner ses actes volontaires et libres entre tous les

mouvements des diverses passions excitées en lui.

Il est même très important dans la vie spirituelle de savoir faire ce discernement. On ne pourrait sans cela ni bien régler sa vie, ni marcher avec assurance et tranquillité au milieu des agitations souvent contradictoires, que causent en nous tantôt l'esprit bon et tantôt l'esprit mauvais, ou qui naissent de notre propre fonds vicié par le péché.

La plupart des hommes, même de ceux qui passent pour spirituels, ne songent guère à établir cette différence entre leurs actes. D'ordinaire, leur activité est toute naturelle et spontanée, ils suivent sans beaucoup d'examen les impulsions premières, les mouvements irréfléchis de leur âme, dès qu'ils n'offrent point une opposition manifeste avec la loi divine. Aussi leurs actions, même volontaires, n'ont-elles pas toujours le caractère de délibération et de détermination raisonnée, qui fait les actes humains pleinement libres, ceux qui ont toute leur valeur devant Dieu.

Agir avec réflexion, savoir toujours ce que l'on fait et pourquoi on le fait, dominer toutes

les impressions et commander à tous les mouvements de l'âme, c'est le propre des saints, des personnes vraiment spirituelles. On n'arrive pas autrement, d'ailleurs, à la perfection de la vie chrétienne et religieuse. Je suppose donc qu'on est formé déjà à cette vie de réflexion ou, du moins, qu'on s'y exerce pour en acquérir l'habitude.

Je suppose également que l'âme est suffisamment instruite pour faire, dans la plupart des cas, le juste discernement de ce qui est bien et de ce qui est mal, de ce qui est commandé ou défendu par la loi divine et de ce qui est abandonné à notre libre arbitre, de ce que nous pouvons, par conséquent, faire ou laisser sans offense de Dieu, et de ce à quoi nous sommes tenus sous peine de péché et de châtiment. Ce discernement n'est pas moins indispensable que celui de nos actes volontaires, pour régler notre vie selon Dieu et faire des progrès dans le chemin de la perfection.

Supposé donc ce double discernement, je dis que, si nous voulons parvenir au but, nous n'avons pas deux chemins, mais un seul : faire en toutes choses, petites et grandes, actives et pas-

sives, la volonté et le bon plaisir de Dieu, Notre Seigneur. Voilà la *règle* de notre vie, règle parfaitement droite et qui, placée entre Dieu et nous, nous conduira infailliblement au but par le chemin le plus court et le plus facile. Pour le bien comprendre, rappelez-vous :

1° Que la raison de tout bien est en Dieu, dans sa très sainte volonté. De même, en effet, que le *vrai* est compris tout entier dans l'intelligence divine et que rien ne peut être que ce que Dieu conçoit ; de même le *bien*, en général, c'est tout ce que Dieu peut vouloir et, dans sa réalité concrète, tout ce que Dieu veut actuellement, tout ce qui est l'objet de son amour et le terme de sa volonté. En dehors de cette volonté divine, il ne saurait y avoir aucun bien ; ce qui lui est conforme est bon, ce qui lui est contraire est mauvais.

Par conséquent, aucune volonté créée ne peut se faire indépendante de la volonté de Dieu, ni se mettre en opposition avec elle, sans se constituer par là même en dehors de l'ordre essentiel de la création, dans le mal, c'est à-dire finalement dans la ruine et le malheur éternel. Au contraire, plus une volonté créée demeure dans

la dépendance de la volonté incréée, plus elle se conforme dans ses libres déterminations à la règle absolue de tout bien, c'est-à-dire à la volonté de Dieu, plus aussi elle participe à la bonté divine et croît en sainteté. La sainteté consommée, c'est la conformité parfaite de notre volonté avec celle de Dieu.

2° Tout, absolument tout en ce monde est régi par la volonté toute-puissante de Dieu. C'est la sagesse ou l'intelligence divine qui a conçu le plan de l'univers. — « *Quam magnificata sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientia fecisti.* » (Ps. 103-24); — mais c'est la volonté qui l'a exécuté et rien n'existe que ce que Dieu a voulu et comme il a voulu. — « *Omnia quæcumque voluit, fecit.* » (Ps. 113-3.) Or, cette volonté de Dieu, qui a tout créé, dirige aussi toutes ses créatures vers la fin pour laquelle il les a créées.

Ainsi, c'est elle qui impose leurs lois et leurs mouvements aux êtres matériels, depuis l'atôme imperceptible jusqu'aux mondes immenses qui roulent dans les espaces célestes. C'est elle qui donne aux plantes leur vertu de germer et de se reproduire, d'après certaines formes déterminées et invariables. Elle encore qui conduit

les animaux par l'instinct, image imparfaite et première ébauche de l'intelligence, qui devait apparaître plus tard sur la terre. C'est elle enfin qui a mis dans l'homme la raison, comme une étincelle de l'Intelligence et de la Volonté divines, pour nous rendre capables de tendre à notre but, non à la manière des autres êtres, c'est-à-dire à l'aveugle et sans conscience de nos actes, mais en imitant Dieu lui-même, avec pleine connaissance et par une libre détermination de notre volonté.

Rien, par conséquent, dans tout l'univers ne peut être ni se faire, indépendamment de la volonté de Dieu. Les causes secondes, c'est-à-dire les créatures douées de mouvement et d'action, peuvent bien agir et produire certains effets, en vertu des forces que Dieu a placées en elles; mais ces forces mêmes sont soumises à Dieu, leur activité s'exerce sous son contrôle et elle fait nécessairement partie intégrante du plan divin.

L'homme, en particulier, est une cause libre; liberté toutefois n'est pas indépendance. Son rôle consiste à nous permettre de marcher de nous-mêmes et sans contrainte dans la voie

droite ; en d'autres termes, de vouloir et d'agir comme Dieu lui-même veut et agit, par le seul attrait du bien et non pas sous l'impulsion d'une force inconsciente, qui ne suppose ni réflexion, ni détermination propre. Si, dans notre condition actuelle, nous pouvons vouloir le mal, c'est que notre intelligence bornée méconnaît parfois le bien véritable, c'est que notre volonté surtout est trop souvent l'esclave de passions déréglées ; tandis qu'en Dieu la volonté toujours maîtresse d'elle-même et toujours éclairée par une intelligence infaillible ne s'attache qu'au bien et le veut d'une manière très efficace.

Soit donc que les choses arrivent en ce monde, parce que Dieu les veut positivement et formellement, ou seulement parce qu'ils les permet en les approuvant, ou enfin parce qu'il laisse agir les causes libres, mais en réservant ses droits, sa Providence ne saurait être jamais en défaut. Tout lui sert pour parvenir à ses fins, même la malice des créatures.

3° Enfin, l'apôtre saint Paul nous donne le dernier mot de la Providence divine en ce monde, lorsqu'il affirme qu'elle est toute en faveur des élus. — « *Scimus autem quoniam diligentibus*

Deum omnia cooperantur in bonum, iis qui secundum propositum vocati sunt sancti. » — « Nous savons qu'entre les mains de Dieu tout est instrument pour le bien de ceux qui l'aiment, de ceux qui, selon ses éternels décrets, sont appelés à l'héritage des saints. » (Rom. VIII. 28.) Rien de plus conforme à ce que la foi nous révèle des desseins de Dieu dans la création.

Ce monde visible a été fait pour l'homme, il doit lui servir, tant que notre humanité existera ici-bas, disparaître ensuite et faire place à un monde meilleur. Mais l'homme lui-même a été créé pour le ciel, où est sa fin. Or, le propre de la Providence divine étant de conduire les êtres, chacun en particulier à leur but immédiat, tous en général à la fin dernière que Dieu s'est proposée, évidemment cette Providence ne fait défaut à personne. Elle fournit à tous les moyens nécessaires de servir Dieu en cette vie et de parvenir à la vie éternelle ; mais elle s'exerce d'une manière toute spéciale à l'égard des élus.

Eux seuls, en effet, parmi les hommes, sauront répondre aux intentions divines, et Dieu, qui les connaît, les aime aussi d'un amour de prédilection. Tout l'ordre de l'univers est pour

eux, rien ne se fait dans ce monde, qui ne tende plus ou moins directement à leur faciliter ici-bas le travail de leur sanctification, d'où dépend leur gloire éternelle.

Aussi l'Apôtre, continuant sa pensée et expliquant sa doctrine, marque-t-il en quelque sorte les étapes de cette Providence de Dieu en faveur de ses élus. Ceux, dit-il, que Dieu *a prévus* de toute éternité devoir correspondre à sa grâce, *il les a d'abord prédestinés* à devenir l'image fidèle de son Fils, voulant faire de lui le premier né entre beaucoup de frères. Puis, ceux *qu'il a* éternellement *prédestinés, il les a appelés* dans le temps ; *ceux qui ont été appelés* et qui ont répondu, *il les a justifiés*, et tous ceux qui, *ayant été justifiés*, ont persévéré dans la justice, *Dieu les a glorifiés* en leur donnant part à son royaume céleste. Que dirons-nous encore? conclut l'Apôtre ; si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? (Rom. VIII. 29-31.) C'est-à-dire, si Dieu lui-même est tout occupé de ses élus, s'il met à notre service sa sagesse, sa puissance et sa bonté, en vue de nous faire de toutes les créatures autant de moyens très efficaces de parvenir à lui, que pouvons-nous craindre et quelle

ne doit pas être notre assurance, au milieu des événements qui agitent plus ou moins notre vie ici-bas? C'est le Seigneur qui nous conduit, il est pour nous plein de sollicitude, il veut notre salut et notre perfection; or, à sa volonté qui donc peut faire obstacle? « *Voluntati enim ejus quis resistit?* » (Rom. IX. 19.)

Ce que Dieu veut est donc véritablement pour nous le moyen unique, mais infaillible, de notre sanctification ; nous n'avons ici-bas autre chose à faire, sinon de connaître et d'accomplir le plus parfaitement possible cette très sainte et très sanctifiante volonté. Conséquence indubitable, et nous allons voir qu'elle s'applique à tout dans notre vie.

CHAPITRE X

CONFORMITÉ ACTIVE

Les considérations précédentes montrent bien, que ce qui fait la bonté de nos actes, c'est leur conformité avec la volonté de Dieu, parce que cette volonté divine est seule la règle de tout bien.

Mais si nous considérons les actions humaines au point de vue de leur convenance avec notre fin dernière, dans leur relation immédiate avec la Providence divine qui les ordonne par rapport à cette fin, nous trouverons que, pour devenir parfaites, elles doivent réunir certaines conditions essentielles.

La première est, qu'elles ne contiennent rien de mauvais, ni dans leur objet, ni dans l'intention qui les fait accomplir. Nous ne devons vouloir rien de ce que Dieu réprouve ou condamne, et le bien même qu'il approuve ou permet, encore

le faut-il vouloir par une intention droite et non pour aucune fin, qui soit contraire à notre fin dernière.

La seconde est, qu'elles soient partie intégrante de l'ordre voulu par Dieu, du plan de notre vie, tel que sa Providence l'a tracé pour chacun de nous, dès le commencement. Or, ce plan renferme : — 1° le degré de perfection que nous devons atteindre ici-bas et, par suite, le degré de gloire qui en sera la récompense dans le ciel ; — 2° l'ordre des grâces qui nous sont nécessaires pour parvenir à l'un et à l'autre, et que Dieu a résolu de nous accorder, si nous répondons fidèlement à ses desseins ; — 3° toute la série des actes que nous devrons accomplir durant notre vie terrestre, en conformité avec les grâces qui nous sont préparées et comme moyen de parvenir à notre but.

Évidemment, tout ce que contient cet ordre providentiel ne peut être que très bon, mais toute œuvre bonne n'y est pas contenue : il y a nombre d'actions, excellentes en soi, que Dieu a laissées en dehors de notre cadre, à nous, et qui par cela même ne sont pas le moyen voulu de notre sanctification.

Quand on suppliait notre Sauveur de venir annoncer l'Évangile aux peuples de Tyr et de Sidon, ce qui eût été une excellente chose et une grande grâce pour eux, il s'y refusait en disant : « je ne suis envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » (Math. xv. 24.) Pareillement, chaque saint a eu sa voie tracée d'avance, et non pas la même pour tous ; il ne pouvait mieux faire que d'y marcher avec une fidélité invariable, car toute autre voie choisie par lui, quelque bonne qu'elle eût été d'ailleurs, ne l'aurait pu conduire à la perfection.

Enfin la troisième condition, qui achève de donner à nos actes leur plus haut degré de bonté, consiste dans la perfection avec laquelle nous correspondons aux vues de Dieu et accomplissons ce qui est de sa volonté, de son bon plaisir. S'il est nécessaire, en effet, pour que l'action soit parfaite, que l'objet en soit excellent, c'est-à-dire de tout point conforme à la volonté divine, il ne l'est pas moins que notre intention, à nous, se règle absolument sur les intentions de Dieu, en sorte que notre vie tout entière tende à la fin que Dieu lui-même se propose en toutes choses, c'est-à dire à sa gloire d'abord, à notre

salut ensuite et à celui du prochain. De même, dans l'exécution, nous devons apporter le soin et la diligence convenables, pour que le résultat soit pleinement obtenu, c'est-à-dire tel que Dieu l'a voulu, tel aussi qu'il réponde aux grâces de sa libérale Providence.

Trois mots résument ainsi la perfection que nous pouvons donner à notre vie : faire *ce que* Dieu veut, le faire *comme* il le veut, et *parce qu'*il le veut.

Faire *ce que Dieu veut* regarde la substance même de l'acte. Il faut de chacune de nos actions en particulier, petites et grandes, pouvoir dire : je fais ce que Notre Seigneur désire de moi actuellement, et non pas ma volonté propre. Je ne veux en cela que ce qui plait à Notre Seigneur, et je ne le voudrais point, si je savais ne lui être pas agréable en le faisant : « *Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper.* »

Comment il est possible à une âme chrétienne de connaître en chacun de ses actes la volonté et le bon plaisir divins, nous l'avons dit déjà (1), lorsque nous avons rappelé les trois lumières que Dieu nous donne pour éclairer notre vie.

(1) Voir ch. v. § ii. p. 199.

Elles suffisent à nous y faire marcher avec l'assurance d'être, en les suivant, toujours agréables à Dieu, Notre Seigneur.

Faire ce que Dieu veut *comme il le veut*, règle le mode de notre action. Pour agir parfaitement, en effet, ce n'est pas assez d'accomplir la volonté de Dieu et de faire les œuvres qui lui plaisent, si nous ne mettons à exécuter cette volonté tout le soin et toute la perfection qu'elle comporte. — « *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter.* » ou comme porte une autre version « *negligenter.*» — « Maudit soit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment. » On comprend sans peine que, pour mériter les complaisances divines, rien d'imparfait ne doit se glisser dans nos actions; car toute négligence, toute imperfection volontaire dans l'accomplissement du bon plaisir divin proviennent nécessairement de notre paresse et lâcheté naturelles, c'est-à-dire de peu d'amour et de générosité au service de Dieu. Faire tout, au contraire, même les moindres choses, avec soin et perfection, c'est le propre d'un cœur dévoué, c'est la marque infaillible d'une âme parfaite, ou en voie de le devenir.

Mais pour que rien ne manque à la perfection de nos œuvres, il faut y ajouter encore l'intention très pure de plaire à Dieu, en faisant ce qu'il veut et comme il veut, *parce qu'il le veut.* Certes, tout motif surnaturel est bon, il nous est licite de faire le bien par un autre principe que le seul amour de Dieu. L'espoir de la récompense, la crainte du châtiment sont des mobiles, dont Dieu lui-même se sert pour nous éloigner du mal et nous attirer au bien ; les plus grands saints ont eu besoin d'y recourir, pour soutenir leur patience ou stimuler leur ardeur au chemin de la perfection. Mais si notre faiblesse naturelle met obstacle à ce que nous demeurions constamment dans les hauteurs du divin amour, si malgré nous il faut redescendre et porter le poids de cette vie corruptible, il reste vrai qu'on n'arrive à la perfection que par des œuvres parfaites. Or, la pureté de l'intention est une des conditions nécessaires aux œuvres parfaites, et cette pureté n'est entière que dans une conformité absolue de notre volonté au bon plaisir de Dieu, Notre Seigneur.

Le vrai, l'unique moyen de s'avancer dans la perfection, c'est donc d'agir autant qu'on le

peut par le motif du pur amour et en vue du bon plaisir divin. Plus notre vie comptera de ces actes accomplis avec une intention parfaitement droite, plus elle sera elle-même parfaite, plus elle nous approchera du but marqué par la Providence ; car l'amour seul peut donner à nos œuvres leur dernière et plus haute perfection, comme elle a fait la perfection infinie des actes du Sauveur.

Par trois degrés donc nous nous élevons jusqu'à une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ, dans l'obéissance que nous rendons à Dieu. Rien ne manque alors à notre fidélité, et nous pouvons dire comme lui : « pour moi, je fais toujours et en toute manière ce qui plait à mon Père. »

Avec cela aussi il n'y a pas une âme chrétienne, dans quelque condition et situation qu'elle se trouve, qui ne soit capable de la perfection. Les moins lettrés comme les plus instruits, ceux qui sont occupés aux offices les plus humbles aussi bien que les plus élevés dans la hiérarchie sacrée, tous sans exception peuvent aspirer et parvenir à une sainteté consommée; l'histoire ecclésiastique en offre mille exemples.

C'est que, avons-nous dit, le genre de nos actions importe peu au but, le tout consiste à bien faire la volonté de Dieu et à ne faire qu'elle. Or, qui ne le peut et qui ne le doit, puisque cette divine volonté règle toute vie humaine et détermine par avance ce que nous avons à faire, pour parvenir au but, c'est-à-dire à la perfection que Dieu nous a destinée?

Et cependant, bien petit est le nombre de ceux qui ont le courage et la générosité nécessaires pour marcher dans cette voie et y persévérer jusqu'au terme. Car il en faut réellement pour surmonter tous les obstacles, pour briser toutes les résistances qui s'opposent à cette soumission parfaite de notre volonté au bon plaisir divin. Nul n'y parvient sans de longs et continuels efforts sur soi-même, sans une lutte de tous les instants, qui obtiennent enfin la victoire et réduisent notre amour-propre à une complète sujétion. Mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Espérons tout de sa bonté, quand il s'agit de nous conformer à notre modèle, à Jésus, vrai Fils du Père céleste.

CHAPITRE XI

CONFORMITÉ PASSIVE

Aussi bien que notre vie active, notre vie *passive* a besoin d'être réglée sur la volonté et le bon plaisir de Dieu. Non, sans doute, qu'il dépende de nous de choisir et d'ordonner les événements qui la remplissent, puisque à leur égard nous sommes incapables de rien faire, sinon de les souffrir, quand et comme ils arrivent. Mais précisément, la conformité à la volonté divine consiste à accepter, à aimer dans ces événements, quels qu'ils soient d'ailleurs, la Providence de Dieu qui les ordonne.

C'est chose moins facile qu'il ne semble au premier abord. Il y a tant de ces faits dans notre vie, qui s'imposent à notre vouloir et qui souvent nous touchent aux endroits les plus sensibles pour notre amour-propre ! On dirait, parfois, que tout marche en ce monde à l'encontre de nos désirs, que tout conspire à mettre notre patience à l'épreuve !

Au dehors, par exemple, ce sont les éléments, les saisons, le froid, le chaud, le soleil, la pluie,

etc... qu'il faut subir à temps et à contre-temps; ce sont des insuccès et des revers dans nos entreprises, nos projets renversés, nos espérances déçues, les privations et les sacrifices qui en sont la conséquence; ce sont les difficultés qu'on nous suscite à tort ou à raison, les inimitiés, les injustices, les affronts même auxquels nous sommes en butte, l'ingratitude des uns, la haine, le mépris ou, tout au moins, l'indifférence des autres, même de nos proches et de nos amis; ce sont les séparations inévitables, le vide qui se fait autour de nous, l'isolement et la solitude où nous sommes réduits ; mille événements, en un mot, prévus ou imprévus, tous plus ou moins fâcheux, qui traversent notre vie et y laissent souvent une trace profonde.

C'est pis encore au dedans. Tristesse, dégoût, craintes, angoisses, douleurs du corps, souffrances du cœur; notre vie est-elle souvent autre chose ici bas? Et pour un peu de plaisir que nous y goûtons parfois, que d'amertume nous devons dévorer, jusqu'à ce que la mort nous impose le dernier sacrifice, en brisant toutes nos affections, en nous séparant de tout ce que nous aimons!

Mais que dire des épreuves spéciales, auxquelles Dieu soumet les âmes, qu'il veut s'unir plus étroitement? Les saints les ont décrites, et leur parole exprime bien les angoisses de leur âme. Mais pour la comprendre, il faut sentir ce qu'ils ont éprouvé eux-mêmes, il faut avoir souffert comme eux les inquiétudes, les craintes, les terreurs de l'esprit, les dégoûts, les amertumes et les déchirements du cœur, les humiliations, les anéantissements de l'âme tout entière, qui se rencontrent au chemin de la perfection.

Bon gré, mal gré, personne en ce monde n'échappe aux étreintes de la souffrance, la condamnation infligée par Dieu à l'homme coupable doit nous atteindre tous. Mais nul ne paie sa dette à la justice divine autant que l'homme juste et saint, parce que nul ne doit comme lui réagir contre le péché et se libérer des entraves qu'il met au commerce de l'homme avec Dieu. Sa voie est véritablement la voix royale de la croix, il y marche à la suite du Sauveur, qui l'a frayée le premier et qui y appelle après lui tous ceux qui aspirent à lui ressembler.

Or, nous conformer au bon plaisir de Dieu dans tout ce qui nous arrive de la sorte, ce

n'est ni la partie la moins importante, ni la plus aisée de notre vie spirituelle ; pour beaucoup même, c'est l'obstacle presque infranchissable. Combien d'âmes sincèrement dévouées, ardentes au bien, prêtes à tout entreprendre pour plaire à Notre Seigneur, sentent tout à coup leur élan s'arrêter et leur ardeur s'éteindre ; l'étonnement d'abord, puis la tristesse et le découragement les gagnent, elles ne sont plus capables de rien au service de Dieu ! Pourquoi ? Parce que leur zèle est venu échouer contre des difficultés imprévues ; parce que, la Providence ayant disposé les événements de la manière qu'elles n'attendaient point, le succès n'a pas répondu à leurs désirs ; ou enfin parce que leurs efforts, soutenus et prolongés durant un certain temps, ne parviennent pas assez tôt à briser tous les obstacles et à les conduire au but. La patience et la résignation leur font défaut : deux vertus aussi indispensables dans la vie parfaite que le courage et la générosité.

Pourtant, ce que nous avons dit plus haut reste vrai : que la volonté et le bon plaisir de Dieu sont la règle de tout bien ; que, dans ce monde, tout est soumis à sa volonté, régi par

sa Providence ; que cette Providence enfin, à qui rien n'échappe, s'exerce tout entière en faveur des élus et pour les conduire à leur but par des chemins assurés. Dès lors, ne faut-il pas conclure à l'obligation d'accepter avec résignation et patience, sinon toujours avec joie et contentement, tout ce qu'il plait à Dieu, notre Père du ciel, de nous envoyer, bon ou mauvais, agréable ou fâcheux pour notre sensible nature ?

A dire vrai, je ne sache rien qui dénote mieux la perfection d'une âme religieuse, que l'habitude de conformer en toute rencontre sa volonté et ses désirs à la volonté de Dieu, et de s'abandonner à la conduite de la Providence dans tous les événements de cette vie. Je vois dans cet acte d'abandon l'expression la plus haute de la piété filiale envers Dieu ; c'est tout ensemble l'acte de la foi la plus vraie, de la confiance la plus entière et de l'amour le plus pur.

Une foi vive, profonde, éclairée, est seule capable, en effet, de nous montrer Dieu subsistant et agissant dans tous les êtres, leur donnant des lois et réglant la marche de l'univers, d'après un plan infiniment sage, où sa puissance est au service de sa bonté ; Dieu s'occupant de nous, en

particulier, comme un père de ses enfants, connaissant nos besoins et y pourvoyant avec une sollicitude vraiment paternelle ; Dieu ordonnant tout, dirigeant tout, jusqu'aux moindres détails de notre vie, afin de nous conduire au but, que lui-même il nous a fixé, pourvu seulement que nous le laissions faire. Cette foi, le saint homme Job la possédait, lorsque, à l'annonce des malheurs qui venaient fondre sur lui et sur sa famille, il répondait avec son invincible patience : « *Sicut Domino placuit, ita factum est.* » — Il est arrivé ce qu'il a plu au Seigneur. » (Job. I. 21.)

Quelle confiance aussi dans cet acte d'abandon d'une âme, qui se repose de tout sur Dieu, qui se laisse mener par sa Providence au milieu des événements les plus divers, les moins attendus et souvent les plus contraires aux prévisions et aux calculs de notre sagesse humaine, qui ne s'attriste, ni ne se décourage d'aucun revers, qui ne s'effraye d'aucune difficulté, ne recule devant aucun obstacle, pour faire l'œuvre de Dieu ; que les plus rudes et les plus longues épreuves, au dedans et au dehors, trouvent inébranlable, plus ferme même dans sa foi et sa confiance, à mesure que Dieu frappe des coups plus désespérants !

Ainsi encore espérait Job, quand il reprenait ses amis de leur peu de confiance en Dieu et qu'il disait : « Pour moi, alors même qu'il me tuerait, je ne cesserais pas d'espérer en lui. — *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* » (Job. XIII. 15.)

Mais c'est l'amour surtout qui inspire à l'âme une confiance aussi entière dans la divine Providence. Elle connaît le cœur de Dieu, sa bonté, son amour infini, elle le sent pour ainsi dire battre dans son propre cœur; comment dès lors ne se fierait-elle pas à lui? Comment craindrait-elle un instant et si peu que ce soit d'être trahie, délaissée par celui dont elle se sait aimée et sur la fidélité duquel elle s'appuie ?

Aussi, quoi que Dieu fasse et de quelque manière qu'il en use avec elle, tout part de l'amour et tout mène à l'amour. Tranquille, contente et joyeuse, l'âme accepte tout dans le présent, s'abandonne pour tout dans l'avenir à l'aimable Providence, qui veille sur elle et ordonne toutes choses pour son plus grand bien. Sans tristesse et sans regret pour ce qui arrive, sans inquiétude sur ce qui l'attend, elle bénit Dieu de tout et de tout se fait une raison de l'aimer d'un cœur plus filial, répétant sans cesse avec le même saint

homme Job : « Il plait à Dieu qu'il en soit ainsi ; que son saint nom soit béni ! — « *Sicut Domino placuit, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum !* » (Job. 1. 21.)

Manifestement donc, dans la conformité entière, dans l'abandon plein de confiance et d'amour au bon plaisir de Dieu, notre Père, se trouve la consommation de la charité, l'acte le plus parfait de cet esprit filial, que Notre Seigneur est venu apporter au monde et dont il s'est fait lui-même le modèle accompli. Aussi ne m'étonné-je point d'entendre les âmes qu'il favorisait de ses secrets entretiens louer cette vertu et la recommander si fort.

La bienheureuse Marguerite-Marie, la disciple du sacré Cœur, parlant d'elle-même à l'une de ses sœurs, H. de Soudeilles, dit avec beaucoup d'humilité : « Pour moi, il est vrai que j'y aspire (à entrer dans le sacré Cœur de Jésus), mais je n'ai pas ce qu'il faut pour y entrer, qui est un cœur pur, vide de tout désir et de toute affection, humble et abandonné à tout le bon plaisir du pur amour, qui en veut être le seul possesseur pour en disposer à son gré » (1).

(1) Vie et œuvres de la B. M. M. tome II. lettre 4.

Et plus loin encore, dans une lettre à la même, où elle lui fait part de ses vues sur la perfection et sur les moyens d'y parvenir : « Si vous désirez, écrit-elle, vivre toute pour Jésus-Christ et arriver à la perfection qu'il désire de vous, il faut faire à son sacré Cœur un entier sacrifice de vous-même et de tout ce qui dépend de vous, sans réserve, pour ne plus rien vouloir que par la volonté de cet aimable Cœur, ne rien affectionner que par ses affections, n'agissant que par ses lumières, n'entreprenant rien, sans lui demander premièrement son conseil et son secours; lui donnant la gloire de tout et lui rendant même des actions de grâces dans le mauvais succès de nos entreprises comme dans le bon, demeurant toujours contentes, sans nous troubler de rien ; car, pourvu que ce divin Cœur soit connu, aimé et glorifié, cela doit nous suffire. » (Ibid. lettre 26.)

La même pensée se retrouve sous la plume d'une pieuse fille de sainte Ursule, à qui Notre-Seigneur fit des grâces extraordinaires durant sa longue carrière. Elle rapporte qu'un jour le divin Maître lui parla de la sorte : « Mon cher Rien (c'est ainsi que Notre Seigneur l'appelait

souvent), je veux que tu sois portière, oui, portière de mon sacré Cœur; aujourd'hui je t'en confie la clef. L'amour et la patience sont bien des clefs, et ceux qui les possèdent peuvent arriver jusqu'à mon cœur; mais ils ne sauraient encore y entrer. Il leur manque pour cela la clef véritable, la seule qui introduise dans la perfection et c'est *le parfait abandon à ma sainte volonté*.

« L'abandon fait pratiquer les plus beaux actes des vertus, surtout de l'amour, la reine des vertus. Avec cette clef, on pénètre jusqu'au plus intime de mon cœur, et il ne se peut qu'une âme favorisée de cette grâce suprême ne devienne en quelque sorte divine. Elle est comme prisonnière de Dieu, car elle ne peut désormais rien vouloir que ce qu'il veut, comme il le veut et parce qu'il le veut (1) ».

Tels doivent être, par conséquent, l'aspiration incessante et le travail de tous les jours pour une âme qui tend à la perfection de la vie chrétienne : se dépouiller de plus en plus de toute affection, de tout désir, de toute volonté pro-

(1) *Vie et œuvres de M. Euphémia Dorer*, Ursuline de Fribourg en Brisgau — 188e entretien. Les 182 premiers entretiens

pres, afin de ne vouloir, de ne désirer, de n'aimer plus que le bon plaisir de Dieu, Notre Seigneur, et de le laisser s'accomplir en elle sans réserve; pour cela vivifier, fortifier, rendre plus efficace, plus pratique, l'esprit de foi, de confiance et d'amour envers Dieu, qui est la source du parfait abandon. A mesure que cet esprit se développera et pénétrera plus avant dans l'âme religieuse, elle sentira croître aussi sa conformité à la volonté de Dieu, et bientôt s'abandonner pleinement à sa Providence lui sera facile et doux, comme à l'enfant de reposer tranquille sur le sein de sa mère (1).

ont été publiés en allemand à Lucerne, chez les frères Räber, 1880 et 1885. La suite, restée manuscrite, est conservée par les religieuses Ursulines de l'ancien couvent de Fribourg.

(1) Un moyen d'acquérir cette vertu si précieuse de conformité et d'abandon à la volonté divine est d'en faire souvent des actes de bouche et de cœur. Bien qu'il y ait loin souvent du désir et même de la volonté à l'action, ces désirs néanmoins et ces actes de volonté souvent répétés sont une excellente disposition et ils acheminent peu à peu l'âme à la pratique réelle de la vertu, en l'exerçant à vouloir toujours malgré tous les obstacles et toutes les défaillances. On trouvera quelques-uns de ces actes à la fin du volume ; chacun pourra s'en servir selon l'attrait de son âme.

CHAPITRE XII

CONCLUSION

L'homme ne peut rien faire ici-bas de plus grand, de plus beau et en même temps de plus avantageux, que de travailler à acquérir la perfection chrétienne, en se formant à l'image et ressemblance du Fils de Dieu fait homme. Là seulement est son bien véritable, tout le reste n'est rien. — « *Vapor ad modicum parens.* » (Jac. IV. 15.)

A cette perfection beaucoup sont appelés, peu sont élus, non par la faute de Dieu, mais par la nôtre et parce que la générosité d'âme, le courage et la patience manquent au plus grand nombre. Heureux cependant les élus, s'ils persévèrent jusqu'au bout et s'ils marchent dans leur voie sans s'arrêter, sans se détourner, sans faiblir. — « *Sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini*

nostri et Salvatoris Jesu Christi. » (II. Petr. I. 11.) — Le royaume éternel de Notre Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ sera leur partage plus qu'à tous les autres chrétiens, parce qu'ici-bas, plus que les autres, ils auront été de la famille de Dieu, formés à l'image de Jésus-Christ, Fils bien-aimé du Père, leur frère et leur modèle.

Tout le temps de la vie présente nous est donné pour accomplir ce travail de notre perfection, et Dieu dans sa Providence l'a mesuré de telle sorte, à chacun de nous, qu'en l'employant utilement avec le secours de sa grâce nous pouvons tous parvenir au terme qui nous est fixé. A nous maintenant de répondre aux intentions divines et de réaliser ses desseins sur nous, nous n'avons pas de temps à perdre, beaucoup peut-être à regagner. A l'œuvre donc et sans retard.

Mais prenons garde de dépenser inutilement nos efforts. La perfection chrétienne est un sommet, où l'on parvient en franchissant l'un après l'autre les degrés inférieurs ; l'adage philosophique « *nemo fit repente summus* » trouve ici plus qu'ailleurs son application. Ces degrés sont au nombre de trois, avons-nous dit, parce

que les âmes chrétiennes peuvent être rangées dans trois catégories superposées, suivant que leur obéissance et leur dévouement sont plus parfaits au service de Dieu, leur Père céleste.

La catégorie la plus élevée, celle des âmes qui aspirent à l'idéal de la vie chrétienne, doit nécessairement aussi posséder une perfection plus haute, plus complète, que les deux autres. Mais cette perfection n'est pas d'une nature différente, c'est la même continuée, achevée par une plus parfaite imitation du divin modèle, Jésus-Christ.

On comprend dès lors, qu'avant et afin de pouvoir prétendre à ce qu'il y a de plus élevé, l'âme doit parcourir les degrés précédents et s'y affermir au point de ne plus déchoir. Ainsi, vainement s'efforcerait-on aux exercices de la deuxième classe, si déjà on ne s'était rendu fidèle aux obligations de la vie chrétienne, telles qu'cn doit les pratiquer dans la première classe. Et de même, nul ne peut marcher dans le chemin de la perfection, s'il n'a compris et ne pratique avec soin les devoirs de la piété filiale et de la dévotion envers Dieu (1).

(1) Entendons bien ceci pourtant. Je ne dis pas, qu'avant de désirer et de tendre même aux degrés supérieurs, il faille néces-

L'âme parfaite doit donc être tout à la fois sincèrement chrétienne, profondément pieuse et de plus résolue à se faire en toutes choses semblable à Notre Seigneur Jésus-Christ, modèle de perfection proposé aux hommes par le Père céleste. Il faut même que, tout en travaillant à acquérir cette ressemblance, et quelque bien établie qu'elle soit dans la pratique de ses autres devoirs, elle ne laisse pas de s'y affermir de plus en plus, afin d'éviter les retours toujours possibles de la faiblesse et de l'inconstance naturelles.

Il semble, au premier abord, que c'est un travail bien compliqué et qui demande une attention fatigante, de veiller à la fois aux devoirs déjà nombreux de la vie ordinaire, à ceux plus multipliés encore de la vie pieuse, et de pratiquer

sairement être établi déjà dans les degrés inférieurs ; qu'on ne puisse, par exemple, embrasser l'état religieux, si l'on ne s'est montré tout d'abord parfait chrétien et solidement pieux. Il ne s'agit ici que de la marche à suivre, de l'ordre à garder dans l'acquisition des vertus, pour arriver à la perfection la plus haute. Or, à ce point de vue, il est indubitable que la grâce pas plus que la nature ne fait de sauts, et que prétendre aux vertus supérieures avant de s'être exercé dans les inférieures et de les avoir acquises à un degré suffisant, serait une illusion, un rêve impossib'e. C'est là en quelque sorte une vérité principe dans la théologie ascétique.

enfin les exercices de la vie parfaite, qui sont eux-mêmes de tous les instants. En réalité cependant, rien n'est plus simple que la perfection, tout s'y réduit à un seul point : bien faire, par amour, tout ce qui plait à Dieu. — « *Da amantem et sentit quod dico* » — celui qui aime, le comprend d'instinct.

Mais on n'arrive pas, cela est vrai, du premier coup à cette simplicité. Elle est le propre des âmes déjà avancées dans les voies spirituelles, qui voient les choses de haut et peuvent les embrasser toutes d'un seul regard. Voici, ce me semble, trois points fort simples également et qui résument tout ce travail de la vie intérieure.

I

Il vous faut premièrement avoir un désir très grand de demeurer toujours dans la grâce et l'amitié de Dieu, votre Sauveur. Ce désir doit même prendre chaque jour de nouveaux accroissements dans votre âme, jusqu'à devenir un besoin impérieux du cœur. Il faut arriver à ce point, que la pensée seulement de perdre jamais cette grâce et

cette amitié de Jésus, votre frère, et de Dieu, votre Père, soit le plus grand mal, le seul vrai malheur que vous redoutiez.

Chaque matin donc, dans la prière ou dans l'oraison, vous supplierez très instamment Notre-Seigneur de vous garder dans son amour et de ne permettre pas que vous ayez le malheur de le perdre. Vous lui demanderez, dans toute la ferveur et l'effusion de votre âme, la grâce de mourir, fût-ce à l'heure même, plutôt que d'encourir jamais cette disgrâce. Et vous-même vous prendrez la résolution très ferme de subir plutôt mille morts que de faire quoi que ce soit, qui puisse offenser Notre Seigneur et contrister son cœur.

Cette prière et cette résolution, vous les renouvellerez pendant la journée aussi souvent que possible. Il n'est besoin pour cela que d'un regard vers le ciel ou sur quelque image du Sauveur, avec une aspiration du cœur qui dit tout à Dieu.

—

II

Ayez toujours une grande délicatesse de conscience pour ce qui regarde le service de Dieu, votre Père, à qui vous devez désirer de plaire par-dessus toutes choses. Faites consister cette délicatesse dans les deux points suivants : 1° ne jamais rien faire volontairement, délibérément, que vous sachiez déplaire à Notre Seigneur. — 2° ne lui refuser rien, au contraire, de ce que vous savez lui être agréable. Faire plaisir à Jésus, donner à son cœur cette joie qu'il désire si fort, de reposer à son aise dans un cœur pleinement dévoué, ce doit être votre suprême, votre unique ambition, le souci de toute votre vie.

Mais délicatesse n'est pas scrupule. Gardez-vous de ce dernier, qui serait un grand obstacle à votre union parfaite avec le cœur de Jésus. Pour vous en préserver, voici la règle que vous pourrez suivre.

Quand vous doutez, si une chose plait ou ne plait pas à Notre Seigneur, recueillez-vous et interrogez dans la prière votre divin Maître. Au

défaut de votre guide spirituel, c'est toujours à lui que vous irez demander conseil.

Quand vous lui aurez exposé humblement, sincèrement, mais aussi en toute familiarité et confiance, l'objet de votre doute, écoutez sa réponse dans l'intime du cœur; elle pourra vous être donnée de différentes manières.

Ou bien alors vous vous sentirez attiré, sollicité doucement, suavement, dans la paix et la joie de votre âme, à faire ou à éviter pour l'amour de Notre Seigneur ce qui est l'objet de votre doute et de votre demande; vous éprouverez dans cette joie tranquille, que telle est bien la volonté, le bon plaisir du divin Maître. Suivez cette inspiration, vous contenterez le cœur de votre ami, de votre frère.

Ou bien, au contraire, il se fera en vous une certaine agitation, du trouble, de l'inquiétude, comme des remords de conscience au sujet de ce que vous voudriez faire ou ne pas faire; vous sentirez à l'égard de Notre Seigneur de la défiance, une sorte de crainte inexplicable, vous ne trouverez plus en vous le même abandon, la même intimité à son égard, bien que cependant vous n'ayez rien perdu de votre désir de lui

plaire ; en un mot, vous n'aurez pas la paix dans votre cœur et, quand bien même ce à quoi vous êtes incliné vous semble bon, peut-être le meilleur, votre esprit demeurera inquiet et troublé. Souvenez-vous alors que, dans la vie spirituelle, le diable seul pêche en eau trouble. Gardez-vous donc de faire son jeu, en écoutant les craintes qu'il vous suggère ; faites plutôt le contraire en toute sûreté de conscience.

Ou bien enfin, malgré toute votre attention et votre recueillement intérieur, vous n'entendrez rien de Notre Seigneur, rien non plus du démon ; aucune inspiration, aucun mouvement, ni pour ni contre, pour ceci ou pour cela, mais votre esprit restera calme et livré à ses seules lumières. En ce cas, servez-vous de votre raison et décidez vous-même. Entre deux partis à prendre, si l'un des deux vous paraît assez clairement le meilleur, tenez-vous à celui-là, et agissez hardiment. Si, au contraire, tout bien examiné, vous ne pouvez reconnaître ce qui est mieux, choisissez l'un ou l'autre à votre gré, sans vous embarrasser d'aucune inquiétude, ni avant, ni pendant, ni après l'action. Dès lors que vous agissez avec une intention droite, pour

le service et l'amour de Notre Seigneur, vous devez chasser toute crainte et mépriser l'ennemi de votre paix.

Souvenez-vous d'ailleurs, qu'une décision prise de cette manière n'est pas immuable; en toute autre circonstance, il peut se présenter des raisons nouvelles et meilleures pour agir différemment. Ayez donc toujours une grande liberté d'esprit, en même temps qu'une délicatesse de conscience éclairée, et vous conserverez, quoi qu'il arrive, le repos et la paix de votre cœur.

III

Le troisième point à observer, non moins important que les deux autres, c'est de vous abandonner totalement à l'action de Dieu en vous. Je rappelle à ce sujet ce que nous avons dit plus haut :

1° L'œuvre de notre perfection spirituelle est l'œuvre de Dieu infiniment plus que la nôtre, selon cette parole de l'Apôtre : « *Qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu.* » — « Celui qui a commencé en

vous l'œuvre bonne, la continuera aussi et l'achèvera, jusqu'à ce que vienne le jour du Christ Jésus. » (Phil. I. 6.) L'*opus bonum*, c'est pour vous la perfection, la sainteté de votre âme, commençée par la vocation ou sacerdotale ou religieuse, qui a été une grâce toute pure de Notre Seigneur. Tenez pour certain qu'il n'a pas commencé inutilement, mais qu'il veut conduire son œuvre à bon terme, si vous n'y mettez pas obstacle.

Or, votre part à vous, la coopération active qu'il vous demande, ce sont surtout les deux points précédents : la pureté de votre âme, la soumission et conformité parfaite de votre volonté par amour. Donnez-lui ces deux choses, il se charge du reste et vous le laisserez faire. Son action pourra être lente, très lente, à votre sentiment du moins ; mais qu'importe ? Croyez fermement, qu'il a la volonté de faire son œuvre et toute l'habileté voulue pour y réussir, à son idée, non à la vôtre ; puis sachez attendre.

2° Dans la variété infinie des événements qui composent la vie de ce monde et qui tous sont régis par la Providence divine, si bien, dit Notre Seigneur, que pas un cheveu de notre tête ne

tombe sans la permission du Père céleste, Dieu ne perd jamais de vue celles de ses créatures qui sont destinées à le louer et à l'aimer pendant l'éternité. Le monde ne subsiste que pour les élus de Dieu, et c'est pour les conduire à leur but, à la perfection dans le temps, au bonheur dans l'éternité, que toutes choses sont ordonnées ici-bas. Croyez donc à la Providence, je veux dire à la sagesse, à la bonté et à l'amour de celui qui est votre Dieu, votre Père, votre Sauveur, votre frère et votre ami par excellence ; mais croyez-y d'une foi vive et pratique, reconnaissez, adorez, aimez son action dans tout ce qui vous arrive, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, et répétez souvent du fond de votre cœur avec le Psalmiste : « *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.* » (Ps. XXII. I.)

3° Enfin, n'oubliez jamais que, dans le travail de sanctification commencé et poursuivi par Notre Seigneur en chacun de nous, l'instrument principal dont il se sert et le plus efficace pour avancer son œuvre, ce sont les souffrances de toute nature, intérieures et extérieures, du corps, de l'âme, du cœur, venant de partout, de là même où elles sont le moins attendues, et nous enve-

loppant parfois comme d'un vêtement qui tourmente toutes les parties de notre être. C'est que, pour vivre à Dieu et en Dieu, il faut mourir à soi-même, à tout amour-propre ; or, cette mort spirituelle, plus que l'autre, est pleine de souffrances pour notre pauvre nature. Mais heureux les morts qui meurent ainsi dans le Seigneur! — « *Beati mortui qui in Domino moriuntur !* » Ils possèdent la vie qui ne meurt point et d'où sera bannie à jamais toute douleur! — « *Hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* » — Croyez cela de toute l'énergie de votre foi, et préparez-vous à souffrir.

IV

Lors donc que la souffrance vous arrivera, *quelle qu'elle soit* d'ailleurs, rentrez en vous-même, placez-vous sous la croix de votre Sauveur et dites-lui de tout votre cœur : « O Jésus, vous m'êtes un époux de sang. — « *Sponsus sanguinum tu mihi es.* » — Mais, pour mon amour, vous avez plus souffert que je ne souffrirai jamais par amour pour vous. S'il se peut, que ce calice

s'éloigne de moi ; pourtant, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.

Vous renouvellerez alors votre acte d'abandon, jamais plus agréable à Notre Seigneur ni plus méritoire pour vous qu'en cette circonstance. Par la vertu de cet acte vous demanderez au bon Maître : — 1° La patience dans les difficultés actuelles, pour qu'elles ne vous fassent rien perdre de votre union intime avec lui. — 2° Une entière résignation de volonté et une conformité parfaite du cœur à son bon plaisir, afin que ces souffrances vous soient un moyen de mourir plus vite à votre amour-propre et de laisser Jésus régner seul dans votre âme. — 3° Le contentement et la joie de pouvoir offrir quelque chose à votre bien-aimé Jésus, qui s'est offert lui-même pour vous sur la croix, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Ainsi parviendrez-vous peu à peu à cet amour des croix et des souffrances qui est le partage des saints, la consommation de leur amour ici-bas et la marque infaillible de l'action de Dieu dans une âme ; car c'est jusque-là que vous devez porter votre abandon. Je dirai même que tout votre soin, toute votre application doivent

consister dans la pratique généreuse et constante de cette vertu, et qu'il vous faut arriver enfin à une conformité parfaite de votre cœur avec le cœur de Jésus, au milieu des souffrances et des contrariétés de toute sorte. Comme lui, vous devez avoir sans cesse à la bouche et plus encore dans le cœur l'acte de souverain abandon, qu'il aimait à redire pendant sa vie mortelle : « *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te !* » — Oui, Père, qu'il en soit ainsi, puisque ainsi vous l'avez pour agréable ! (Matth. xi. 26.)

Mais pour cela, encore un coup, vivez de la foi, qui vous montre Dieu en tout et Jésus vous gouvernant, vous formant, Jésus sans cesse opérant votre perfection par toutes les créatures. Quelle sollicitude étonnante et admirable de lui à vous ! — Vivez de l'amour, qui réponde à cette sollicitude par la docilité, la confiance et l'abandon de l'épouse à son Époux bien-aimé ; — et pour votre âme quel Époux, Jésus !

Laissez-le donc faire et soyez joyeusement reconnaissant, de quelque manière qu'il agisse avec vous. Croyez à l'amour incomparable qu'il vous porte, non parce que vous en êtes digne, mais pour que vous le deveniez par sa grâce, et

dans cette pensée ne mettez pas de bornes à vos aspirations vers lui. Désirez tout ce qu'il désire, veuillez tout ce qu'il veut, aimez tout ce qu'il aime et abandonnez lui le soin de vous faire avancer comme il lui plait. A quel cœur plus dévoué pourriez-vous vous confier? — « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. — In te, Domine, speravi : non confundar in æternum!* »

Voilà votre voie toute tracée. La lumière de Dieu, croissant à mesure que vous y ferez des progrès, la rendra plus brillante que le plein midi ; sa force toute puissante vous soutiendra dans votre marche, elle vous préservera des défaillances ou vous relèvera de vos chutes ; son amour, chaque jour plus intense, vous donnera des ailes, pour atteindre d'un vol aisé et rapide les hauteurs de la perfection, qui en est le terme.

Entrez donc avec Jésus, Marie, Joseph, dans cette voie, marchez-y avec assurance, persévérez-y avec générosité et amour, les yeux du cœur toujours fixés sur votre modèle, Jésus, qui vous appelle, vous encourage et vous dit : « Celui qui aura vaincu s'asseoira avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu moi-même et je me suis assis sur le trône de mon Père. » (Apoc. III. 21.)

Oh! heureux serez-vous d'avoir répondu à son appel, de lui avoir fait l'abandon total de vous-mêmes, pour ne vouloir désormais que lui, ne chercher que lui et vivre tout entier de son amour ! Vous goûterez alors la vérité de cette parole du grand Apôtre : « Pour gagner Jésus-Christ, j'ai tout sacrifié, et maintenant auprès de lui tout me paraît boue et fumier. » (Philip. III. 8.)

Fiat ! Fiat ! Et que Jésus, Marie, Joseph vous soient en aide toujours !

ACTES

DE CONFORMITÉ ET D'ABANDON A LA VOLONTÉ DIVINE

I

Acte d'union des associés de la Sainte-Famille.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

Mon Dieu je m'offre à vous sans réserve en la très sainte union de Jésus, Marie, Joseph et dans leur esprit de parfaite obéissance. Que ce soit pour votre plus grande gloire, ô Père céleste, pour l'intime union de tous mes frères en l'adoption divine et pour l'exaltation de la Sainte-Famille.

Je veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sacrifice de tout, je vous loue et je vous rends grâce de tout comme l'ont toujours fait Jésus, Marie et Joseph, afin que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, et que votre règne arrive.

Père infiniment saint, glorifiez votre Nom en donnant au peuple chrétien l'unité, que vous lui avez promise et dont il a reçu les prémices dans l'union

sacrée de Jésus, Marie, Joseph, en qui je veux être et demeurer l'heureux esclave de votre pur amour, à la vie, à la mort, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi-soit-il. (300 jours d'indulgence.)

II

Offrande de soi-même à Dieu.
(Prière de Saint Ignace).

Prenez, Seigneur, et recevez ma liberté tout entière, ma mémoire, mon entendement et toute ma volonté; tout ce que j'ai et tout ce que je possède. C'est de vous, Seigneur, que j'ai tout reçu, je vous le rends, tout est à vous, disposez-en selon votre bon plaisir. Donnez-moi votre amour et votre grâce; cela me suffit.

III

Prière pour demander à Dieu l'accomplissement de sa volonté.

Accordez-moi votre grâce, ô très bon et très doux Jésus; qu'elle soit avec moi, qu'elle travaille avec moi et qu'elle persévère avec moi jusqu'à la fin.

Donnez-moi de désirer et de vouloir toujours ce qui vous est agréable et vous plait davantage; que votre volonté soit la mienne, que ma volonté suive toujours la vôtre et s'y conforme entièrement; qu'entre

vous et moi il n'y ait qu'un seul vouloir et non-vouloir et que je ne puisse, moi, vouloir ou ne pas vouloir que ce que vous voulez, vous, ou ne voulez pas.

Donnez-moi de mourir à tout ce qui est dans le monde, jusqu'à aimer pour l'amour de vous, à vivre inconnu et méprisé ici-bas. Donnez à mon cœur de reposer en vous seul tous ses désirs et de trouver en vous la paix de votre amour.

Car vous seul, ô mon Dieu, êtes la paix et le repos de nos cœurs; hors de vous il n'y a que souffrance et inquiétude. En cette paix, c'est-à-dire en vous, ô Bien souverain et éternel, je dormirai et je reposerai. Ainsi-soit-il. (*Imit.* l. III, ch. XV.)

IV

Acte d'abandon,

proposé particulièrement aux âmes éprouvées.

O Jésus, divin Sauveur, je rends grâces à votre infinie bonté et miséricorde de tous les biens, qu'il vous a plu de faire à la plus indigne de vos créatures! Oui, je le confesse, ô mon Dieu, je suis uniquement redevable de tout à votre amour, par lequel vous m'avez aimé sans aucun mérite de ma part, bien plus, alors même que mes lâchetés et mes offenses répondant seules à vos bienfaits auraient dû lasser votre patience et provoquer votre dégoût.

Que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bonté ?

Je n'ai rien, je ne peux rien, je ne suis rien ; vous le savez, ô Dieu de toute sagesse ! Mais parce que je suis l'ouvrage de vos mains, et qu'en m'attirant à vous, il vous plait de glorifier votre puissance et votre amour, quelque misérable et indigne que je sois, je m'offre à vous pour être et devenir tout ce que votre infinie bonté aura pour agréable de faire de moi.

Je fais de tout mon être à votre divin Cœur, ô Jésus très bon, très doux et très aimant, l'abandon le plus complet. Je vous abandonne ma mémoire, pour vivre dans la pensée et le souvenir toujours reconnaissant de vos miséricordes ; je vous abandonne mon intelligence, pour reconnaître partout les dispositions de votre amoureuse Providence sur moi et sur tous ceux qui vous aiment ; je vous abandonne ma volonté, ma liberté tout entière, afin de la soumettre pleinement à votre volonté et à votre bon plaisir, l'unique règle de ma vie ; je vous abandonne mon cœur, mon cœur surtout avec toutes ses affections, ses désirs et ses craintes, que je dépose dans votre Cœur aimable. Que je vous aime, vous seul, ô le Dieu véritable et infini, et toutes choses en vous, pour vous et avec vous !

Ah ! Seigneur Jésus, prenez-moi, acceptez-moi et que désormais je sois vôtre, tout vôtre, uniquement vôtre. Que mon néant disparaisse dans votre immensité, que ma faiblesse se couvre de votre force, que votre divine sagesse supplée à mon ignorance et que l'abîme de ma misère ne soit jamais un obstacle à vos

desseins de perfection et de sainteté sur celui qui ne veut être rien que par vous et en vous, souveraine et infinie Perfection.

O Jésus, l'ami, l'époux de mon âme! Si j'ose ainsi venir à vous et reposer en vous tous mes désirs, c'est que je crois à votre amour : à cet amour immense et vraiment divin, qui vous a fait homme pour moi, qui vous a crucifié pour moi, qui demeure avec moi et se donne à moi chaque jour dans l'adorable Eucharistie; à cet amour qui, non content de ce qu'il a déjà fait, brûle encore d'un si ardent désir de posséder tout mon cœur et de l'unir au vôtre par la communication la plus intime et la plus ineffable.

Oui, ô Jésus, je crois à cet amour, je me confie à lui, je m'abandonne à lui pour le temps et pour l'éternité. Et puisque maintenant je vous appartiens tout entier, disposez de moi pour faire et pour souffrir selon toute l'étendue de votre bon plaisir. Votre grâce et votre amour seront toujours avec moi, et seuls ils me suffisent à jamais.

Amen. Vive Jésus!

V

Prière à Jésus-Christ pour demander la sainteté.

Domine Jesu Christe, qui in terris visus et cum hominibus conversatus Magister haberi voluisti, suscipe me hodie in discipulum tuum, ut intellectu illuminatus et affectu inflammatus, omnes discere thesauros Sapientiæ et Scientiæ in amantissimo Corde tuo absconditos, Teque in vera et perfecta sanctitate quam proxime imitari valeam ; qui es Dei invisibilis Imago perfectissima et omnis exemplar virtutis, cum Patre et Spiritu Sancto vivens in omne sæculum.

Amen.

Seigneur Jésus, qui vous êtes fait notre Maître en descendant sur la terre et en conversant avec les hommes, daignez aujourd'hui me recevoir pour votre disciple. Eclairez mon intelligence, embrasez mon cœur, faites-moi connaître et goûter les trésors infinis de Sagesse et de Science renfermés dans votre Cœur très aimant, et donnez-moi la force de vous suivre le plus près possible dans la voie de la sainteté véritable et parfaite ! O vous, qui êtes l'image très parfaite du Dieu invisible et l'exemplaire de toute sainteté; toujours vivant avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

Ainsi-soit-il.

FIN

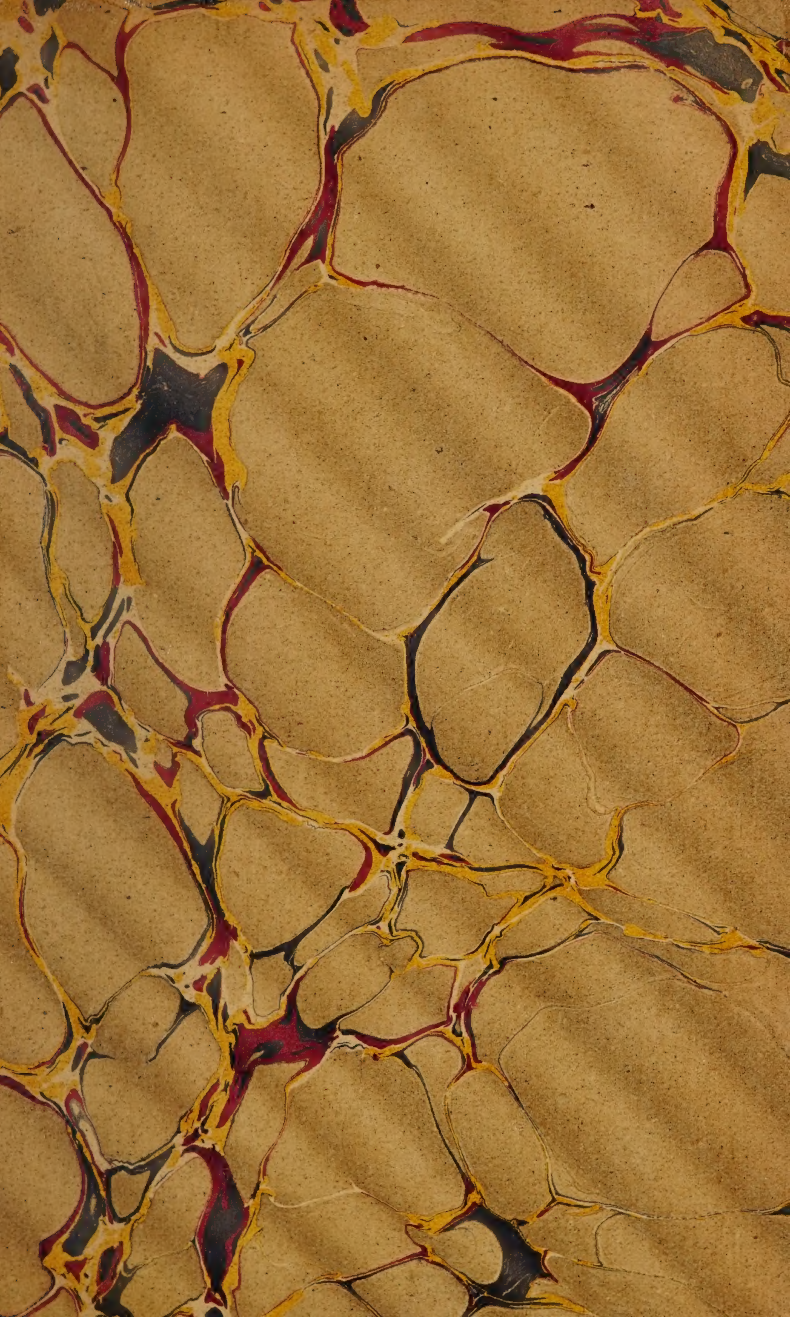
TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

LA PERFECTION CHRÉTIENNE

Poitiers. — Imp. BLAIS et ROY.







Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01012 4040